



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

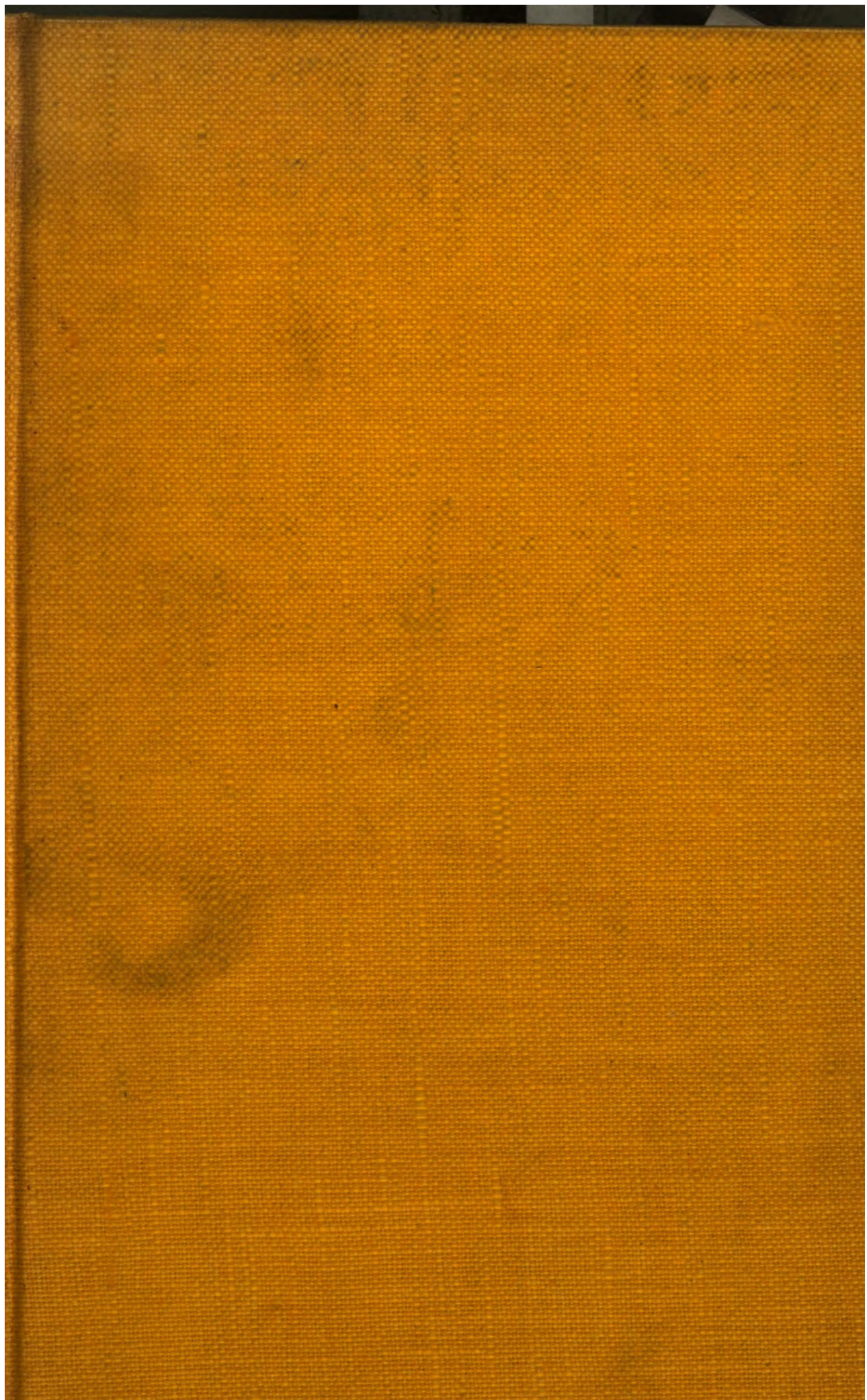
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



~~MS 31 f 13~~



REF 14348.

~~11/x 5556 A.2~~



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

PROSPER MÉRIMÉE

PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION

DE

PIERRE TRAHARD ET ÉDOUARD CHAMPION

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

PROSPER MÉRIMÉE

LETTRES

A

FRANCISQUE MICHEL

(1848-1870)

JOURNAL DE PROSPER MÉRIMÉE

(1860-1868)

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

*Vingt-cinq exemplaires sur papier des manufactures
impériales du Japon, numérotés de 1 à 25.*

*Cent exemplaires sur papier d'Arches, numérotés de
26 à 125.*

*Onze cents exemplaires sur papier vélin pur fil des
Papeteries Lafuma, de Voiron, numérotés de 126 à 1225.*

N^o 443 *

REPRODUCTION INTERDITE

PROSPER MÉRIMÉE

LETTRES

A

FRANCISQUE MICHEL

(1848-1870)

JOURNAL

DE

PROSPER MÉRIMÉE

(1860-1868)

TEXTE ÉTABLI ET ANNOTÉ

AVEC UNE INTRODUCTION

PAR

PIERRE TRAHARD



PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

5 et 7, QUAI MALAQUAIS, VI^e

1930



INTRODUCTION

Les lettres adressées par Mérimée à Francisque Michel entre 1848 et 1870 ont une histoire, que voici :

Le 24 février 1874, M. Paul Bonnaud écrivait dans la *Liberté* : « Nous avons entre les mains... une correspondance inédite, adressée à un ami *masculin*, et où l'auteur, délivré des réserves que sa situation de prétendant¹ et le sexe de son interlocutrice lui imposaient dans les *Lettres à une Inconnue*, se montre dans un abandon parfois familier et brutal, qui fait tomber bien des illusions, mais qui nous met le personnage mieux à nu que ne le pourraient faire des lettres musquées ou académiques. C'est une charge réaliste de Callot ou de Téniers, à côté d'un fin portrait d'Holbein ou d'Albert Dürer². »

Sous le titre *Lettres à un Inconnu*, la *Liberté* publiait, à la suite de cette courte et vague annonce, quelques fragments de la correspondance en question,

1. Mérimée n'a jamais été le « prétendant » de Jenny Dacquin, et il ne fut pas question de mariage entre eux, du moins à ma connaissance.

2. On verra combien cet éloge est excessif; rien, dans les lettres de Mérimée, ne permet d'évoquer, même de loin, le génie d'un Dürer ou le talent d'un Téniers. A quoi bon forcer la note?

qui n'était autre que les lettres adressées par Mérimée à Francisque Michel¹. Le numéro du 24 février contenait des extraits des lettres du 20 janvier, du 17 juillet et du 24 août 1849, et du 5 décembre 1850 ; le numéro du 25 février des extraits des lettres du 22 mars 1851, du 16 novembre et du 19 juin 1852, du 12 mars 1853, du 21 novembre 1855², et cinq autres passages tirés de lettres non datées. Ces extraits, fort courts³, contiennent des erreurs de date et le texte n'en est pas toujours sûr ; ils ne donnent de la correspondance intégrale qu'une idée superficielle et approximative.

Quatorze ans plus tard, la liasse manuscrite des lettres fut négociée par le fils de Francisque Michel, qui en était possesseur depuis la mort de son père. A cet effet, il écrivait les deux lettres suivantes, que je reproduis *in extenso*, parce qu'elles garantissent l'authenticité de la correspondance⁴.

I.

26 juillet 1888, 10 heures.

Mon cher Benda,

En rentrant chez moi, je trouve votre carte-télégramme. Entre nous, vous devriez tirer un peu plus de

1. Cf. M. Tourneux, *la Correspondance générale de Prosper Mérimée* (*Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1899, p. 57. — P. Josserand, *Revue d'Histoire littéraire de la France*, avril-juin 1924, p. 228).

2. Que la *Liberté* date faussement de 1851.

3. Je les ai indiqués entre crochets dans la présente édition ; il y en a neuf (cf. Pinvert, *Sur Mérimée*. Paris, H. Leclerc, in-8°, 1908, p. 55).

4. J'en dois la communication à l'obligeance de M^{lle} Mouravit et de M. l'abbé H. Bremond, qui a bien voulu servir d'intermédiaire. Je leur exprime ici à tous deux ma vive reconnaissance.

l'ensemble, surtout étant donné que l'aquarelle unique est celle dont il est question dans les *Lettres à une Inconnue*, et la seule qui soit connue de Mérimée. Si vous pouvez pousser un peu à la roue, vous arriverez, je n'ose en douter, à obtenir un prix supérieur. Donc, faites pour le mieux, dans l'intérêt commun.

1° Ces lettres sont inédites; il est vrai qu'on en a communiqué quelques-unes à M. de Loménie, qui succéda à Mérimée à l'Académie, en vue de son discours de réception; mais il n'a fait que s'en inspirer. Aucune n'a été publiée¹.

2° Je n'ai pas d'autre lettre de Mérimée; mais, par contre, j'ai vingt-neuf enveloppes, inhérentes aux lettres que vous avez, que j'ai oublié de vous remettre, et que je vous laisserai demain chez Adolphe.

3° Je reconnais à l'acquéreur le droit de faire de ces lettres tel usage qu'il lui plaira, à la condition que, en cas de publication, la mémoire de mon père, à qui elles étaient adressées, soit respectée, et que l'acquéreur s'engage à me donner un exemplaire de toute publication sur ce sujet.

Tâchez donc d'en tirer le plus possible, et bien affectueusement à vous.

R FRANCISQUE MICHEL.

II.

Paris, 26 juillet 1888².

Je soussigné, R. Francisque Michel, déclare que les lettres de Prosper Mérimée remises par moi à Monsieur Benda :

1° sont inédites;

1. M. R. F. Michel se trompe; il ignore la publication de la *Liberté*. Quant à Loménie, il les a à peine utilisées en effet dans son discours, qui est terne et anodin, et ne rend justice qu'à demi à son prédécesseur.

2. Ce billet, qui est une sorte de certificat d'authenticité, était joint à la lettre précédente.

2° que je n'en possède aucune autre ;
3° que je n'en ai pas de copie ;
4° que j'autorise l'acquéreur à en faire tel usage qu'il lui conviendra, pourvu que la mémoire de mon père soit respectée, et qu'il me soit donné un exemplaire de ce qui pourrait être publié à ce sujet.

R. Francisque MICHEL.

M. Armand de Barenton acquit ces lettres ; mais il ne les publia pas, et n'en fit même profiter aucun journal¹. Il mourut en 1906, et ses héritiers vendirent sa bibliothèque l'année suivante : les lettres de Mérimée changèrent donc encore de mains.

En effet, l'*Éclair* du 5 avril 1907 annonça que cent lettres autographes de Mérimée, adressées à F. Michel, seraient vendues le 11, à l'hôtel Drouot. A cette occasion, M. Georges Montorgueil consacrait, dans le même numéro de l'*Éclair*, un article élogieux à Mérimée et à F. Michel². Il agrémentait cet article de citations empruntées aux lettres de Mérimée, citations très courtes et inexactes³ ; il arrive même que M. Montorgueil donne des dates fausses : c'est ainsi que, par exemple, sous la date du 27 juillet 1860, il publie un fragment de la lettre du 23 juillet [1852]. On ne peut donc faire aucun fond sur une publication aussi insignifiante, aussi morcelée et aussi défigurée.

1. Cf. Pinvert, *Sur Mérimée*, p. 54.

2. L'attention venait d'être attirée sur Mérimée par le *Journal des Débats* qui projetait d'élever à Cannes un monument à Mérimée et publiait la brochure : *En l'Honneur de Prosper Mérimée*, in-4°, 48 p., 1907.

3. Cinq citations empruntées à deux lettres non datées, à une lettre du 9 décembre 1851, à une lettre de 1856, à une lettre du 27 juillet 1860 (date fausse).

Quelques jours plus tard, les 11 et 12 avril, on vendait à l'hôtel Drouot la bibliothèque de M. de Barenton. Le n° 305 du Catalogue mentionnait : *Cent lettres autographes inédites* de Mérimée. C'étaient les lettres adressées à F. Michel, la première étant datée du 20 janvier 1849, la dernière du 8 janvier 1870¹. L'acquéreur fut M. Gustave Mouravit, délicat lettré, « esprit délicieux et d'une science étonnante² ». Il paya le manuscrit 1950 frs, « ce qui est un prix, même par ce temps de mériméisme », écrivait L. Pinvert en 1908; et il ajoutait : « [L'acquéreur] a-t-il l'intention de publier [cette correspondance]? Je l'ignore, comme j'ignore son nom³... ». M. Mouravit, qui avait le culte des livres rares et des manuscrits précieux, garda la correspondance, mais il ne la publia pas, au grand regret des *mériméistes*, que les publications fragmentaires de la *Liberté* et de l'*Éclair* avaient mis en goût. Après sa mort elle resta dans sa magnifique bibliothèque et ne connut plus d'avatar : des jours meilleurs allaient venir pour elle.

En effet, M^{lle} Mouravit, pieuse héritière des trésors bibliographiques de son père, conserva le manuscrit, le réservant aux collections de la bibliothèque Spoelberch de Lovenjoul, à Chantilly⁴. Il y a trois ans, elle voulut bien le communiquer à M. Henri Bremond, ancien élève de Mouravit. M. Bremond en prépara l'édition, et celle-ci parut, fragmentairement, dans la *Revue des Deux Mondes* (1^{er} juin 1928). Elle était pré-

1. Cf. Pinvert, *ouvr. cité*, p. 54-55.

2. Cf. H. Bremond, *Mérimée et Francisque Michel* (*Revue des Deux Mondes*, 1^{er} juin 1928, p. 551).

3. *Ouvr. cité*, p. 56.

4. Propriété de l'Académie française.

cédée d'une étude générale, que j'ai plaisir à reproduire intégralement ici :

Mérimée et Francisque Michel.

Une suite d'heureuses rencontres a mis à ma disposition la très curieuse correspondance qu'on va lire. Comme j'allais sortir du collège, — il y a longtemps de cela, — ma bonne étoile conduisit dans ma ville natale, et jusque dans l'intimité de ma famille, un lettré de marque, Gustave Mouravit (1840-1920), bien connu des vrais bibliophiles. Originaire de Bordeaux, où il avait été façonné à l'intelligence, à l'amour du Livre par G. Brunet *junior*, et aux disciplines de l'histoire par le destinataire même des lettres que nous publions, Francisque Michel, il était venu tout jeune en Provence, à la recherche de je ne sais plus quels inédits, et il s'y était fixé. Esprit délicieux et d'une science étonnante, il appartenait à cette école de lettrés, qui entendaient réconcilier l'érudition et le goût, et qui protestaient doucement contre la critique oratoire, assez à la mode sous Louis-Philippe et sous l'Empire, préparant, à leur façon un peu nonchalante, les innovations de Brunetière, et même la révolution lansonienne; — révolution dangereuse, bien-faisante aussi, et, d'ailleurs, nécessaire, comme elles le sont presque toutes.

Par Asselineau, qu'il estimait particulièrement, par Édouard Fournier et quelques autres *minores*, moins loin de Sainte-Beuve que de Nisard, Gustave Mouravit rejoignait l'exquise tradition de Nodier. Un rien de fantaisie, voire de frivolité, — oh! d'une frivolité mériméenne, — distingue ces critiques, ces amateurs, de M. Lanson et de ses élèves. En somme tout se ramène à l'intronisation d'une dixième Muse, la Bibliographie; mais ils la voulaient couronnée de myrte, moins impassible et impersonnelle qu'on ne nous l'impose aujourd'hui, et plus souple à reconnaître les droits sacrés de ses nobles

sœurs. Mouravit avait pris en amitié l'avidité éblouie de mes seize ans et il essayait, pour ainsi dire, ma vocation littéraire, en s'abandonnant devant moi aux curiosités sans nombre qui l'occupaient. Je lui dois d'avoir appris, bien avant l'âge où on la fait d'ordinaire, — si on la fait jamais, — cette découverte, qu'il n'y a rien de plus curieux que les livres qu'on ne lit plus. C'est en le voyant manier, — avec quel respect pénétré et quel air de gourmandise! — les petits moralistes du xvii^e siècle, ou une collection d'archaïques « manuels du confesseur », que j'ai commencé à soupçonner la portée véritable et le prodigieux intérêt de notre littérature religieuse.

Comme il arrive aux délicats, Gustave Mouravit n'a presque rien publié, mais il laisse après lui un chef-d'œuvre authentique, sa bibliothèque, destinée, si je suis bien informé, à enrichir quelque jour nos collections de l'Institut, à Chantilly. Or, c'est justement parmi ce trésor que se trouvent, pieusement rassemblées, amoureusement collées sur de vastes feuilles de japon, les lettres inédites de Mérimée à Francisque Michel : deux volumes, habillés de soie pourpre et fleurie et qu'illustrent d'autres reliques, notamment une photographie rarissime de l'Inconnue, sans compter, cela va de soi, deux autographes de Francisque¹. La fille de mon vieux maître, M^{lle} Mouravit, aimable gardienne de tant de merveilles, a bien voulu me permettre d'offrir à la *Revue* la primeur de cette correspondance, et j'ai demandé à l'auteur d'une thèse récente et fort remarquée sur *la Jeunesse de Mérimée*, M. P. Trahard, de m'aider soit à déchiffrer ces textes, parfois difficiles, soit à les classer chronologiquement, dans la mesure où cela serait possible, soit à les

1. Cédés par le fils de Francisque Michel, en 1888, je crois, à M. de Barenton, ces autographes ont été acquis par Mouravit à la vente Barenton en 1907. Quelques fragments, en petit nombre, ont été publiés par P. Bonnaud (*Liberté* des 24 et 25 février 1874) et par G. Montorgueil (*Éclair* du 5 avril 1907).

annoter, quand besoin serait. Le recueil, incomplet d'ailleurs, semble-t-il, se compose d'une centaine de lettres. Nous avons retenu seulement celles qui n'exigent pas de trop doctes commentaires, quelques-uns de nos lecteurs ignorant peut-être le russe, le chinois et la langue des Romanichels. Au demeurant, M. Trahard publiera intégralement toute cette correspondance, et d'une manière plus critique, dans l'édition des Œuvres complètes de Mérimée¹. Il va sans dire que, de celles de ces lettres que nous donnons aujourd'hui, nous avons élagué sans remords tous les passages que le latin lui-même souffrirait à peine. Le goût de Mérimée pour la gaillardise n'est que trop connu. C'est chez lui comme une manie, la rançon de cette familiarité savoureuse, qui rend délectable le moindre de ses billets.

Professeur à la Faculté de Bordeaux, et l'un des précurseurs les plus méritants de nos grands médiévistes contemporains, les G. Paris, les Bédier, les Ch.-V. Langlois, Francisque Michel a dû se lier avec Mérimée dans le courant de 1847. Sa thèse sur l'*Histoire des races maudites de la France et de l'Espagne* aura servi de trait d'union, j'imagine. Depuis, ils n'ont pas cessé de s'écrire et sur le ton le plus cordial. Correspondance de savants, familière, enjouée toujours, mais pleine de technicités. D'ordinaire, c'est Francisque Michel qui met à contribution la science inépuisable de Mérimée. Il ne le trouve jamais à court, ni d'érudition, ni, ce qui est encore plus remarquable, de bonne grâce. En vérité, les illustres de ce temps-là étaient d'une obligeance merveilleuse. Sainte-Beuve se faisait volontiers le commissionnaire de ses amis de province, d'Ulric Guttinguer, par exemple, et de Collombet. Si Guttinguer n'a pas reçu à Honfleur son numéro de la *Revue*, il envoie aussitôt Sainte-Beuve en ambassade auprès de Buloz. Le même Guttinguer, un peu dur, quoique riche, à la dépense, trouve-t-il l'abonnement

1. Chez Champion.

trop coûteux : c'est encore à Sainte-Beuve qu'il demande de lui signaler les numéros qu'on ne peut pas ne pas acheter. De Mérimée à Francisque, et inversement, les commissions qu'on se passe tour à tour sont d'un ordre moins terre à terre, — sauf lorsque le Parisien a besoin de renouveler sa cave.

Nous avons pensé que cette sorte d'examen perpétuel et *de omni re scibili* que Francisque Michel fait passer à Mérimée, que ce pacifique duel entre le spécialiste et le grand amateur, — duel où c'est toujours le second qui a l'avantage sur le premier, — captiverait le lecteur au moins autant que tels passages de ces lettres, ou plus amusants, ou d'un intérêt plus général. C'est peut-être, surtout, dans ces notes érudites que Mérimée nous révèle le mieux, — oh ! très à son insu ! — le secret de son élégance souveraine, la raison dernière de la séduction qu'il exerce encore.

Lorsque son premier cinquantenaire (1920) nous donna l'occasion d'instruire à nouveau le procès de sa gloire, la critique lui fut sévère. Tout n'était plus de diamant dans son léger bagage ; et, dans ce style dont on nous vantait jadis l'atticisme, nous pensions découvrir quelques traces d'une désinvolture que, chez d'autres, nous eussions appelée vulgarité. Qu'il fût assuré contre l'oubli, nous le sentions bien, mais la tentation nous prenait de croire que nos pères l'avaient admiré plus que de raison. Rigueur non pas tout à fait injuste, mais courte et myope. Les négligences qui nous choquaient, ce je ne sais quoi d'un peu mince dans l'invention, de lâche ou de banal dans l'expression, nous cachaient trop l'excellence plus haute et plus sûre d'un écrivain qui fut avant tout un honnête homme, un *gentleman* accompli, l'ennemi né des pédantismes de l'érudition et du style, comme des pédantismes plus fâcheux de l'âme profonde, le désintéressement même, l'oubli de soi moins facile que le mépris. Élégance donc, c'est bien, je crois, le mot juste, mais une élégance plus encore morale, si l'on peut dire, que mon-

daine, littéraire ou scientifique. Je sais tout ce qu'un moraliste chrétien regrette de ne pas trouver chez lui, mais les vertus naturelles de Mérimée, plus il s'applique à nous les dérober, plus notre amitié doit se plaisir à les reconnaître. « Il ne sait rien imparfaitement », disait de lui Victor Cousin. Sans doute, mais c'est là faire l'éloge plus encore de sa conscience que de sa curiosité, d'ailleurs magnifique. « L'histoire est à mes yeux une chose sacrée », disait-il lui-même, — et le mot sacré n'abonde pas sous sa plume. Après avoir lu ses lettres à un savant de province, qui n'aurait voulu être l'ami de Mérimée, son correspondant? Quelle absence totale de morgue, quelle gentillesse, non pas à rapprocher, mais à ignorer les distances, quelle bonté vraie, quel dévouement simple, solide, effectif, *painstaking*, comme il aurait dit!

Il y a de Renan un curieux mot, plein de choses et qui fait coup double, l'endroit et le revers d'une définition. « Mérimée eût été un homme de premier ordre s'il n'eût pas eu d'amis. Ses amis se l'approprièrent. Comment peut-on écrire des lettres, quand on a la facilité de parler à tous? » Eh! quoi, « parler à tous », — autant dire à personne, — est-ce là le souverain bien? Pour moi, je crois, au contraire, que Mérimée nous paraîtrait moins grand, s'il n'avait pas eu d'amis, s'il n'avait pas été l'ami que nous devinons. A ce faux sec toutes les formes de l'hypocrisie faisaient peur, mais il ne manquait pas de tendresse. « Je suis tout malade, écrit-il de Cannes en 1868, et cette mort de Cousin m'a fait grand mal. » On n'a jamais tant parlé d'humanisme. Peut-être n'est-il pas inutile que Mérimée nous rappelle qu'il n'y a pas de véritable humanisme sans humanité.

Henri BREMOND.

Il s'en faut malheureusement que la publication des lettres réponde à cette charmante présentation; elle est, à tous les points de vue, défectueuse. D'abord, la *Revue*

des Deux Mondes ne publie que trente lettres; or la correspondance (qui est incomplète sans doute) en compte cent : la *Revue* en sacrifie donc plus des deux tiers, un peu au hasard, sans justifier un choix qui surprend quelquefois. En second lieu, elle pratique dans les trente lettres publiées de larges coupures; des pages entières sont supprimées, des paragraphes mutilés, des phrases tronquées¹. Fait plus grave, les coupures ne sont pas toujours indiquées, et le lecteur est surpris de constater parfois que la pensée de Mérimée est incohérente, qu'il y a des « trous » dans la suite de ses idées; mais ce n'est pas la faute de Mérimée... Les passages impitoyablement supprimés par la *Revue des Deux Mondes* sont, ou bien des passages techniques, des discussions arides sur la linguistique, les patois, l'étymologie de certains mots..., ou bien des passages scabreux dont la morale traditionnelle s'accorde mal². Certes, pour ces derniers, des coupures s'imposent : encore ne faut-il pas exagérer la pudibonderie. Mais qui ne voit que, si on enlève, d'une part, les discussions scientifiques, d'autre part, les grivoiseries et les obscénités, on défigure cette correspondance dont, précisément, les deux caractères essentiels sont le goût de l'érudition et le goût, non moins prononcé, de la licence? Mérimée allie fort bien celle-ci et celle-là, et c'est présenter de lui une image défigurée que de refouler toutes ses poussées d'érudition et tous ses

1. Sans préjudice de quelques erreurs de date (cf. *art. cité*, p. 560 : la lettre datée du 27 septembre [1849] est du 2 septembre).

2. Ces coupures sont tellement nombreuses que nous avons renoncé à les indiquer; le lecteur, s'il veut bien comparer les deux textes, ne les apercevra que trop aisément.

dévergondages. L'homme est ce qu'il est : Mérimée, qui, par certains côtés, tient à la Renaissance et aime particulièrement son cher xvi^e siècle, a les qualités et les défauts de ce temps-là. Il ressemble un peu au bon chanoine de Sully qui voulait bien lire, écrire et discuter tout le jour, mais qui, le soir venu, se reposait avec la dive bouteille en compagnie d'une jolie fille. Ainsi se montre-t-il avec Francisque Michel, qui, de son côté, mêle, semble-t-il, la gauloiserie à l'érudition. Ce sont deux savants et deux bons compères ; à les écouter on songe aux contemporains de Marguerite de Navarre et de Rabelais, aux lecteurs de l'*Heptaméron* et de *Pantagruel*. Ils discutent, avec quelle science ! sur une étymologie, sur un patois ; mais, entre deux discussions, il leur plaît de lorgner vers une alcôve, de voir pousser les cornes du voisin, et de s'en esbaudir. L'un est académicien et, qui plus est, appartient à l'*Académie des inscriptions et belles-lettres* ; l'autre aspire aux lauriers académiques. Mais rien, chez eux, qui sente l'habit vert, rien qui trahisse le pédant ; ou plutôt leur pédanterie a pour excuse leur jovialité, leur bon sens et leur franc-parler. Ils considèrent que vivre ne consiste pas à croupir dans le jardin des racines grecques ou dans quelque étude abstraite ; chez eux le savant n'étouffe pas l'homme. Oui, ils restent humains, Dieu merci ! Qui oserait le leur reprocher ? Et s'ils le sont bassement, cyniquement parfois, avons-nous donc aujourd'hui tant d'esprit puritain, — ou tant d'hypocrisie, — que nous ne puissions plus les envisager sans masque ?

*
* *

Les publications insignifiantes de la *Liberté* et de l'*Éclair*, la publication fragmentaire de la *Revue des Deux Mondes* laissaient donc beaucoup à faire; et comme la correspondance semblait mériter une publication intégrale, j'ai repris le travail à pied d'œuvre. Travail difficile; car si le manuscrit se présente avec une belle ordonnance, cette ordonnance est factice. En effet, les lettres, n'étant presque jamais datées, ont été classées au petit bonheur. On a vu par la lettre de R. F. Michel que vingt-neuf d'entre elles avaient été séparées de leurs enveloppes; ces enveloppes, jointes après coup aux lettres, ne leur correspondent pas toujours: d'où un fouillis de dates presque inextricable. Il a fallu d'abord reclasser toutes les lettres et réviser toutes les dates en s'appuyant la plupart du temps ou sur le timbre de la poste, ou sur le contexte, parfois très vague. Je ne suis pas certain d'avoir toujours réussi, et il subsiste peut-être des erreurs, certainement des obscurités. Pour les dates les plus douteuses, j'ai mis un point d'interrogation; et les lettres dont je n'ai pu retrouver la date, je les ai rejetées à la fin de la correspondance.

Cette correspondance une fois remise à peu près en ordre, il restait à en donner, non plus des fragments, mais l'intégralité. Nous publions donc les cent lettres qui la composent, sans exception, car nous ne nous sommes pas reconnu le droit d'écarter le billet le plus insignifiant. Et ces cent lettres, par respect pour la pensée, aussi libre soit-elle, de l'écrivain, nous les publions sans

la moindre coupure. On a vu que la *Revue des Deux Mondes* avait écarté les passages trop érudits et les passages trop scabreux. Pour les premiers, il n'existait aucune difficulté à les rétablir : ne sont-ils pas la marque même de Mérimée ? Au reste, les lira qui voudra ! Pour les seconds la difficulté était réelle : il fallait, ou les supprimer en leur substituant des lignes de points, ce qui aurait émaillé fâcheusement le texte de *blancs* assez considérables, ou les reproduire en ne laissant, selon une coutume assez enfantine, que l'initiale de certains mots dont notre prétendue vertu s'effare. Nous nous sommes ralliés au second parti, moins par conviction que par respect du texte. Là encore, d'ailleurs, lira qui voudra et rougira qui pourra. Mérimée ne s'adresse pas à des jeunes filles, et il se plaît à heurter la morale bourgeoise ; on s'en est aperçu dans les lettres à Stendhal, à Royer-Collard et aux Grasset. Or, ni Grasset, ni Royer-Collard, ni Stendhal, ni F. Michel, ni beaucoup d'autres, ne déploraient ces excès de plume. Ils savaient, au reste, que Mérimée en disait plus qu'il n'en faisait, et qu'il ne faut pas toujours prendre ses gauloiseries au pied de la lettre. Imitons-les, et, toutes précautions prises, ne nous effarons pas de certaines fanfaronnades licencieuses.

Le lecteur est donc assuré de trouver ici la correspondance intégrale ¹, et d'avoir ainsi la double physionomie d'un Mérimée érudit et grivois. Sur cette double physionomie M. H. Bremond a dit excellemment ce qu'il fallait

1. Nous avons rectifié l'orthographe fantaisiste de Mérimée, qui écrit par exemple : *calembourg*, *apprennez*, *prennez*, *attrapper*, *complete*, *cigarre*, *canvasse* ou *canevasse* ou *cannevasse*..., etc...

dire; il a montré le délicat humaniste et l'érudit considérable que fut Mérimée en un siècle où les bons esprits savaient beaucoup de choses et les savaient à fond, où l'art ne souffrait point de l'excès du savoir, où la fantaisie bannissait le pédantisme au moment opportun, où l'on pouvait être à la fois l'auteur de *Carmen* et l'auteur de dissertations fort érudites devant lesquelles un écrivain, aujourd'hui, croit devoir hausser les épaules; est-ce donc une infériorité que de savoir allier le culte des belles-lettres et le culte des Muses? Ces deux cultes, au contraire, ne se renforcent-ils pas l'un l'autre quand une intelligence supérieure domine la science et reste sensible à l'art? A côté de l'érudit, M. Bremond a montré discrètement l'homme dont la gaillardise est la rançon de la familiarité. Enfin, — et c'est le troisième caractère que nous révèle la correspondance, — il a insisté sur l'inépuisable complaisance de Mérimée et sur la bonne grâce avec laquelle cet illustre académicien rend service au plus humble confrère. Ce trait fait honneur à son caractère. Mérimée ne croit pas déchoir en mettant son érudition, son talent, ses loisirs, ses relations au service de F. Michel, de Sainte-Beuve, de Guttinguer..., ou de tel autre de ses amis. Littérairement parlant, il a été leur pourvoyeur; j'insiste sur ce point, car on ne l'a pas assez dit. Sainte-Beuve, en particulier, lui doit plusieurs articles¹; nul doute qu'il ne soit pas seul rede-

1. Sur Stendhal, J.-J. Ampère, Viollet-le-Duc... Je l'ai signalé dans *P. Mérimée de 1834 à 1853* (Paris, Champion, in-8°, 1928, p. 328, note 3), mais on s'en rendra mieux compte quand l'importante correspondance de Mérimée et de Sainte-Beuve, conservée à Chantilly, aura été publiée; j'en donnerai quelques extraits dans *La Vieillesse de P. Mérimée*.

vable à Mérimée : on n'en saurait avoir de meilleure preuve que l'aveu de Francisque Michel lui-même. Dans le fragment d'une lettre, jointe à la lettre du 23 juin 1851, il écrit : « Je... suis bien persuadé que plus d'un ouvrage de vous croît et grandit sous le nom d'un autre, à qui vous vous garderiez bien de le réclamer. » Rendons donc à César ce qui appartient à César. Préciser est impossible ; mais la simple lecture de cette correspondance ne suffira-t-elle pas à prouver que, chez Mérimée, l'érudit et l'ami étaient assez riches, non seulement pour prêter, mais pour donner sans espoir de retour ?

Quant à Francisque Michel, c'est une originale et sympathique figure qui mérite une bienveillante attention. Un peu plus jeune que Mérimée, Michel était né à Lyon le 18 février 1809 ; fils d'un ancien professeur, il se destine lui-même à l'enseignement, après d'excellentes études classiques qu'il fait dans sa ville natale. Le journalisme l'attire d'abord, puis la philologie, à laquelle il se voue dès 1830. De 1830 à 1833 il édite un grand nombre d'opuscules de la littérature française du Moyen Age, comme la *Chronique de Dugesclin*, les *Chansons de Coucy*, *Mahomet*, le *Lai d'Havelok le Danois*... En 1835, Guizot le charge d'une mission en Angleterre : Michel fait des recherches dans les bibliothèques sur l'histoire et la littérature françaises. En 1839, il est nommé professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Bordeaux. Correspondant de l'Institut, membre du Comité historique des arts et monuments, membre de la Société des Antiquaires et d'autres sociétés savantes, il est comblé de charges et d'honneurs, et il apparaît, dans la correspondance que nous publions, que les lauriers

académiques ne le laissent pas indifférent. F. Michel est ambitieux, mais il justifie son ambition par un travail acharné. En effet, de 1834 à 1842, il édite, à Paris et à Londres, une trentaine d'ouvrages qui sont tirés de la littérature anglaise ou de la littérature française des XI^e, XII^e, XIII^e et XIV^e siècles, et dont plusieurs sont inédits : le *Roman d'Eustache Lemoine*, *Tristan*, la *Chronique anglo-normande*, les *Lais inédits des XII^e et XIII^e siècles*, la *Chanson de Roland*, la *Chronique des ducs de Normandie*, le *Roman du roi Flore et de la reine Jeanne*, le *Théâtre français au Moyen Age*, la *Chanson des Saxons*, l'*Histoire des ducs de Normandie et des rois d'Angleterre* sont ainsi remis, ou mis au jour, par l'infatigable chercheur. Plus tard il édite les poèmes de *Mélusine* et de *Gérard de Roussillon*, le *Roman de la Rose*, la *Chanson de Roland*, le *Roman de Roncevaux*, les *Voyages merveilleux de saint Brandan à la recherche du Paradis terrestre...* On le voit, F. Michel se « spécialise » dans l'étude de notre littérature du Moyen Age, et ses utiles travaux ont frayé la voie à nos « médiévistes », à G. Paris, à M. Bédier... Qui, aujourd'hui, s'en souvient, à part quelques érudits ?

Mais F. Michel a le mérite, — ou le tort, selon ces « médiévistes », — de n'être pas l'esclave d'une « spécialité », aussi riche soit-elle. Il compose en effet des ouvrages d'un intérêt plus général, s'adonne à l'histoire et à la philologie. La thèse qu'il présente, en 1847, pour le doctorat ès lettres, l'*Histoire des races maudites de la France et de l'Espagne*, est curieuse et supporte encore la lecture. C'est, dans l'énorme production de son ami, un des livres que l'auteur de *Carmen* préfère, on devine

pourquoi. Mérimée goûte également ces études originales qui s'appellent : le *Livre d'or des métiers* (1851-1854), où F. Michel s'occupe des cabarets, des hôtelleries, des restaurants et des cafés; *Histoire des tissus de soie au Moyen Age* (1852-1854); *Études de philologie comparée sur l'argot* (1856); le *Pays basque, sa population, sa langue...* (1857); les *Écossais en France et les Français en Écosse* (1862), ouvrage d'une érudition et d'une conscience remarquables; *Histoire du commerce et de la navigation à Bordeaux, principalement sous l'administration anglaise* (1867-1871). Enfin F. Michel se délasse en traduisant les œuvres de Shakespeare, celles de Goldsmith et de Sterne, et certains poèmes de Tennyson. Quelques récompenses académiques encouragent ce travailleur acharné qui, en 1868, obtient un prix Gobert.

Aujourd'hui les résultats d'un pareil labeur sont inconnus, ou méconnus. C'est la faute de l'ingratitude humaine; c'est aussi un peu la faute de F. Michel. Cet universitaire probe et consciencieux, cet infatigable chercheur manque de talent et d'éclat; ses livres sentent l'huile, et rien n'anime d'aussi savantes dissertations. F. Michel entasse volume sur volume et ne laisse pas un livre. On en est réduit, pour le connaître, à la *Grande Encyclopédie* ou au *Dictionnaire universel des contemporains*; un jour proche viendra où ces gros livres le rayeront de leurs colonnes. Alors l'oubli sera total. Faut-il s'en plaindre? Tant de milliers de pages, consciencieusement noircies, auront moins pesé dans la balance du destin que les cent pages de *Carmen*. La constatation peut être mélancolique, mais la postérité a raison; car rien ne supplée l'art, qui, seul, crée.

En tout cas, c'est un spectacle curieux et instructif de voir, pendant plus de vingt ans, l'auteur de *Carmen* s'intéresser aux travaux de l'auteur du *Pays basque*, l'aider discrètement et collaborer avec lui de la façon la plus désintéressée. Non seulement cet artiste ne méprise pas cet érudit, mais il tire profit de ses ouvrages et il ne dédaigne point de l'aider au besoin. Louable fraternité littéraire qui engendre une amitié solide ! Les lettres publiées montreront avec quel dévouement inlassable Mérimée fait des recherches pour son ami et s'entremet au besoin pour lui. Le plus surprenant n'est-il pas que le nouvelliste soit capable de discuter avec le savant et, au besoin, de le redresser ? Qu'il s'agisse des races maudites, des métiers du Moyen Age, des tissus de soie, de l'argot, du pays basque... Mérimée est prêt à répondre et à disserter. On ne le prend pas sans vert, et si l'érudition de F. Michel est prodigieuse et variée, la sienne ne l'est guère moins. Les lettres substantielles qu'il adresse à son ami n'auraient-elles qu'un mérite, celui de mettre en relief son universelle *curiosité*, elles ne seraient pas inutiles ; car Mérimée fut vraiment, au bon sens du mot, un des esprits les plus *curieux* du XIX^e siècle.

*
* *

J'ai publié dans la *Revue de Paris* du 1^{er} décembre 1928 le *Journal* de P. Mérimée, rédigé par son ami Lee Childe. Je n'ai pas cru devoir changer le titre, un peu ambitieux, de *Journal*, qui m'a été communiqué. En réalité il s'agit de propos décousus, recueillis au jour le jour, et qu'il faut considérer comme tels. Je les ai fait précé-

der d'une *Introduction*, que je reproduis ici, en la complétant et en la modifiant sur certains points :

« Dans le volume *Pro Memoria*, publié par le *Journal des Débats* en 1907, à l'occasion du centenaire de Mérimée, Félix Chambon, à qui l'on avait confié l'*Introduction*, écrit : « C'est particulièrement avec son ami M. Lee « Childe qu'il aime à causer *de omni re*, de littérature et « d'histoire, de philologie et de théologie, et à raconter « des faits auxquels il assista. De ces conversations il « existe un texte fort exact que rédigeait pour lui-même « M. Lee Childe et qui sera sans doute publié un jour¹. » C'est ce texte que nous publions grâce à l'extrême complaisance de M^{me} S. Lee Childe qui a bien voulu nous faire tenir la copie intégrale de ce précieux *Journal*, rédigé en 1860 par son mari, et conservé dans les archives de la famille; elle nous a communiqué des renseignements sur son histoire², et voici ce qu'on en peut dire.

Une jeune Américaine, la petite-fille du général Henry Lee, compagnon de Washington dans la guerre de l'Indépendance, avait épousé un savant publiciste, Mr. Childe. Vers 1842 le jeune ménage se fixe à Paris, et Mrs. Childe devient une Parisienne accomplie. Initiée à notre langue et à la littérature française par M. de Circourt, qui rédige pour elle une sorte de manuel littéraire fort curieux que possède encore M^{me} S. Lee Childe, elle fréquente la haute société et elle ouvre, en 1845, un salon qui connaît aussitôt une vogue méritée. A. de Tocqueville et de Salvandy nous ont laissé un vivant portrait de cette délicieuse Américaine acquise à notre culture. « Ce que vous

1. P. 27.

2. Nous avons utilisé également le petit livre intitulé : *Quelques Correspondants de Mr. et Mrs. Childe et de Edward Lee Childe*. London, Clay and Sons, in-12, 1912. Ce livre, qui n'a pas été mis dans le commerce, est très rare et doublement précieux; la correspondance de Mérimée adressée aux Childe occupe les pages 161 à 240.

« avez emprunté d'abord à la France, Madame, lui disait
 « Tocqueville, c'est la grâce des manières, — ou plutôt,
 « vous ne l'avez empruntée à personne : ce ne serait plus
 « la grâce; elle vous a été donnée en naissant... Ce que
 « vous avez emprunté c'est notre esprit, non pas l'esprit
 « en général, mais le nôtre; cet esprit prompt, flexible,
 « agile, naturel et un peu mauvais sujet peut-être, qui
 « cherche à plaire plus qu'à instruire et à convaincre,
 « qui prise encore plus le fin et l'ingénu que le vrai, et
 « qui, en dépit du gros sel démocratique qu'on a cherché
 « à y mêler, reste une des productions les plus délicates,
 « les plus rares et les plus charmantes de l'intelligence.
 « Non seulement vous avez, autant et plus qu'aucune
 « Française, l'esprit français; mais, ce qui est plus sin-
 « gulier, vous avez contracté notre passion, je dirais
 « notre besoin absolu des choses de l'esprit. Vous ne sau-
 « riez plus vivre hors du mouvement des idées et je crois
 « en vérité que vous vous passeriez plutôt de nourriture
 « et de sommeil que de conversations spirituelles... » Et
 Tocqueville ajoute : « Vous jouez avec les paradoxes,
 « mais vous faites les choses sérieuses avec le bon sens.
 « Vous cachez sous des grâces enjouées et toutes fémi-
 « nines une âme ferme, un cœur vaillant et cette énergie
 « contenue, mais continue et invincible, qui soutient les
 « femmes de votre race au-dessus des grandes et même
 « des petites épreuves de la vie... » Enfin il la loue de
 mêler « ce qui est particulier à chacune des races dans
 « des qualités rares... », qu'il énumère avec complai-
 sance¹. Quant à Salvandy, qui écrit sa notice nécrolo-
 gique dans le *Journal des Débats* le 18 juillet 1856, il
 trace d'elle le même portrait flatteur, loue son esprit, son
 instruction, sa bonté, son indulgence et son charme².

« Telle est cette femme, jeune, belle, spirituelle, ins-
 truite, dont Mérimée fréquente le salon dès 1845; cu-

1. *Quelques Correspondants de Mr. et Mrs. Childe*, p. 1-4.

2. *Ibid.*, p. 5-8.

rieux salon où « elle avait attiré et retenu autour d'elle
« les esprits les plus divers, des éléments qu'on aurait
« pu croire étrangers entre eux, l'Empire et la Royauté,
« l'Institut et le grand monde, des noms qui, malgré
« toutes les catastrophes, restent le type de l'honneur et
« de la fidélité, et plusieurs de ceux qui sont, jusqu'en
« Amérique et partout, la gloire de la France libérale.
« C'était une fusion pratique, accomplie sans bruit, et on
« peut ajouter sans art, puisque l'art ne se voyait pas¹... ». Pareil salon cosmopolite plaît à Mérimée, qui sait l'anglais et connaît assez bien les affaires d'Amérique. Aussi l'auteur de *Carmen* reste-t-il lié avec Mrs. Childe jusqu'au jour où l'aimable femme meurt prématurément en 1856. Il partage alors la consternation générale. Le cercueil emporte en Amérique les restes de Mrs. Childe, tandis qu'en France on pleure la jeune femme comme une des nôtres².

« Mais Mérimée ne perd pas la liaison. De 1845 à 1856 il a fréquenté le salon de Mrs. Childe; entre 1853 et 1861 il a correspondu avec elle et avec son mari. A partir de 1861, le fils remplace dans son affection les parents trop tôt disparus³, et, jusqu'à la veille de sa mort, Mérimée entretient avec lui une affectueuse correspondance. Son âge lui permet d'être pour Edward un conseiller paternel. « J'ai fait hier une heure de morale à votre fils à qui
« j'ai prêché la vache enragée pour laquelle il me semble
« avoir peu de goût, écrit-il à sa mère en 1853. Il est
« évident, Madame, que vous avez eu trop de part à la
« confection de ce garçon-là. Vous lui avez donné votre
« esprit et votre grâce féminine; il ne vit que de poésie
« et d'imagination. Je lui voudrais un peu d'ambition et
« de *positivisme* américain. Je lui ai proposé d'aller étudier l'artillerie et le génie à Westpoint, pour aller dans

1. De Salvandy, *ouvr. cité*, p. 6.

2. *Ibid.*, p. 7.

3. Mr. Childe meurt à la fin de janvier 1861 (*Ibid.*, p. 203 : lettre de Mérimée du 26 janvier 1861).

« deux ou trois ans prendre Cuba à la barbe de l'Europe ;
« ou bien d'aller se faire Mormon à Deseret pendant deux
« ou trois ans. Il dit qu'il n'a pas de goût pour le métier
« de guerrier dans un pays de *tradesmen*. Il n'aurait pas
« d'objection à être *sealed* à une douzaine de Mormons,
« selon les usages et les préceptes des saints des derniers
« jours, mais il prétend qu'il n'est pas nécessaire d'aller
« à Deseret pour cela et que, dans la rue de Notre-Dame-
« de-Lorette, on peut pratiquer le mormonisme. Enfin il
« a des objections à tout ce que je lui propose et n'a de
« goût décidé pour rien. C'est là le grand défaut que je
« lui trouve, mais peut-être cela passera-t-il. L'important
« serait de lui trouver une grande passion qui lui donne-
« rait de l'ambition !. »

Tel est le ton qui règne entre les deux hommes. Mérimée aime le jeune Edward ; né en 1836 à Philadelphie, celui-ci avait accompagné ses parents en Europe dès 1843, et avait complété son instruction partie en France, partie à l'Université de Bonn. Après la mort de sa mère, il s'était fixé en France, car ses goûts littéraires et artistiques l'attachaient à la patrie de V. Hugo ; toutefois il voyageait beaucoup en Europe, en Égypte, en Turquie...

1. *Quelques Correspondants de Mr. et Mrs. Childe*. Lettre du 30 mars 1753, p. 163-164. — Le 23 novembre 1862, Mérimée recommande E. Lee Childe à M^{me} de Montijo : « Cette lettre vous sera remise par un de mes bons amis M. Childe qui, après avoir voyagé par tout le monde, a gardé avec raison l'Espagne pour la bonne bouche. Il est Américain, mais il a passé toute sa vie en France et, en l'entendant parler, vous ne devineriez jamais sa nationalité. Je vous serais bien obligé de lui donner vos bons conseils pour les excursions qu'il se propose de faire en Andalousie. Il est tout à fait digne d'apprécier la *tierra* de Jésus. » — Le 1^{er} janvier 1869 il lui annonce le mariage de son ami : « Nous avons à Cannes à côté de nous Édouard Childe, que je vous ai présenté à Paris et qui vient d'épouser la veuve de Benjamin, le neveu de Valentine. Il semble fort heureux... »

Linguiste distingué, il parlait l'anglais, le français, l'italien, l'espagnol, l'allemand et un peu le russe; il avait, de plus, fait de fortes études classiques et possédait le grec et le latin. Il connaissait fort bien l'histoire de l'Europe, vers laquelle il se sentit toujours attiré. Son esprit et sa culture, son charme et ses aimables qualités l'avaient rendu populaire dans la meilleure société française, où il comptait de très nombreux amis¹. Comment Mérimée n'aurait-il pas eu une instinctive sympathie pour cet étranger instruit, polyglotte, voyageur, humaniste, historien comme lui? Tout devait rapprocher les deux hommes.

Faut-il s'étonner que Mérimée prenne bientôt Edward Childe pour confident? On sait qu'à partir de 1856 Mérimée, malade, passe une partie de l'année à Cannes. Beaucoup d'amis, français et étrangers, viennent distraire sa lointaine solitude. Edward Childe est de ceux-là. Particulièrement il fait à Cannes un long séjour en 1860²; les deux amis vivent ensemble et, au cours de promenades sur le bord de la mer ou dans la campagne fleurie, aux heures de sieste ou de flânerie, ils échangent librement des idées sur les sujets les plus divers, s'entretiennent de philologie, d'histoire sacrée ou profane, de littérature, d'art, etc... Sans doute Edward pose-t-il des questions à son aîné et Mérimée répond, ou d'une façon brève, en donnant à sa pensée la forme d'une maxime, ou d'une

1. E. Lee Childe s'était marié deux fois; il mourut à Paris, en 1911, sans laisser d'enfant.

2. Le *Journal* a donc été rédigé en 1860; la plupart des pages portent en effet cette date. Quelques fragments, à la fin, ont été rédigés en 1868.

façon plus étendue, en faisant un développement riche d'idées et de preuves. Rentré chez lui, le jeune Edward, qui admire l'érudition, la sagacité, la clairvoyance et le goût de son compagnon, rédige aussitôt l'entretien de la journée : ainsi Jules Troubat écrivait sous la dictée de Sainte-Beuve ; ainsi, peu à peu, le *Journal* prend corps. Il est, on le voit, le résultat de conversations à bâtons rompus, et il n'y faut chercher ni ordre ni méthode ; le laisser aller et la fantaisie font, au contraire, une partie de son charme.

Sa première qualité est l'exactitude. Edward Childe reproduit scrupuleusement, — le témoignage de Chambon et d'autres encore en font foi, — les paroles de Mérimée, et il s'efforce, avec une admirable conscience, de respecter sa pensée ; presque jamais il ne réfute ni ne commente¹. A notre tour nous nous sommes fait un scrupule de ne pas changer la rédaction du *Journal* et de ne rien supprimer. Les lecteurs trouveront ici le texte dans son intégrité². Le fait est d'autant plus remarquable qu'il est presque toujours impossible de publier sans coupure une correspondance de Mérimée ; il faut voiler les gravelures dont l'écrivain a le goût, opérer des retranchements, et le texte en souffre.

Ici rien de tel, parce que le *Journal* n'a rien d'intime, rien de mondain, et c'est son second caractère. Contrairement à tant de confessions et d'autobiographies ro-

1. On ne relève, en note, qu'une restriction de Childe.

2. Ça et là, je me suis permis de retoucher la rédaction lorsqu'elle était trop défectueuse et de corriger des fautes évidentes ; car il ne faut pas oublier qu'il s'agit de notes jetées hâtivement sur le papier.

mantiques, dont le siècle est las, il ne nous donne aucun renseignement sur la vie de Mérimée ou sur la société de l'époque : c'est tant pis, et tant mieux. Mérimée n'entretient son ami que de sujets doctes, sérieux, graves même. Il a cinquante-sept ans ; une blessure profonde, dont il est en train de guérir lentement, l'a fait renoncer aux œuvres d'imagination¹. De plus en plus il se tourne vers l'histoire, la critique, la philologie... Le *Journal* appartient donc à la période érudite de sa vie, qui n'est certes pas la plus glorieuse, mais qui est pleine d'intérêt, et riche de leçons pour nous.

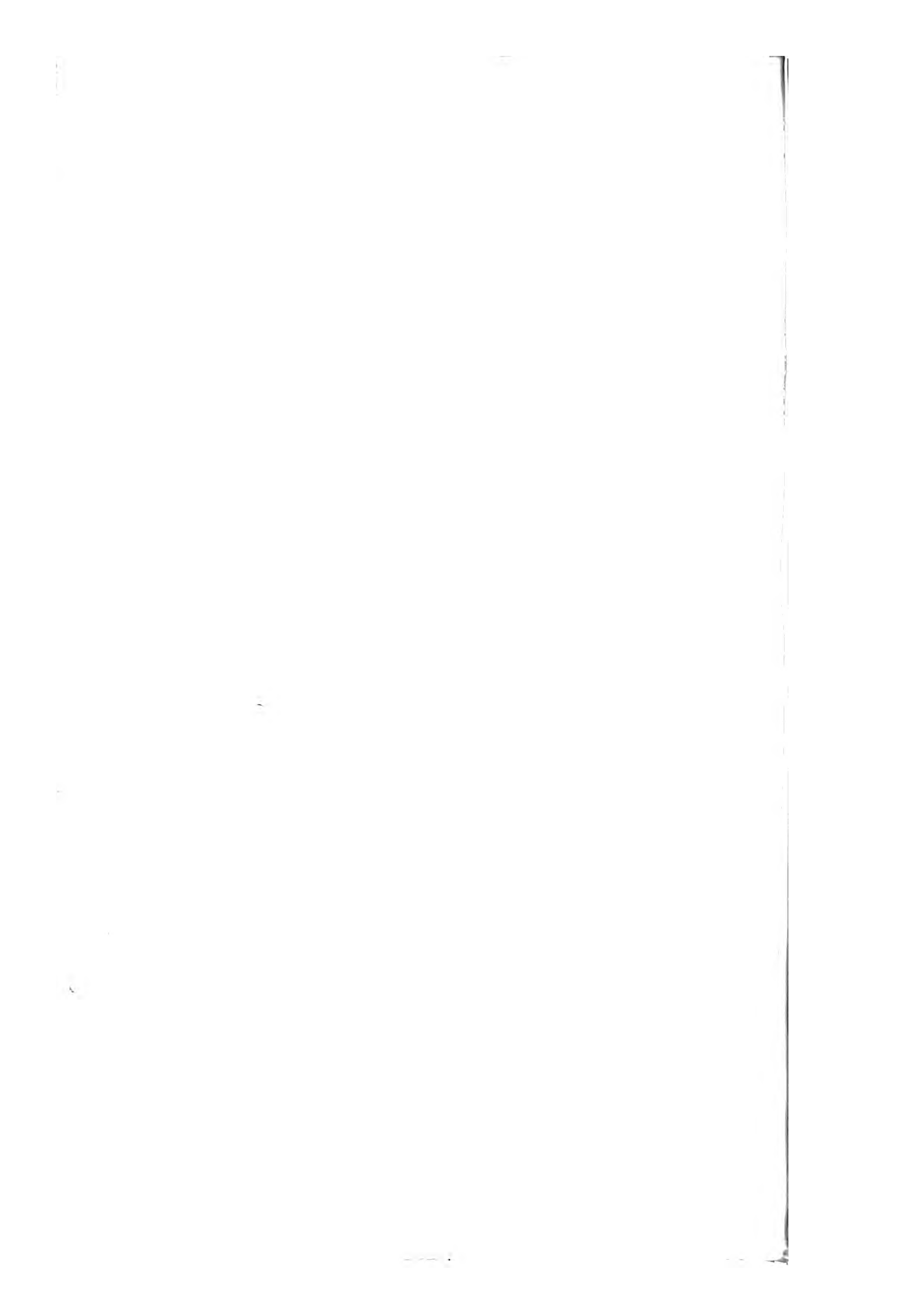
L'homme que ces pages révèlent c'est l'élève de Boissonade, le contemporain de Burnouf et de Francisque Michel, de Taine et de Renan ; c'est l'humaniste, le philologue, le critique curieux d'exégèse et d'histoire ; c'est le défenseur de la langue et du goût français ; c'est l'écrivain classique ouvert aux souffles romantiques, c'est l'Européen qu'aucun peuple ni aucune façon de penser ni de sentir ne laissent indifférent. Si on ne peut lire sans émotion l'étrange odyssee de la lettre écrite par le duc d'Enghien la veille de sa mort, l'émotion, toutefois, est très rare dans ces pages qui demeurent toutes intellectuelles. Ce qui domine, c'est l'érudition, la clarté, le goût des choses de l'esprit ; ce *Journal*, enfin rendu à la lumière, fait songer au journal d'un contemporain de La Rochefoucauld ou de Fontenelle : il a l'impersonnalité, la sobriété du xvii^e siècle. Néanmoins, par la diversité des sujets et des vues, il appartient au xix^e siècle. Car le romantisme est venu : il a fortifié les qualités classiques

1. La rupture avec Valentine Delessert ; précisément la guérison morale a lieu vers 1860.

par ce goût de la curiosité historique et par ce sens de l'universel que nous retrouvons ici à chaque ligne. Que certains jugements de Mérimée nous surprennent, qu'ils soient entachés de partialité et, quelquefois, d'ignorance, qu'ils déconcertent par leur étrangeté, est-ce un mal ? Ils nous forcent ainsi à réfléchir, à réviser nos propres jugements.

De plus en plus Mérimée nous apparaît comme un classique tempéré de romantisme, comme un *classique élargi*. Sainte-Beuve se définissait lui-même ainsi ; j'applique, en terminant, le mot à Mérimée, qui a beaucoup d'affinités avec son ami Sainte-Beuve. Il en a tant que je comparerais volontiers son *Journal* aux *Poisons* de Sainte-Beuve. Mais si, parfois, les jugements de Mérimée sont durs et injustes, ils n'ont jamais la méchanceté froide et concertée de ceux que porte l'auteur des *Lundis* ; chez Sainte-Beuve le critique subit l'influence de l'homme, épouse ses rancunes et ses jalousies perfides ; chez Mérimée il garde une indépendance sereine. En revanche, il faut dire que, malgré ses défauts, Sainte-Beuve reste un critique de génie, le plus grand que nous ayons ; à côté de lui, Mérimée, malgré ses qualités, reste un *essayiste*.

Pierre TRAHARD.



LETTRES
A FRANCISQUE MICHEL
(1848-1870)

17 Janvier [1848].

Mon cher Monsieur,

Je cherche vainement quelque bonne excuse à vous donner en répondant si tard à votre aimable lettre. Vous êtes un si grand travailleur que vous ne devez pas comprendre la paresse. C'est chez moi une maladie chronique. La grippe s'y est ajoutée avec l'ennui d'épreuves à corriger pour la *Revue des Deux Mondes*. Voilà pourquoi je vous écris le 17 janvier en réponse à votre lettre du 18 décembre.

On m'avait parlé d'une *Histoire de Don Pèdre* publiée à Séville, et l'on m'avait même promis de me l'envoyer. Malheureusement mon siège est fait. J'avais fait demander s'il y avait quelque chose de bon pour moi dans les archives de Séville. On m'a répondu qu'il n'y avait rien. Mais cela veut peut-être dire que l'archiviste ne savait pas lire, ou qu'il avait autre chose à faire qu'à feuilleter dans ses papiers.

Je ne connais pas le dictionnaire Calo dont vous me parlez. J'ai celui de E. Frujillo, qui est très mauvais. Je ferai venir celui de Jimenez. On m'a mis en rapport avec un bohémien détenu à la Force qui m'a donné quelques renseignements curieux sur ses compatriotes. Il m'offre sa recommandation pour les

chefs de trois tribus qui habitent aux environs de Paris. J'en profiterai un de ces jours.

Je me creuse la tête pour découvrir qui peut être cette doña Cerilia dont vous me parlez.

J'espère que nous aurons bientôt des nouvelles de votre dernier voyage en Espagne. Vous n'êtes pas homme à vous y promener sans en rien rapporter, et, pour compléter mes études sur la langue *romani*, j'attends que vous nous donniez un troisième volume de vos *Races maudites*.

Que pensez-vous d'un livre qui vient de paraître à Barcelona : *Paleografía española* por Dⁿ Esteban Paluzic y Cantalozella? Cela me semble digne de M^r Prudhomme. Cependant il y a force exemples qui peuvent être utiles.

Adieu, Monsieur ; j'apprends avec bien du plaisir que vous viendrez nous voir à Pâques. Vous trouverez au coin de mon feu des pipes et un fumeur qui sera toujours très heureux de causer avec vous *de rebus omnibus et quibusdam aliis*. Veuillez, en attendant, agréer l'expression de tous mes sentiments dévoués.

P^r MÉRIMÉE.

Paris, 20 Janvier 1849.

Monsieur,

Je vous envoie le dernier rapport de la commission du prix Volney, qui vous indiquera les conditions et les délais du programme. Vous verrez que vous avez

jusqu'au 1^{er} août pour *rouscailler bigorne*. Rien n'est encore arrivé au secrétariat de l'Académie. Il est vrai que MM. les orientalistes sont un peu dominateurs, mais le principal d'entre eux est un homme d'esprit qui comprend et apprécie toutes les études sérieuses, quelle que soit l'étiquette qu'elles portent. Voici les noms des membres de la commission, commission perpétuelle et souveraine en dépit de la sacrosainte République. Pour l'Académie des Inscriptions MM. Burnouf, Hase et Reynaud; pour l'Académie des Sciences, M^r Flourens; pour l'Académie française, M^r Jay et votre serviteur. Vous voyez, Monsieur, que vous pouvez compter au moins sur un lecteur très bien disposé et qui brûle de s'instruire.

Je joins à cette lettre les vers écrits au-dessous des peintures du château de Villeneuve, près de Clermont. La Bugorne est une bête fort laide, ayant des cornes et des dents canines malgré Cuvier, outre une queue de serpent, fort grosse d'ailleurs, comme l'indique la légende. La Chiceface, au contraire, est très maigre et ressemble à un loup étique. Le château a été bâti vers la fin du xv^e siècle par Rigaud d'Aureille, en son temps maître d'hôtel de Charles VII. Les peintures sont détestables et dignes des vers qui les commentent.

[Que vous dirai-je de notre politique? Nous sommes à Paris presque aussi réactionnaires que vous autres Bordelais. La République ne plaît guère aux badauds, mais croyez qu'ils ne feront rien pour la jeter par

terre. Si elle tombe d'elle-même, si on la pousse, ils ne la relèveront pas, mais ils trouveront fort doux de se laisser mener par un gouvernement dont ils se moquent. J'ai vu l'autre soir, chez M^r de Falloux, notre Président. Il m'a paru petit, avec une tête faite pour un corps beaucoup plus grand, l'air très *gentleman*, un accent presque étranger sans qu'on puisse lui assigner une origine. Il parle fort peu, et ce qu'il dit est convenable, mais il ne fait pas de frais. Il a les manières d'un légitime *cold, distant et self-conscious*. La réunion était curieuse. Le fond ordinaire du salon ministériel, c'est-à-dire des professeurs et des grands vicaires, faisait ressortir quantité de notabilités orléanistes et carlistes, entre autres tout l'équipage du Carlo-Alberto. Je me suis cru en 1828. Tout ce monde était souriant, un peu ironique, fort gai, et ne paraissant pas croire que dans quelques jours peut-être on pourrait revêtir la tunique et prendre le fusil de munition pour échanger des balles avec quelques barbes sinistres qui se promenaient dans les salons comme le vieillard stupide d'*Hernani*. Voilà qu'on recommence à danser et à dîner. On voit des voitures et des livrées. Si nous avons du courage, de l'esprit, de la conscience et une demi-douzaine de qualités qui nous manquent, je trouverais que nous ressemblons à la société du xvi^e siècle qui dansait aussi et se gaudissait entre un massacre et une émeute. Mais nous ne valons pas nos ancêtres du xvi^e siècle, et nous sommes des fous qui faisons

du tapage en attendant que les Cosaques viennent nous dire *holà!* Pour moi j'espère être prêt quand ils viendront et savoir mes trois conjugaisons russes.] Voilà ce qui m'occupe uniquement. C'est vous dire que je m'abrutis fort. Adieu, Monsieur, veuillez agréer l'expression de tous mes sentiments d'estime et d'amitié.

P^r MÉRIMÉE.

7 Mai [1849].

Mon cher Monsieur,

Pour répondre catégoriquement à votre aimable lettre, il faudrait avoir pu consulter le comité de l'Instruction publique, ou la commission du Ministère de l'Intérieur; or les membres de ces deux illustres compagnies sont très paresseux et ne se réunissent que lorsqu'ils ne peuvent faire autrement. Ce ne sera que dans huit ou dix jours que je pourrai vous dire si l'on accepte la proposition de M^r Durand. Ce n'est pas la bonne volonté qui manquera, mais l'argent est si rare qu'on n'en trouve que lorsqu'il est question de faire des illuminations et des feux d'artifice.

Je vous remercie beaucoup de la docte citation que vous m'envoyez et dont notre dictionnaire s'enrichira. Il aurait bon besoin de vous pour ne pas demeurer un témoignage de notre ignorance aux générations futures. Heureusement de trois choses

l'une, ou il n'y aura pas de dictionnaire, ou il n'y aura pas de génération future, ou enfin la génération qui viendra sera si bête qu'elle ne pourra pas rire de nous.

Si vous voulez aller en Portugal, attendez-vous à passer dix jours en quarantaine pour vous désinfecter du choléra. M^r Dantas a imaginé d'envoyer une montre sous le couvert diplomatique à Lisbonne. Le cachet a été respecté, mais on a trouvé la lettre et la montre. J'espère que ce dernier accident ne vous arrivera pas.

Veillez me dire la date du manuscrit ou plutôt de l'auteur dont vous avez tiré le mot *artiste*. C'est un point capital que vous avez oublié. Je pourrais bien avec votre lettre aller à la Bibliothèque Royale, mais j'aime bien mieux que vous m'écriviez encore, et croyez que le plus grand papier que vous prendrez sera toujours le mieux reçu.

Adieu, mon cher Monsieur, j'espère que vous n'oubliez pas votre travail pour le prix Volney. Je l'attends avec impatience.

Mille amitiés et compliments.

P^r MÉRIMÉE.

19 Juin 1849.

Mon cher Monsieur,

Ne croyez pas que ce soit par oubli que je ne réponds pas à votre lettre. La commission a trouvé

des *mais* et des *si* au sujet de l'envoi de M^r Durand à Cazeaux, et il n'y a pas encore de décision prise. J'espère que cette irrésolution finira vendredi, et alors vous aurez de mes nouvelles aussitôt. En attendant, je vous remercie de votre plume, mais j'aurais mieux aimé que vous m'eussiez envoyé de votre prose.

Mille amitiés et compliments.

P^r M.

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR.

21 Juin 1849.

Mon cher Monsieur,

Je n'ai encore rien à vous dire. Vous ne pouvez vous faire une idée de la difficulté qu'on éprouve à faire boire des ânes qui n'ont pas soif. Je tâcherai de revenir là-dessus encore une fois.

Tout à vous.

P^r MÉRIMÉE.

17 Juillet [1849].

Mon cher Monsieur,

Je reviens d'un petit voyage, et je n'ai lu votre lettre qu'à mon arrivée, c'est-à-dire hier soir. Voici le programme que vous désirez. Vous voyez que le terme du 1^{er} août est de rigueur. Cependant, il y a quelques années, le prix a été donné à un M^r Pott, professeur

allemand, pour un travail sur les *Zigeüner*, dont le premier volume avait paru. Je crois que, si vous écriviez à la commission que vous demandez un délai de quinze jours pour achever votre copie, ce délai serait accordé sans difficulté, car nous sommes bonnes gens.

Nous sommes menacés, en outre, de n'avoir pas grand'chose à lire, car il n'y a que quatre mémoires envoyés. C'est peu de chose, à ce que m'a dit un des commis du secrétariat. J'ai le plus grand respect pour les opinions de ces Messieurs.

Vous verrez par le programme ci-joint qu'il n'y a pas lieu à billet cacheté ni à devise.

[Je me suis fort disputé l'autre jour avec M^r Cousin à l'Académie à cette occasion. Je disais qu'il y avait des mots français qui avaient deux origines, ou, pour parler plus exactement, qu'il y avait des mots différents de sens, latins ou germaniques, qui étaient passés en français avec un son et une orthographe semblables. Je lui ai cité *tourbe*, canaille, venant de *turba*, et *tourbe* à brûler venant de *turve* allemand; sûr de *securus*, et *sur* de *saür*.] Donnez-moi donc quelques mots, si vous en avez dans votre sac.

Mille amitiés et compliments.

P^r M.

4 Août 1849.

Mon cher Monsieur,
J'ai votre manuscrit depuis hier seulement. Je

vais le lire avec toute l'attention possible. Il y a dix ouvrages au concours. Deux seulement paraissent l'œuvre de fous; c'est moins qu'il n'en vient d'ordinaire. Je vois avec inquiétude qu'il y en a trois ou quatre sur la linguistique orientale. Enfin nous verrons.

Je vous remercie des mots que vous m'avez envoyés. *Écuyer* est un des plus remarquables, car son histoire est toute moderne. Je vous écris un mot à la hâte et vous dis adieu.

P^r M.

Paris, 24 Août au soir [1849].

Mon cher Monsieur,

Vous m'annoncez votre voyage à Bagnères-de-Luchon. J'espère que c'est par mesure de précaution, non par nécessité, que vous allez faire un pèlerinage au temple du dieu Ilixo.

Nous avons tenu aujourd'hui nos premières assises. Elles ont un peu déblayé le terrain. Je ne vois surnager que deux mémoires, l'un et l'autre encore inconnus à votre serviteur. L'un sur les origines de la langue française, l'autre sur les langues ariennes et sur les renseignements que fournit leur étude pour l'histoire de la civilisation. D'après ce qu'on en dit, ce dernier serait extrêmement remarquable. J'ai déposé votre volume avec un rapport dont je ne vous dirai rien pour le moment, mais j'ai vu avec plaisir

qu'on ne s'est pas signé à la lecture du titre ; c'est là ce que je craignais le plus.

[Je regrette que vous n'ayez pas eu le temps de nous donner une comparaison de tous les systèmes d'argot usités en Europe. Je m'explique : ce que j'appellerais la loi de formation de l'argot français, c'est la métaphore, toujours burlesque. Est-ce la loi générale des langues de voleurs, ou bien le burlesque de notre argot tient-il à notre caractère national ? Cette disposition toute gauloise à rire des choses les plus sérieuses et les plus tristes est extrêmement remarquable dans votre volume. Je voudrais savoir si les Allemands, par exemple, se servent de métaphores du même genre, ou si, dans leur argot, on trouve quelques traits de leur caractère.] Autant que j'en puis juger par le peu de *Germania* que je sais, l'argot allemand n'a pas la gaieté du nôtre. J'aurais voulu que vous nous dissiez votre opinion là-dessus.

Viendrez-vous à Paris avant le milieu d'octobre ? C'est à cette époque que le prix sera donné, je crois. Le diable, c'est que je vais partir, et je regrette de ne pouvoir défendre vos intérêts pendant le mois de septembre, c'est-à-dire pendant trois ou quatre réunions de la commission qui seront peut-être décisives. Je vous ai recommandé aux juges, mais je crains de ne pas assister au jugement ; cependant je ferai mes efforts pour être de retour à Paris dans les premiers jours d'octobre. Je compte partir au commencement du mois prochain pour la Saintonge. Probablement je

passerai par Bordeaux avant de retourner à Paris, et je ne manquerai pas de m'informer rue Ducau si les eaux de Bagnères vous ont fait du bien. En attendant, si vous avez quelqu'un pour suivre votre affaire à Paris, ne négligez pas de faire parler à vos juges. L'important est qu'on vous lise, et dans le nombre il y a des gens qui ont tant de respect pour leur majesté académique, qu'ils pourraient, malgré toutes nos recommandations, se faire une opinion sur l'étiquette du sac.

Adieu, mon cher Monsieur, prenez-nous des inscriptions, si vous en trouvez, et des notes; tout ce qui vient de vous est toujours excellent. Veuillez surtout me dire un mot de vos projets pour le mois de septembre. Je serai très heureux de vous rencontrer dans ma tournée, et je n'ai pas besoin de vous dire que je ferais plus d'un myriamètre à cet effet.

Mille amitiés et compliments.

P^r M.

P.-S. — Je vous adresse cette lettre à Bordeaux; j'espère qu'elle vous y trouvera encore.

Paris, 2 Septembre [1849].

Mon cher Monsieur,

Je pars après-demain. J'espère qu'aucune décision ne sera prise avant mon retour; je vous ai recommandé d'ailleurs de mon mieux dans notre dernière

séance. Voici les noms des juges : M^r Hase, président, Burnouf, secrétaire, Reynaud, ces trois pour l'Académie des Inscriptions. La Française est représentée par MM. Dupin, Jay et votre serviteur, les deux premiers absents. Enfin, l'Académie des Sciences a pour commissaire M^r Flourens.

Notre manière de procéder est de nous distribuer les mémoires et les ouvrages imprimés. A chaque réunion on fait un rapport. Quelques ouvrages sont écartés sur le premier rapport, mais, en général, l'exclusion n'a lieu que lorsqu'elle est proposée par deux commissaires qui les ont lus successivement. Les ouvrages réservés passent de main en main jusqu'à ce que chacun les ait lus. Vous avez eu deux rapports favorables, le mien et celui de M^r Hase. C'est Burnouf qui vous tient en ce moment. Tous les ouvrages présentés, sauf un mémoire anglais, sont *distancés*. Un travail très curieux sur l'écriture ancienne des Mexicains aurait peut-être pu concourir au prix, mais comme il n'est pas terminé, on a cru qu'il valait mieux, dans l'intérêt même de l'auteur, l'écarter pour cette fois, afin qu'il pût se représenter au concours prochain.

Je crois vous avoir dit que le mémoire anglais était un travail sérieux et dangereux. Je l'ai lu et il m'a paru remarquable, surtout par la logique et la méthode, ingrédient rare, comme vous savez, parmi les auteurs britanniques.

Je n'espère pas trop vous voir, car si je passe à

Bordeaux, ce sera pendant votre absence, mais nous nous reverrons à Paris le mois prochain.

Mille amitiés et compliments.

P^r M.

Tous ces détails sur le concours *inter nos*, bien entendu.

Paris, 22 Janvier [1850].

Mon cher Monsieur,

Pardonnez-moi de n'avoir pas encore fait ce dessin que vous m'aviez demandé. La faute en est au soleil qui s'obstine à se faire celer, et sans lequel, avec mes mauvais yeux, il m'est difficile de distinguer le bleu du rouge. Ensuite, vous m'aviez promis de me donner un sujet, et vous me laissez une latitude désespérante. Enfin, vous m'effrayez horriblement en me faisant la description de votre cabinet. La compagnie que vous m'annoncez est trop bonne pour moi. Je suis honteux de mon naturel et je vous demanderai comme une faveur de m'épargner les honneurs du cadre. Je suis aussi timide que cet homme qui avait répugnance en place publique à cause du monde.

Je ne sais pas bonnement ce qu'on dira de faire servir les types nationaux à l'impression des mots *arguche, greluchon, proie*, etc..., mais il faut l'essayer. Le rapport de la commission Volney peut servir de parachute. Je crois que Mignet est du conseil

où cela se décide ; je le haranguerai. Si vous connaissez les autres membres de cet aréopage, et si je les connais, veuillez m'employer *con toda franqueza*.

J'ai trouvé à la vente de M^r Viollet-Le-Duc votre *Roland* que je me suis procuré et qui m'a procuré un grand plaisir. Vous m'avez promis je ne me rappelle plus quoi, mais quelque chose de vous. Tout ce qui vient de vous me charme. Quand j'aurai fait mon aquarelle, je deviendrai exigeant.

Adieu, mon cher Monsieur, je vous demande un rayon de soleil et je vous ferai ma tartine.

Tout à vous.

P^r M.

Paris, 22 Juin [1850?]

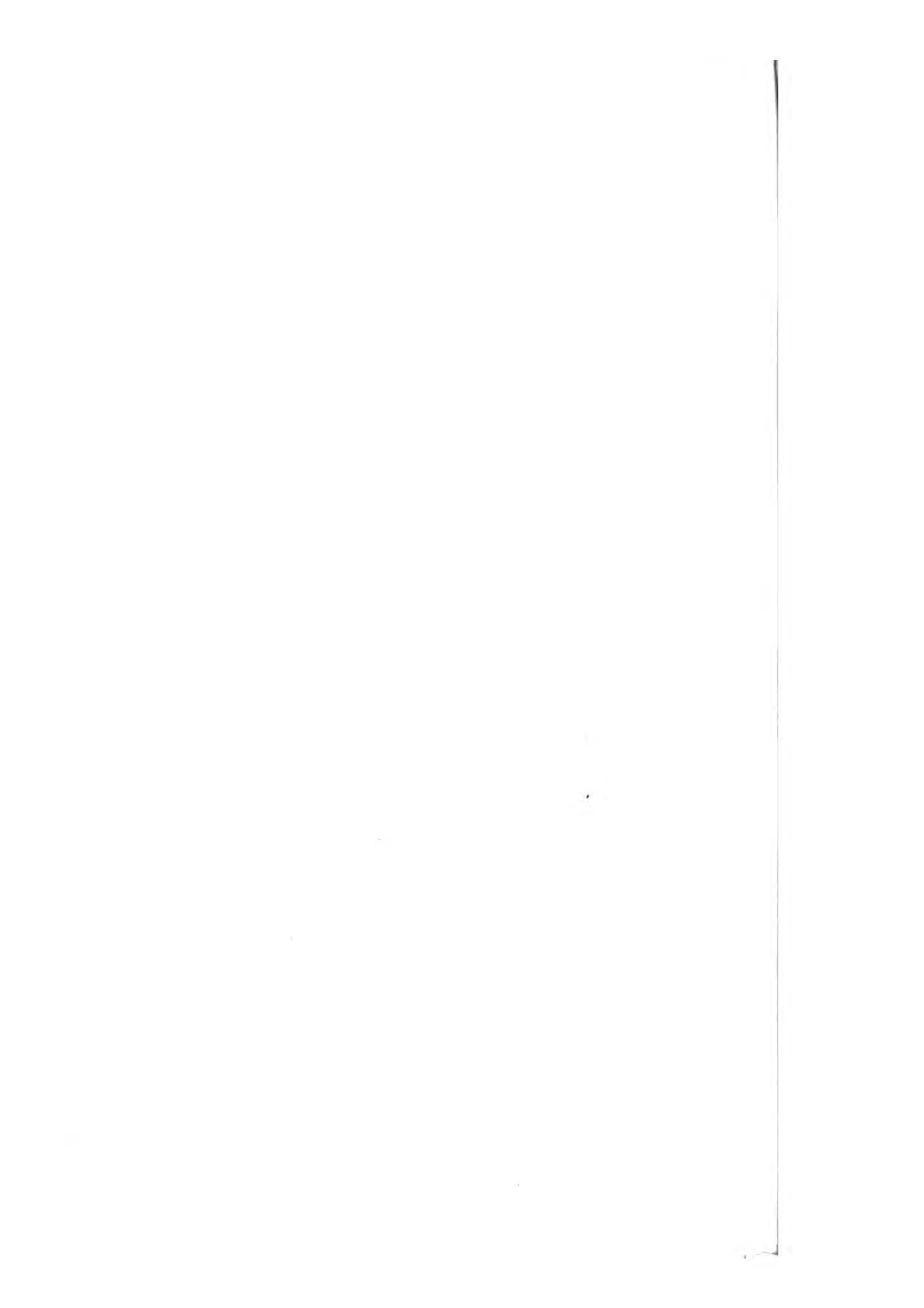
Mon cher Monsieur,

Si je réponds si tard à votre aimable lettre du 1^{er} juin, c'est que je ne l'ai lue que ce matin, à mon arrivée de voyage. Je viens de passer un mois en Angleterre à respirer le brouillard et le gaz acide carbonique de Londres et des chemins de fer y aboutissant. Je reviens fort content du rosbif et très peu émerveillé des grands travaux d'architecture que j'ai vus. Je vous remercie beaucoup des renseignements et des citations excellentes que vous me donnez. Elles concluent, suivant moi, qu'au Moyen Age on se servait du damas, ou du moins d'acier fabriqué selon les procédés orientaux. Mais n'auriez-vous pas



Archives photographiques

VÊTEMENTS DE SAINT THOMAS BECKET
Musée de la Cathédrale de Sens



quelques vers où il serait question d'armes noires brunies, etc..., venant d'Orient?

Vous me demandez, à moi ignare, des traités *ex professo* sur les manufactures d'étoffes précieuses aux XII^e et XIII^e siècles. Hélas! si vous ne les connaissez, qui donc saura les dénicher? Tout ce que je puis vous indiquer, c'est l'enveloppe d'un livre d'heures ayant appartenu à saint Louis et qui se trouve dans la Bibliothèque de l'Arsenal. Un fragment d'étoffe de soie byzantine représente une course de char, du V^e ou VI^e siècle peut-être, au Louvre, où il y a encore d'autres fragments provenant de reliques d'Aix-la-Chapelle. Vous pouvez encore consulter les dessins de l'abbé Martin sur les reliques de Cologne, Aix, etc... Il y a à Metz une chasuble donnée par Charlemagne avec des aigles d'or sur soie bleue — à Sens, la défroque (la serpillière de raticchon) de Thomas Becket. — Enfin, partout où il y a des reliques, vous trouverez des fragments d'étoffe de soie et d'or qui peuvent donner une idée des modes du Moyen Age et des procédés de fabrication. Y a-t-il rien sur le commerce des Vénitiens dans Daru? Venise était célèbre en matière de brocards.

Je n'ai pas trouvé *le dit de la Gageure*, ni l'autre que vous m'annoncez. Veuillez accabler votre ami des injures que vous lui promettez *in petto*. J'y joindrai les miennes pour avoir retardé le plaisir que j'ai toujours à lire votre prose.

N. B. — Je ne connais pas encore vos vers.

Francisque Michel.

Je n'ai aucune nouvelle de Dantas. Ce que vous me dites de lui m'effraye; je le croyais de retour à Paris. Je vais m'en enquérir à la légation de Portugal. Ce que vous me dites du vin de Bordeaux est bien tentant, surtout pour qui vient de se ratisser le gosier pendant un mois avec du *sherry*, mais je ne sais encore où mon gouvernement m'enverra cette année. Si je passe à vingt lieues de votre cave, tenez vous pour certain que j'irai lui faire visite.

Adieu, mille amitiés et compliments.

P. MÉRIMÉE.

N'oubliez ni la *Gageure* ni le *Gautier*!

Dimanche soir.

[22 Octobre 1850?]

Mon cher Monsieur,

Je vous ai attendu aujourd'hui jusqu'à trois heures, puis, obligé de faire une course d'affaires, je suis parti en laissant chez moi un billet, que vous n'avez pas voulu prendre, pour m'excuser de ne vous avoir pas prévenu que j'étais forcé de sortir plutôt qu'à l'ordinaire. Vous aviez eu la bonté de me prévenir de votre visite, mais vous ne m'aviez pas laissé votre adresse. J'espère que je serai plus heureux une autre fois. Je suppose que j'aurai le plaisir de vous voir jeudi à l'Institut.

Mille amitiés et compliments.

P^r MÉRIMÉE.

Veillez faire nos excuses à M^r Leblant.

Paris, 16 novembre 1850,
r. Jacob, 18.

Mon cher Monsieur, vous quittiez Paris comme j'y arrivais, ce qui m'a paru fort mal. Vous m'aviez dit que vous resteriez jusqu'au 15 de ce mois. Consolez-vous de votre rhume, s'il n'est que de cerveau. Je rapporte de Toulouse une névralgie ; c'est quelque chose de bien plus pire.

J'ai canevasé pour vous aujourd'hui à l'établissement en face du pont des Arts. Il me semble que cela va bien pour vous, mais je ne connais que les gens d'esprit de la compagnie ; or ce n'est pas la majorité, tant s'en faut. Le danger est dans la propension qu'on a dans ledit établissement à prendre les correspondants aux noms. Les noms en *us* sont choisis d'enthousiasme. On a aussi beaucoup d'égard au domicile, et le plus éloigné est le préféré. L'Académie aime à mettre sur son *Annuaire* : « Cuistrius, correspondant à Torneo. » Elle se persuade ainsi qu'on s'occupe d'elle en pays étranger. Je regrette dans cette occasion de n'avoir pas voix au chapitre, mais je ferai de mon mieux pour que mes voisins se conduisent comme il faut.

Je vous remercie beaucoup des renseignements que vous me promettez sur les lames de Damas. J'avoue que des gens de Damas armés de *brans* viennois me semblent bien durs à digérer, si, comme vous me l'annoncez, il s'agit de *brans* de Vienne en Dau-

phiné. Vous m'expliquerez tout cela quand vous serez de loisir.

Merci encore de ce que vous me dites des athées, mais je crains que ce mot ne désigne au xiv^e siècle plutôt les hérétiques que les négateurs du Bon Dieu. Il me semblait que l'athéisme s'était perdu au Moyen Age, comme l'usage de *medias vorare puellas*, usage si funeste à la génération qui vient après nous. J'espère trouver dans votre argot une dissertation là-dessus au mot *BLANC*, mangeur de —.

Je suis si habitué à enrichir ma petite bibliothèque de vos œuvres que je me garderai bien de faire des façons pour la *Grande Bohême*. Le plus tôt que je la lirai sera le mieux pour moi.

Adieu, mon cher Monsieur, travaillez et pensez quelquefois aux oisifs de Paris qui ont toujours un bien grand plaisir à vous lire.

Pr M.

Paris, 5 décembre [1850].

Mon cher ami,

J'arrive de Compiègne.

Vous êtes un homme de goût et vous m'avez montré de jolis vers de votre façon. [Si vous trouvez qu'Homère avait de l'esprit et que ses descendants, qui ont fait les *Myriologues*, traduits par Fauriel, ont quelquefois de l'imagination et de la poésie, vous devez trouver comme moi que les poètes basques sont

bien plats. Vous n'avez que faire de mon opinion sur la muse basque, que vous appelez, je ne sais pourquoi, *euscarienne*. Je ne me soucie pas de me faire jeter des pierres quand je passerai par Bayonne]. Mais si vous le voulez, je vous prouverai que vous n'avez pas *lu* votre dissertation sur la langue basque, comme l'évêque d'Arras qui ne lisait pas ses mandements.

Au sujet des Écossais, etc..., avez-vous lu un petit livre sur la campagne de M. d'Essé en Ecosse? Il est très rare et je ne l'ai vu que chez M. de Montalbert qui l'a perdu, à ce qu'il dit, ou qui ne veut pas me le prêter, ce qui est plus probable. J'ai *Joinville* que Didot m'a envoyé. Il est chez mon relieur.

Tout à vous.

P^r MÉRIMÉE.

Paris, 14 décembre 1850.

Très illustre Pantagruéliste, j'ai reçu la vôtre et je l'ai communiquée à Burnouf, qui m'a dit qu'il avait bon espoir. Il fait partie, je crois, de la commission qui présente les correspondants au choix de l'Académie, et, s'il réussit dans ladite commission, l'affaire est faite. Pour moi, qui crois que *siempre lo peor es cierto* et qui suis tous les jours plus convaincu que, dans notre compagnie, il y a beaucoup plus de c... que d'hommes (bien qu'on n'en pût tirer grand profit pour l'augmentation de la population), je crains

les savants danois, suédois et autres ayant fait des ouvrages que personne n'a lus, mais qui peuvent procurer à MM. tel et tel la croix de Dannebrod ou celle de correspondant de l'Académie de Drontheim. Soyez persuadé d'ailleurs que je canevasse et canevasserai de mon mieux jusqu'à ce que cela aboutisse. Quant à écrire, cela n'est pas nécessaire, mais me semble plus régulier. Liberté de manœuvre sur ce point. Aujourd'hui on a établi à l'Académie cette doctrine que l'on est candidat *volens nolens*, et conformément à icelle, on a procuré trois voix à l'abbé Greppo et une à V. de Lagoy dans la dernière élection. Or, des deux, un ne voulait pas et l'autre n'y pensait pas.

Je vous remercie de la promesse que vous voulez bien me faire. Il se peut que vous ayez raison de ne pas m'envoyer votre argot en fascicules. Vous connaissez ma table et ses labyrinthes; pourtant je crains d'être bien longtemps privé du plaisir de vous lire.

- Je viens de bouquiner un volume sur le masque de fer, qui m'a obligé à en lire d'autres, et j'en suis venu à un livre du bibliophile Jacob qui suppose que c'est Fouquet qu'on a masqué et embastillé. Il a fait là-dessus une dissertation assez ingénieuse. L'avez-vous lue et avez-vous une opinion sur cette grande énigme?

Dantas est plus maigre que jamais. Je crois qu'il se livre avec assiduité à la fornication, mais il ne

mérite pas, que je sache, le nom de vérolé très pré-
tieux (*sic*).

Mille amitiés et compliments.

P^r M.

Paris, 20 Décembre au soir [1850].

Mon cher Monsieur, on présente aujourd'hui à l'Académie une liste de neuf candidats à la correspondance, savoir : trois pour l'Italie, trois pour la Belgique, trois pour la France, attendu que les trois morts qu'il s'agit de remplacer étaient l'un Italien, l'autre Belge et le troisième Français. M^r Mohl a réclamé contre le procédé; effectivement on pouvait, avec autant de raison, proposer de remplacer un des morts par un bossu, attendu que le défunt avait l'épine dorsale déjetée. Mais Mohl a été hué, et il a été prouvé qu'il y avait toujours dans tous les pays le même nombre d'hommes de génie.

Vous n'étiez pas dans la liste des trois Français et on vous a préféré MM. Cornichon, Concombre et Melon. Il paraît que les académiciens libres ne votent pas; je ne savais pas trop s'ils parlaient, et j'ai prié Burnouf de dire quelques mots pour vous mettre sur la liste. Il avait épuisé son éloquence, m'a-t-il dit, sur un orientaliste qui a inventé le Budhisme ou autre chose. Paulin Paris avait épuisé la sienne sur un Belge, ce qui m'a obligé à improviser un *speech* qui ne m'a pas paru trop déplaire à la

compagnie. J'ai parlé de vos travaux sur les races maudites et sur l'argot, et j'ai fait une tartine pour démontrer que, sur cette matière, on pouvait faire des recherches utiles et importantes. Il m'a paru qu'il fallait aller au devant de l'objection d'immoralité, qui n'a pas été faite, bien entendu, en séance, mais dont quelques immortels m'avaient fait part dans la bibliothèque. C'est vendredi prochain qu'on fera les nominations.

Mon discours a eu pour effet que vous avez été adjoint à la liste de la commission, mais je ne sais ce qui en arrivera. Plusieurs m'ont remercié en votre nom d'avoir parlé. Dieu sait s'ils voteront bien ! J'oubliais de vous dire que Jomard, dans son baragouin, a appuyé ma motion qui a passé, *nemine contradicente*.

Je vous prierai que tout cela reste entre nous. Je viole pour vous, par un pas délicat, le secret que l'on doit aux affaires d'État.

Mille amitiés et compliments.

P^r M.

Vendredi soir 27 Décembre [1850].

Vous avez eu deux voix, et on a nommé, après un assez long débat entre M^r Stievenart et M^r Azema de Montgravier, ledit Azema. C'est un officier d'artillerie qui a fait d'assez bons mémoires sur la province d'Oran. Avant la séance, M^r V^r Leclerc m'a remercié de ce que j'avais dit pour vous à la précé-

dente. Il a ajouté, en levant les yeux au ciel, que votre temps viendrait. Après quoi il a voté pour M^r Estiévenant. Quant à M^r Rouard, n'en dites pas de mal. Il décore des pots à beurre de Bretagne dans une cave auprès d'Aix, et sait tout ce qui concerne son métier.

J'espère que vous ne vous noierez pas dans la Gironde après avoir lu cette lettre. Buvez plutôt une bouteille de vin du cru.

Mille amitiés et compliments.

P^r MÉRIMÉE.

Paris, 3 Février 1851.

Mon cher Monsieur,

Excusez-moi de vous répondre si tard. Je deviens tous les jours plus paresseux. Je vous félicite du nouvel ouvrage dont vous m'annoncez l'édition. Je ne doute pas que, bien que vous l'ayez fait avec facilité, il ne soit parfait de tout point et que la postérité n'y gagne fort ; mais je regrette que vous l'appeliez du vilain nom de Prosper. On dira cent mille fois à votre fils : « Monsieur Prosper, vous prospérerez », et s'il n'a pas un aussi bon caractère que celui de son *tocayo*, il y a de quoi le rendre hargneux. Mais peut-être êtes-vous de ceux qui croient, comme les Romains et comme M^r Shandy, à l'influence des noms sur la destinée. J'ai failli m'appeler Zéphyrin, et si ce nom eût été inscrit sur le registre de l'état civil qui me concerne, il est probable que je n'aurais pas

atteint l'année 1851. Au reste la difficulté de choisir un nom pour un enfant est si grande qu'elle a contribué en partie à me faire garder le célibat, et j'ajouterai qu'après avoir élevé environ cent cinquante chats, je n'en ai jamais nommé un seul. J'ai eu le grand chat noir, la chatte, le petit noir, etc..., mais de noms propres, point.

Je vous dirai que je suis fort embarrassé pour le renseignement que vous me demandez en ce que nous n'avons pas à l'Institut l'ouvrage de l'abbé Martin, et je ne connais que les dessins originaux qu'il a rapportés d'Aix-la-Chapelle. Mais je connais ledit abbé, qui est bonhomme et fort complaisant. Veuillez me faire une série de questions que je lui répéterai avec l'exactitude que Thalthybios (*sic*) avait à redire les commandements de feu Agamemnon. C'est évidemment le moyen le meilleur. Vous ai-je parlé d'une chape donnée par Charlemagne à la cathédrale de Metz? Elle existe encore, mais écourtée et rafistolée par un tailleur moderne. Ce sont des aigles à deux têtes en or sur fonds de soie cramoisie. Vous avez dans votre voisinage la défroque de saint Bertrand à Comminges, qui vous est sans doute bien connue.

J'aimerais bien lire les livraisons argotiques dont vous me parlez. Elles me font venir l'eau à la bouche. Elles seront d'autant plus les bienvenues que je suis dans un découragement stupide. Je viens d'écrire 150 pages d'histoire, et j'ai passé six mois à me fendre le c... sur des livres russes, et, sur le point

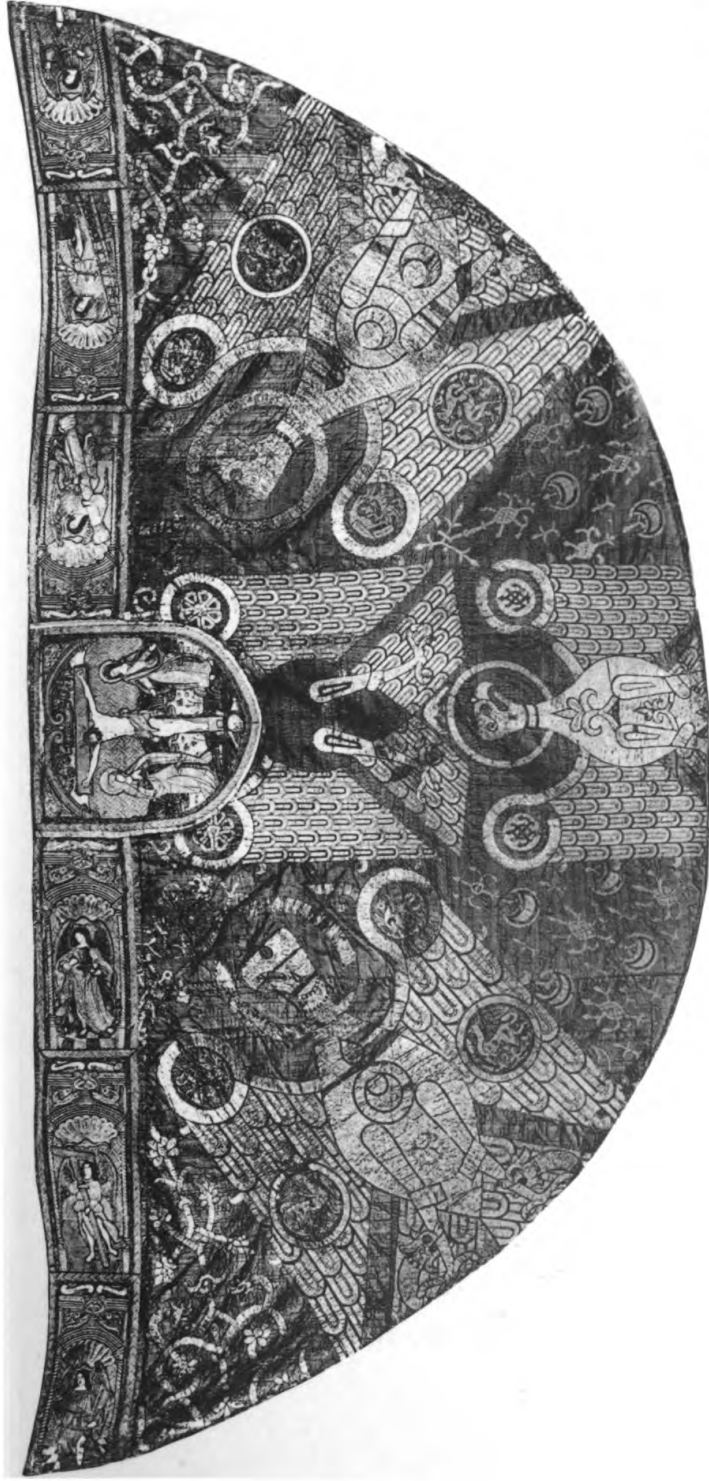


Photo Prillot

CHAPE DITE DE CHARLEMAGNE
A la Cathédrale de Metz

de transvaser en prose in-12 les élucubrations d'un tas de moines, je suis saisi du démon des romans, et j'ai envie d'envoyer l'histoire à tous les diables, j'entends celle de Démétrius. Je suis comme M^{me} Grassini qui était toujours malheureuse parce qu'elle n'aimait pas plutôt un homme qu'elle en préférait un autre. Saint Nicolas vous garde de l'inconstance, mon cher ami, et vous *doit* sa bénédiction ! Mille félicitations à votre paternité.

P. MÉRIMÉE.

Paris, 23 Février [1851].

Mon cher ami,

Vous m'en demandez long et je ne sais trop si je pourrai vous répondre d'une manière satisfaisante.

A Brest, de mon temps, on appelait les crabes *tourlourous*. Je me suis demandé si les soldats n'auraient pas reçu le même nom du pas oblique qu'on leur enseigne, et que les crabes exécutent sans qu'on le leur enseigne.

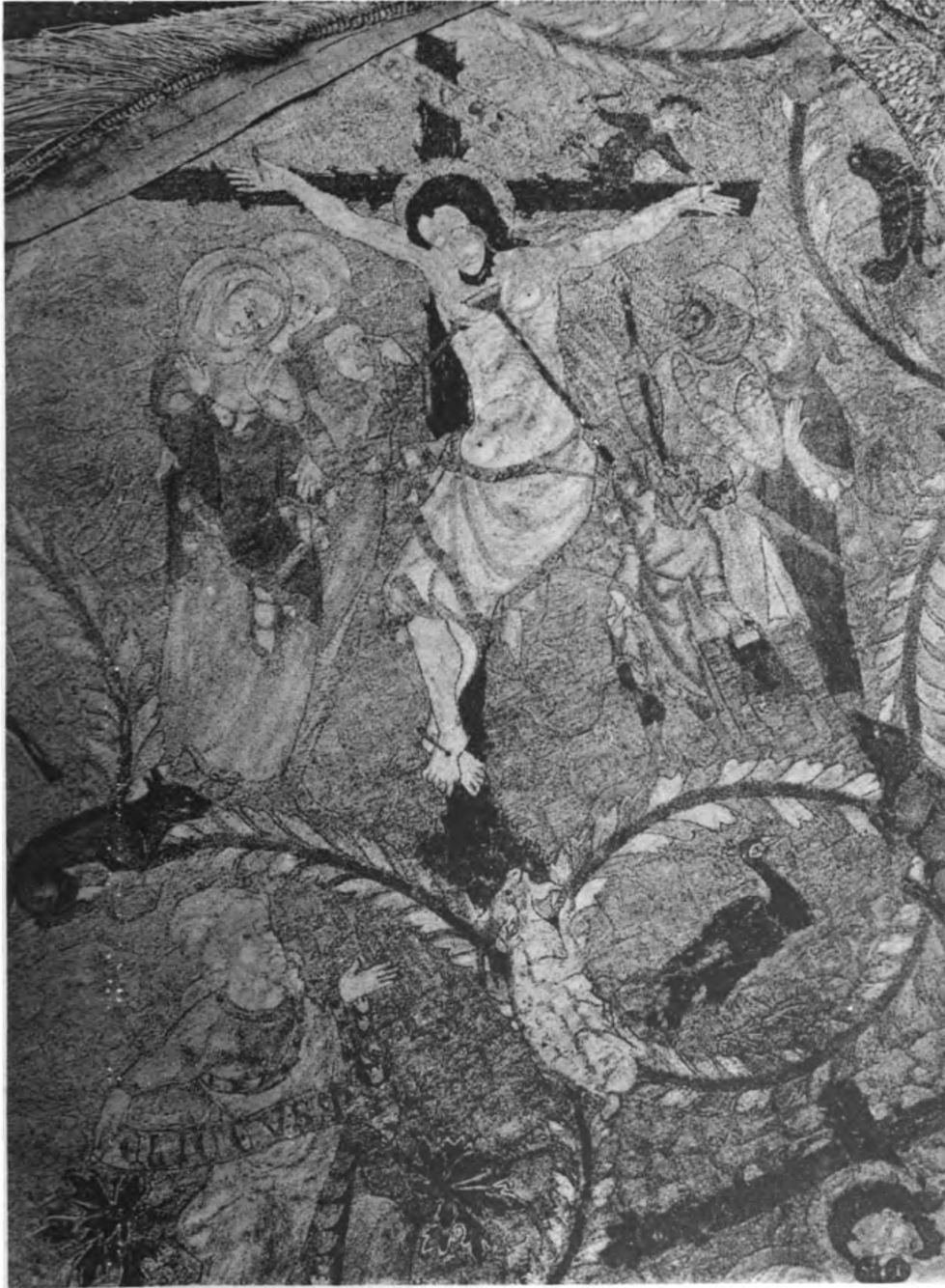
Pendant la Terreur, un oncle à moi, réquisitionnaire, avait été soldat dans un bataillon d'infanterie de marine. Les soldats des bataillons terrestres les appelaient *bigorniaux* de marine ou *bigreniaux*, ce qui occasionnait un grand débit de coups de sabre et de fleurets démouchetés. J'ai le regret de ne m'être jamais enquis de l'étymologie de ces sobriquets-là. A Cherbourg, et dans d'autres ports, on appelle bigorneaux des limaçons de mer noirâtres qui s'at-

tachent aux rochers découverts à marée basse. On les mange, les limaçons et non les rochers, avec une épingle. Cela ne vaut pas le diable.

Je n'ai pas encore pu mettre la main sur l'abbé Martin; dès que je pourrai sortir, car je suis retenu chez moi par la grippe, je tâcherai de le joindre et de lui demander des explications sur les vénérables haillons qu'il a vus à Aix-la-Chapelle. Je crois que les planches qu'il a publiées font partie d'une publication intitulée *Mélanges d'archéologie*. Le premier volume que j'ai entre les mains est de 1847-49, grand in-quarto, chez la veuve Poussielgue Rusand, éditeur. Le second volume n'est pas terminé, et c'est, je pense, dans ce second volume, dont j'ai vu des planches détachées, que se trouvent les étoffes.

La chape dont je vous ai parlé est à Metz, et il est de tradition qu'elle a été donnée au chapitre par Charlemagne. Malheureusement on l'a rognée pour lui donner la forme moderne. C'est une étoffe de soie, pourpre violet, avec des aigles à deux têtes brodés en or d'un caractère très curieux et assurément très ancien.

A Saint-Bertrand de Comminges on conserve tous les habits pontificaux de saint Bertrand, mais, comme les vers les avaient endommagés, les dévots du lieu les ont raccommodés et rebrodés en partie. Ce qui reste est cependant très intéressant et ressemble fort, pour la coupe et les broderies, aux vêtements pontificaux de Thomas Beckett qu'on garde à Sens.



CHAPE DE CLÉMENT V

Ancienne cathédrale de Saint-Bertrand de Comminges

Il y a encore à Toulouse, dans l'église de Saint-Sernin, plusieurs morceaux d'étoffe ancienne du XI^e ou XII^e siècle. En écrivant à M^r Dumège ou à quelque docte toulousain, vous pourriez avoir des renseignements là-dessus. Mais nulle part vous ne trouverez rien de si ancien ni de si curieux que les lambeaux provenant du trésor d'Aix-la-Chapelle et qu'on vous fera voir au Musée du Louvre.

Adieu, mon cher ami, j'éternue tellement que je n'ai plus la force d'écrire. Que ne suis-je assis à l'ombre des forêts, dans un pays chaud où les rhumes sont inconnus !

J'ai reçu vos premières livraisons que j'ai lues avec grand plaisir. J'aurais désiré que vous citassiez les textes, mais vous avez craint sans doute d'effaroucher les gens du monde. Je suis en peine de savoir comment vous vous tirerez du graveleux de votre sujet.

Mille amitiés et compliments.

P^r M.

Paris, 22 Mars 1851.

Mon cher ami,

[Nostradamus chante comme il suit :

Qui, beaucoup d'ans ayant vécu,
Trop jeune femme épousera,
S'il est galeux, se grattera
Avec les ongles d'un cocu.

Cet oracle m'a toujours paru aussi profond de

pensée qu'élégant de style. Il m'encourageait autrefois quand je formais le dessein de venir au-dessus de quelque belle et grande dame. Maintenant il me décourage, sans parler de l'année 1851 qui nous pend à l'oreille. Je vous remercie toujours d'avoir pensé à ... Quand je serai encore plus vieux, je m'en irai à Rhodes, si mes moyens me le permettent, et je me marierai à deux cuisinières turques. Voilà la fin que je voudrais faire.]

Vous trouverez des dessins médiocres et un texte détestable sur les anciennes étoffes dessinées par l'abbé Martin dans le tome II, 4^e livraison, page 101 des *Mélanges d'archéologie* de Ch. Cahier et Martin chez Poussielgue, Rusand, 1850. Vous y verrez des étoffes historiées, mais si mal rendues qu'il est à peu près impossible de deviner quel en est le tissu et quelle la matière. L'auteur du texte, M^r M. R. Cahier, cite Anastase : *Biographie des Papes*, in Leonem 111 : « In diaconia B. Georgii fecit vestem de fundato cum historia de elephantis ». Il explique ce que c'est qu'une histoire (représentation) d'éléphants, mais ne dit pas ce qu'il faut entendre par *de fundato*. Vous le saurez probablement.

Adieu, mon cher ami, je vous souhaite toutes sortes de prospérités.

P^r M.

P. S. — Les planches sont de 9 à 18, tome II.

15 Mai 1851.

Mon cher ami, vous êtes très fort en calembours, et je ne puis ni ne veux lutter avec vous sur ce terrain ; mais pour vous remercier de vos pointes, acceptez les histoires suivantes que j'ai apprises hier au corps de garde, où je veillais au salut de la patrie.

1° Un homme était monté sur une femme, probablement, comme dit Rabelais, pour voir plus loin. La femme dit : « Prends garde de me faire un enfant ! » — « Ne crains rien, répond-il, le bout est de mon côté. »

2° Judith prétend que Rachel est devenue tragédienne parce qu'elle ne pouvait être saltimbanque. Pour exercer cette dernière profession, il faut avaler des lames de sabre ; or, Rachel, dit Judith, a les tétons en dedans, et les lames de sabre ne pourraient passer.

Cagne, cheval (Vidocq) me paraît venir du russe KOHB, prononcez *cogne*, génitif KOHA, prononcez *cagnia* ; *kon*, ou quelque autre mot aussi mal sonnant, a la même signification en polonais.

La commission des traductions n'a pas encore fait son rapport. Mais, sur des conclusions très raides de M^r de S^t P., votre ami a été écarté. Des ignorants de profession comme nous ne pouvaient faire autrement. On me remet ce soir le dernier numéro de l'École des Chartes, où je vois un factum de P. P. Je vais le lire.

Je vous envoie ci-joint un billet de faire part de Libri, assez drôle. Peut-être l'avez-vous déjà reçu.

Dantas est un peu consterné de ce qui se passe en Portugal, d'autant plus que ce sont ses amis qui s'entrebattent.

Do you know the difference between a bustle and a swamp? — A. — A swamp is a little *morass*.

How do you like it?

Je vous écris infiniment trop de bêtises, et je vais me coucher; ne croyez pas que je sois ivre; c'est que vos calembours m'ont mis en gaîté. Si je ne craignais d'offenser votre pudeur, je vous en dirais bien d'autres.

Tout à vous.

P. M.

Paris, 31 Mai 1851.

Mon cher ami,

En même temps que je recevais l'honorée vôtre, j'ai reçu un factum de M. Génin, très spirituel, ma foi. Au lieu de se défendre contre Paris, il l'attaque et lui jette au nez quelques péchés de jeunesse, comme un *caput grave* et autres. Cela met les gens du monde de son côté, car il se pose, non en érudit, mais en amateur. Il passe condamnation sur ce qu'il a fait, mais prend son juge à partie, et, de temps en temps, s'égaie aux dépens de l'Académie des Inscriptions. La conclusion qu'en tirent les ignorants c'est que les érudits sont des blagueurs.

A l'Académie française on a fort reproché à la commission du prix de traduction de n'avoir pas proposé la *Chanson de Roland*. M^r V. a répondu que la commission n'avait pas cru que cet ouvrage rentrât dans les conditions du programme, et a expliqué comme quoi. M^r de S^t P. a ajouté que la traduction était faite de telle sorte que, pour la comprendre, il fallait souvent recourir au texte du XII^e siècle. Alors on s'est chamaillé pendant deux heures, et l'on s'est séparé sans avoir rien décidé. Je ne serais pas surpris qu'en fin de compte on nous renvoyât la *Chanson* pour faire une proposition à l'Académie. C'est la forme usitée pour changer les décisions d'une commission. Tout cela entre nous, bien entendu.

Je ne suis pas content de la brochure de M^r Guesard. Il prouve que M^r Génin a mal lu, ou plutôt qu'on a mal lu pour lui douze ou quinze vers. Cela ne fait rien à personne. Je trouve aussi qu'il n'est pas trop bien pour vous. J'en suis pour mon premier avis. Vous avez le beau rôle dans cette affaire. On a eu pour vous un mauvais procédé. Méprisez cela et continuez à travailler *more solito*. Je tiens de feu mon ami Beyle qu'il ne faut jamais se fâcher pour chose qu'on dise de vos ouvrages. J'ai eu souvent occasion de pratiquer ce précepte et ne m'en suis pas mal trouvé.

M. Jubinal a découvert l'autre jour, au *British Museum*, l'original *degli volgari proverbj d'Al. Cinthio, 1526*, qu'on accuse Libri d'avoir volé à la Mazarine.

Or ce livre, qui porte en effet le timbre de la Mazarine et qui répond de tout point au signalement du réquisitoire, est au *British Museum* depuis 1824, et porte, de la main du bibliothécaire d'alors, une note relatant dans quelles circonstances il a été acquis. Convenez que notre magistrature se compose de fameuses cruches. Jubinal doit faire un petit scandale à cette occasion.

Adieu, mon cher ami, je n'ai rien à vous mander de notre Babylone. Je commence à m'y ennuyer fort et à soupirer après la poussière des routes. Je ne pense pas cependant commencer mes courses avant deux ou trois mois. Dantas part la semaine prochaine pour Lisbonne.

Mille amitiés et compliments.

P^r M.

[13 Juin 1851].

Heus Domine, quid agis jucundissime rerum? J'espérais une lettre de vous. Que dites-vous de toutes les aménités qu'on se dit à l'Institut? Avez-vous vu le factum de Naudet contre Feuillet de Conches, qu'il accuse d'avoir volé des feuillets dans les manuscrits qu'il a empruntés? Et puis il y a une nouvelle lettre de M^r Génin pas trop agréable pour P. Paris, en sorte que les badauds, qui voient que, de part et d'autre, on s'accuse d'erreurs graves, concluent que les érudits sont des farceurs. L'Académie, je dis la

καλουμένη française, a fait son rapport sur le prix de traduction. On a réclamé pour *Roland*. M^r Villemain a répondu que la Compagnie, qui cite souvent ce poème dans les exemples de son dictionnaire, ne pouvait admettre qu'il y eût lieu de traduire un français qu'elle pose comme autorisé. On a dit quelques mots du danger qu'il y aurait pour nous autres ignorants à mettre le doigt, non entre l'arbre et l'écorce, mais entre deux bâtons qui s'entrechoquent, et la *Chanson* a été écartée du concours, *nemine contradicente*.

Voilà ce que je voulais vous mander. *Item* savoir de vous jusqu'à quelle époque vous serez à Bordeaux.

J'irai, je crois, pour une huitaine à Londres à la fin du mois, afin de n'être pas trop victime de ceux qui en reviennent et qui abusent de l'exhibition.

Mille amitiés et compliments.

P^r M.

Lundi 23 juin 1851.

Mon cher ami,

De quelle brochure me parlez-vous? Je n'ai rien reçu de vous. S'agit-il d'une nouvelle livraison de l'argot ou, comme cela paraît résulter de votre lettre, d'un factum concernant *Roland*? Mais voici ce qui est arrivé. On m'a remis au dernier comité des Arts et Monuments deux petites brochures que je n'ai pas eu le temps d'ouvrir tant j'étais pressé de discourir. Mon discours fait, j'ai laissé les brochures sur la

table et m'en suis allé. Je suis revenu pour les chercher. Plus rien. Je ne me suis pas amusé à les regretter, persuadé qu'il s'agissait de quelque tartine provinciale comme on m'en expédie souvent. Si c'est votre œuvre qui s'est ainsi perdue, j'en serais désolé. Tâchez, je vous supplie, de me faire passer mes regrets, et prenez *l'occasion de la poste*, qui est, après tout, une des plus sûres qui se puissent inventer.

Je devrais être déjà revenu de Londres, mais mon ministre veut faire des voyages archéologiques, et me prend pour cornac. Il y a huit jours nous sommes allés à Laon; il veut encore visiter la salle synodale de Sens, et l'Assemblée l'empêche de partir. En attendant que la politique lui donne un peu de repos, je suis comme le *poisson sur la branche*.

Rien ne m'ennuie plus que l'industrie, mais je crains, quand le *Palais de Crystal* sera démoli, que le remords me prenne de ne l'avoir pas vu. Il n'y a pas longtemps que j'ai cessé d'être *haunted* par le remords de n'avoir pas violé une femme que j'ai vue et respectée vers l'an 1825.

Les prix de traduction n'ont pas encore été donnés, mais je crois vous avoir mandé qu'il n'était plus question de la *Chanson de Roland*. Ainsi prenez-en votre parti.

Je ne sais plus où en est la querelle entre Paris et Naudet d'une part, Paris et Génin de l'autre. Ils transportent dans la République des lettres les traits d'éloquence qui, dans l'Assemblée nationale, valent

aux orateurs le rappel à l'ordre avec suspension de l'indemnité. Mais qu'arrivera-t-il de tous ces pamphlets? On se moquera de l'Académie, et voilà tout.

Mille amitiés et compliments.

P^r M.

P. S. — En relisant votre lettre, vous me parlez d'une lettre que vous m'auriez écrite le 5 courant. Je ne l'ai pas reçue. Votre dernière est du 15; n'avez-vous pas mis 5 pour 15?

Paris, 17 Juillet [1851].

Mon cher Monsieur, je crois qu'il sera facile de vous procurer des dessins d'étoffes anciennes à Paris. Ces dessins me paraissent indispensables pour le travail que vous allez publier. La meilleure description ne peut remplacer une planche bien faite. Mais je crains que cela ne coûte un peu cher, car il faut que cela soit bien fait et colorié. Il y a de bonnes choses dans l'ouvrage de l'abbé Martin, mais on peut faire mieux en dessinant quelques précieux haillons qui se trouvent à Paris et ailleurs. Je ne connais pas la chasuble de saint Regnobert; mais nous avons à Sens toute la défroque de Thomas Beckett, et à Metz une chasuble donnée par feu Charlemagne, qui est admirable. J'écris aujourd'hui seulement à M^r Fournier. Je ne l'ai pas fait plutôt parce que, si j'avais eu quelque chose de vous à lire, je n'aurais pu accom-

plir une tâche que je me suis imposée, c'est-à-dire de lire l'ouvrage de Ticknor sur la littérature espagnole, ouvrage d'une digestion très difficile. Il n'y a pas de gâteau de plomb qui soit si lourd. C'est un Yankee très érudit et fort bête, qui a lu tout ce qui s'est écrit en espagnol, mais qui n'y a pas compris grand'chose. Quand vous serez de loisir, veuillez m'expliquer pourquoi un Américain n'est qu'un Anglais manqué.

Je vous remercie beaucoup des citations que vous m'avez envoyées. J'aurais besoin de démonstration pour admettre que Frise veut dire Phrygie. Je ne sache pas que la Phrygie ait été célèbre par ses sabres; elle l'était seulement par la longueur des oreilles de son roi, tandis qu'en Frise il y a eu au Moyen Age des armuriers illustres. Je me défie toujours des poètes. La rime leur fait dire tant de choses malgré eux! Cependant vous me promettez de me convaincre, et je m'en réjouis, puisque cela me vaudra une dissertation de votre part. Je ne songe pas d'ailleurs pour le moment à rien faire sur le Moyen Age. Je me suis remis au russe et je travaille à une notice, discours, ou tout ce que vous voudrez, sur le faux Démétrius. Cela m'amuse assez. Mais j'enrage de ne pas savoir le polonais. Heureusement pour moi que les deux chroniques contemporaines les plus intéressantes ont été traduites en russe. Si vous connaissez quelque ouvrage sur le sujet, veuillez m'en faire part.

Je voudrais bien que la draperie ne vous empêchât pas de nous donner les moyens de parler l'argot le plus *cruscanté*. A quand cette bonne œuvre? Voulez-vous attendre que l'Assemblée nationale vous ait fourni matière à un supplément? J'ai vu M^r Libri à Londres, qui m'a montré des pièces assez curieuses qu'il va publier dès qu'il aura pu obtenir communication de son acte d'accusation. Ce que j'ai vu de cette dernière pièce est piètre. On l'accuse d'avoir volé un Dante des Aldes in-12 parce qu'à sa vente il y en avait un in-8°, et que le juge d'instruction présume que l'on a changé le format afin d'attraper le monde. On l'accuse encore d'avoir eu des fers chez lui, au moyen de quoi il rhabillait des reliures endommagées. Si tout est de la même force, M^r Libri n'aura pas de peine à mettre les rieurs de son côté. Adieu, mon cher Monsieur, mille amitiés et compliments.

P^r MÉRIMÉE.

Dantas n'est pas mort, mais il a été très malade. On annonce son retour prochain à Paris.

Paris, rue Jacob, 18.

10 Août [1851].

Mon cher ami, j'ai fait un voyage en Angleterre qui m'a obligé à laisser derrière moi une quantité de lettres sans réponse. A mon retour, qui est déjà ancien, j'ai trouvé que le paquet des *unanswered* était

devenu si considérable qu'un seul parti était à prendre, c'est de se coucher contre, ce que j'ai exécuté. Cependant on dort mal sur un oreiller rembourré de remords et j'en ressentais particulièrement à votre occasion. Je profite de mon dimanche pour vous écrire deux mots.

Depuis votre dernière lettre, il y a longtemps de cela, P. Paris a fait un second article dans le *Journal des chartes*, et, à mon avis, s'en est bien tiré. Il y a de l'esprit dans son factum, beaucoup de modération et un air de bonhomie qui rend les méchancetés plus amusantes.

Quant à Feuillet, que vous avez surnommé fort justement le Conchié, on me dit qu'il prépare un pamphlet contre Naudet, mais il paraît qu'il ne compose pas vite. Il arrivera comme de la moutarde après dîner. Où est-ce que j'ai lu une jolie histoire d'un Margrave à qui un marchand de Paris avait dit m...? Il en demeura tout pensif pendant quinze jours, mais, arrivé sur la montagne de Saverne, le grand air lui ayant donné de l'esprit, il se retourna et s'écria : « A ton nez, marchand ! » Il paraît qu'il faut encore plus de temps à Feuillet pour trouver une réplique.

Je persiste à trouver que vous faites fort bien de regarder les combattants sans vous en mêler. Je trouve très *gentleman like* de ne pas faire d'esbrouffe quand on vous a volé un mouchoir. Laissez faire la police aux sergents de ville ; d'ailleurs, dans l'espèce, le mouchoir vous reste toujours.

Qu'est-ce que la *Chronique de Jean Blomton*? J'ai lu dans Pontanus, excusez-moi d'écrire des noms si incivils, l'histoire d'un homme qui avait donné son anneau à une Vénus de marbre ou de bronze, mais il y a si longtemps de cela que je ne sais plus trop ce que c'est que ce Pontanus.

Je n'ai pas de nouvelles de votre dictionnaire d'argot. Je veux dire que, depuis le vingt-neuvième fascicule, on ne m'a rien envoyé; mais j'espère que vous continuerez chenuement votre œuvre.

Nous avons tant d'argent au prix Volney que nous n'en savons que faire. Pensez à nous et délivrez-nous des indianisants qui me sortent n'importe quoi.

Adieu, mon cher ami; je pense que vous viendrez bientôt à Paris. Mais je n'en bougerai pas avant le 24 de ce mois.

Mille amitiés et compliments.

P^r M.

Dimanche soir.

Mon cher ami,

Lord C. est à chasser chez lui près de Chantilly, mais je dînerai avec lui samedi prochain. Comme il est très circonspect, ne comptez pas sur une réponse autre qu'insignifiante, avant qu'il n'ait pris des renseignements auprès du consul anglais de Bordeaux. Enfin je ferai ce que vous désirez, mais vous ferez bien de travailler de votre côté ou le consul ou les

principales maisons anglaises de Bordeaux. *Hic jacet lepus.*

Mille amitiés et compliments.

P^r MÉRIMÉE.

Je reçois une lettre de M^r Parker qui m'annonce son arrivée prochaine. Je pense que je n'ai pas le temps de lui répondre, mais je serai charmé de le voir.

Lundi soir.

Mon cher ami,

Le fait est que j'ai perdu la lettre de M^r Turnbull, et son adresse par conséquent. J'ai cependant parlé de lui à M^r Rouland aussitôt votre lettre ou sa lettre reçue. J'attendais pour répondre la réponse du ministre; dans l'intervalle j'ai perdu sa lettre et oublié son affaire. Veuillez lui conter la chose en ajoutant que la première fois que je verrai le ministre je lui rappellerai la demande de M^r Turnbull.

Vous savez que tous les livres qui viennent de vous sont bien venus et honorablement reliés. J'avais remis à lord Cowley la note de M. votre beau-frère. Il disait que cela ne dépendait pas de lui, que cependant il parlerait. Excusez-moi auprès de M^r Turnbull.

Mille amitiés et compliments.

P^r MÉRIMÉE.

Compiègne, 16 novembre [1851].

Mon cher ami,

Il me semble qu'il vaut mieux que j'écrive à M^r Parker lorsque j'aurai lu son livre. Ce que je ferai à mon retour à Paris.

Je vous remercie de votre ballade. Je crois, comme vous le donnez à entendre, qu'elle a été faite il y a peu de temps. Je crois que l'auteur avait lu les *Chants grecs* de Fauriel. Pourquoi les Basques sont-ils si méchants poètes?

Je ne comprends pas un mot de ce que vous me dites d'italien et de Métastase.

Mille amitiés et compliments.

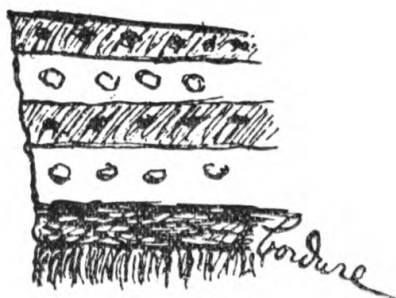
P^r M.

9 Décembre 1851.

Mon cher ami,

Vous me demandez de lire l'histoire d'Ohsson comme vous me demanderiez de lire un de vos livres! Je ne sais pas d'ailleurs si j'y trouverais un passage relatif à la draperie du tombeau en question. Mais à quoi bon citer un livre quand mille voyageurs l'ont vu? Les tombeaux du sultan qui sont à C. P. sont tous couverts d'un châle de cachemire. Soliman le Grand est enterré entre ses deux femmes chéries dans un pavillon près de la mosquée qu'il a fait bâtir. L'une était Roxelane; j'ai oublié le nom terrible

de l'autre. Chaque tombeau a son châle. Celui de Roxelane est à bandes obliques avec des fleurs et une petite bordure. C'est du cachemire, mais pas de che-nastre. Quant à l'action héroïque à laquelle vous



faites allusion, je vous prie de n'en pas parler ; c'est à un mouvement d'enthousiasme que j'ai cédé, comme défunt Courteaudier, quand il rencontra un invalide qui avait un nez en métal d'Alger.

Que vous dirai-je de cette autre turquerie dont vous me parlez ? Il est difficile de l'approuver en principe, et elle me rappelle l'aventure d'un médecin allemand qui fut pris par des Calmucks et enc..., allant examiner des mines en Sibérie. On lui demanda comment il avait trouvé la chose : « Moralement, très mal, répondit-il, mais, physiquement, pas mal du tout. »

[En ce qui concerne l'état de Paris, sauf qu'on n'y lit plus le *Siècle*, on y vit comme à l'ordinaire, très

tranquillement. Les émeutiers et les curieux ont eu une assez bonne leçon l'autre jour. Souvarof disait : « La balle est une sottie, la baïonnette une gaillarde. » Mais la balle n'est point tant sottie si elle fait tenir les badauds tranquilles.

On reçoit de partout des nouvelles rassurantes, si ce n'est de Digne, où il y a eu un essai de Jacquerie, pillage, assassinat, viol et le reste. Il me semble que si l'on avait laissé grandir cet enfant, il en aurait fait de belles en 1852. Au reste les Dignois ne le porteront pas en paradis. La répression sera prompte, trop peut-être pour les dames.]

J'ai compati à la perte de votre pantalon. C'est un article de plus à votre article grinchir. A ce propos, permettez-moi de vous rappeler que vous m'aviez promis la suite de votre livre. J'en suis resté à la page 264.

Adieu, mon cher ami, donnez-moi de vos nouvelles et croyez-moi tout vôtre.

Dantas se plaint de ce que vous ayez *emporté le chat*. D'où vient cette locution?

Paris, 21 Décembre 1851.

Mon cher ami,

Ce n'est pas trop facile de répondre à votre question sans avoir vu le tableau. Je ne connais pas de

tableau où il y ait des gemmes embrassées. Mais il y a beaucoup de statues peintes avec des cabochons collés sur la pierre ou le marbre. S'il n'y avait pas déjà de l'or sur votre tableau, je croirais que la *teinte brun rouge* est une préparation (assiette) destinée à fixer l'or brun. Pour brunir l'or, il faut un fond solide, et on se servait d'une composition rougeâtre dont vous aurez vu maint échantillon dans les manuscrits éraillés. En tout cas, il me paraît évident que la teinte brun rouge n'est qu'une préparation qui devait être recouverte par autre chose, peinture, or, ou gemmes.

J'apprends avec peine que vos tissus se relâchent et que votre c.. se resserre. Il faut travailler debout à une table à la Tronchin, et user modérément du vin du cru et des autres productions du Bordelais. M. de Lameth, qui avait conservé dans un âge très avancé la puissance ithyphallique, disait que, dans sa jeunesse, il b..... tous les jours, mais ne f..... que le dimanche. Vous ne sauriez trop méditer cet apophtegme.

Je vous remercie de votre étymologie de la locution *emporter le chat*, mais je conserve quelques doutes. Pourquoi appelle-t-on en Espagne un désir amoureux de la part d'une dame *calabaza*, et pourquoi pend-on des citrouilles et des concombres à la porte d'un prétendant malheureux? Il me semble que vous pourriez faire quelque chose là-dessus en commençant par l'histoire des infants de Lara à qui

la femme de Velasquez fit jeter un cornichon plein de sang, ce pourquoi ils tuèrent son nain, d'où provinrent tant de malheurs.

Dantas regrette sa Guinée. Il jouit d'un ambassadeur qui ne fait rien, en sorte qu'il est obligé de travailler du matin au soir. De plus, les puces le travaillent et lui font des saignées fâcheuses. Trouvez-lui donc une femme de bien, je veux dire qui en ait un considérable et qui le ramène à des sentiments vertueux.

Nous sommes dans un calme parfait. Je crois qu'il en est de même partout. N'est-ce pas une nation singulière que la nôtre? Voilà une grande révolution faite presque sans effusion de sang. Mais il y a eu effusion d'autre chose à Annecy. La mère d'un ami à moi a été violée treize fois, ou par treize démocrates, on ne sait pas au juste lequel des deux.

Mille amitiés et compliments.

Pr M.

5 Janvier 1852.

Mon cher ami, c'est dans une note du livre de M^r Tarbé, page 462, que se trouve la mention des restes de ce Gautier Cornut. « Le corps de Gaultier s'était conservé 524 ans entier et sans dérangement dans l'attitude qu'on lui avait donnée lors de sa sépulture (voyez un peu!). Ses dalmatiques et sa chasuble de soie de couleur tannée conservaient en-

core cette couleur et leur premier arrangement. Le pallium s'y retrouvait aussi. »

La note occupant deux pages je ne la transcrirai tout entière que sur un ordre exprès ; ce que j'ai extrait et qui me paraît être la seule chose qui vous concerne est à la page 463 ; mais M^r Tarbé nous donne une couleur quand il croit que la couleur *tannée* était la couleur primitive des habits de ce Cornu. J'ai vu déterrer nombre de saints, tous en habits feuille-morte ; cela tient au phénomène qui donne à l'amadou la couleur que vous savez, c'est-à-dire une combinaison de l'oxygène, etc... Lisez Berzelius. Au sujet d'Alfaya, je vous répondrai quand j'aurai vu Burnouf et je ne parlerai pas au Garcin que vous dites, qui est un âne. Mais voici ce [que] dit Salvà voc. Alfaya : Alfaya, f. ant. *Alfaja* o *alhaja*, como se prueba en el refran : *Alfaya por alfaya, más quiero pandero que no saya*, conque se denota que hay personas que anteponen la diversión à la verdadera conveniencia. Habeant utilia alii, mihi jucunda opto [|| cosa rica, noble ô preciosa || ant. nobleza, linaje esclarecido] ; d'où il semble que *Alfaya* n'aurait pas le sens de « toiles de coton mêlées d'or. »

Vous faites des calembours affreux et qui mériteraient une punition exemplaire.

Mille amitiés et compliments.

P. M.

Paris, 25 Janvier [1852].

Mon cher ami, j'ai tardé beaucoup à vous répondre, parce que, depuis votre lettre reçue, j'ai eu fort à travailler pour mon gouvernement. Tous les gouvernements sont pressés, comme vous savez. Ils demandent des projets plus vite qu'on ne peut les écrire, mais en revanche ils prennent leur temps pour les exécuter. On m'a donc fait faire beaucoup de prose *de pulchris artibus*, et, le mémoire bâlcé, on m'a dit qu'on s'en allait.

Quant à l'affaire Quinet, le Collège de France, bien qu'il n'aime point ce grand professeur, par point d'honneur ne le remplacera pas de sitôt, à ce qu'on m'a dit. Il y a un suppléant qui fait la besogne en attendant. Je crains que, si vous faisiez quelques démarches maintenant que les esprits sont montés *to the utmost pitch*, cela ne vous fût peut-être préjudiciable pour l'avenir. Au reste, je vous donne mon opinion toute personnelle et pour ce qu'elle vaut, c'est-à-dire peu de chose.

Ces jours passés, on parlait beaucoup de la suppression du ministère de l'Instruction publique, qui irait à l'Intérieur. Ce soir on dit que le projet est abandonné. Il est certain que M^r Fortoul était hier aux Tuileries en habit de ministre. C'est, dit-on, M^r Magne qui s'en va.

Je voudrais bien avoir quelque chose de joyeux à vous dire, mais la matière manque. Si vous êtes de

ceux qui se réjouissent des afflictions de leurs ennemis, tout le monde dit que votre ennemi est dans un défilé plus étroit et plus dangereux que son Roland à Roncevaux. Je souhaite qu'il s'en tire. Pour moi, je suis grand ennemi *de esas purificaciones. Eso no vale nada.*

Mille amitiés et compliments.

P^r M.

Dimanche 18 Avril [1852].

Mon cher ami,

J'ai lu votre livre qui m'a paru fort beau, extrinsèquement et intrinsèquement, comme disait un Allemand de mes amis. C'est une mer d'érudition, et je me demande comment vous faites pour savoir tant de choses. Ayant peu de goût pour les chiffons, je m'imaginai que je ne pourrais jamais venir à bout de le lire; mais vous traitez en passant une foule de sujets curieux qui m'ont intéressé et obligé d'aller jusqu'à la fin. Voici quelques petites observations, que je vous soumetts en toute humilité. Page 209 : « Ne escus ne haubero ne *cendaux de Rousie.* » Vous dites très bien (et ailleurs) que l'on ne fabriquait pas alors de cendal en Russie, et que cette étoffe venait d'Orient; mais vous ajoutez que ce nom de cendal de Russie venait de ce que l'étoffe arrivait par la Mer Noire. 1° A cette époque la Russie était diablement loin de la Mer Noire. 2° Comme il s'agit d'une ar-

mure, je crois que l'auteur du roman d'Alexandre fait allusion au costume de guerre des anciens Slaves, qui se composait d'une robe piquée et matelassée à l'abri des flèches. Il y a des Tartares qui en portent encore de semblables. C'est ce que vous appelez *gambison*. — Page 351 et suiv. Je ne puis admettre votre étymologie de *souvin* : maint paile souvin. *Souvin* ne viendrait-il pas de *suavis*, doux ? — Page 362 et suiv. J'ai de grands doutes sur votre interprétation de Palles *roés*. D'après les exemples cités, il me semble impossible de traduire *toujours* par *rayé*. Les targes roées seraient bien plutôt des targes rondes, car je n'ai jamais vu de dessins de manuscrits où il y eût des boucliers à raies. — Vous avez encore, à la page 366, rapproché le mot *listé* de *roé*. Il est évident, à mon avis, qu'il s'agit d'une robe bordée ou frangée d'or, et non d'une étoffe rayée. — Page 370. En citant Herodien vous parlez de l'empereur *Caracallus*, forme très inusitée sous laquelle bien des gens ne verraient pas Caracalla ; c'est, je pense, une faute de votre imprimeur. Ah ! les traîtres ! Ils m'ont fait commettre dans mon article sur Libri un horrible barbarisme en mettant *Venetiae* au lieu de *Lutetiae*. Je crois que, pour votre second volume, vous pouvez tirer parti des miniatures et des tableaux dont vous ne vous êtes pas servi. Il y a au Musée quelques vieux tableaux de Belin représentant des ambassadeurs vénitiens à l'audience du Grand Vizir, si je ne me trompe, où l'on voit des étoffes sin-

gulières, brocards et autres, que vous seul pourriez nommer. Un autre tableau de la même école représente une prédication en pays d'Orient; il y a des costumes et des étoffes parfaitement rendues. Quand vous viendrez à Paris, je vous indiquerai tout cela plus exactement. J'ai aussi quelques mauvaises lithographies d'après d'anciens portraits russes de tsars habillés d'étoffes d'or. Si je ne vous ai pas montré cela, c'est d'abord parce que vous me faisiez trop de calembours, et puis parce que je ne me faisais pas trop d'idée du livre que vous élaboriez. Je croyais que vous vous occupiez surtout de la question industrielle et commerciale. Mais vous écrivez *de omni re scibili*. Courez-donc et finissez comme vous avez commencé. Sans compliment, je trouve que vous avez fait un excellent livre; seulement, vous instrumentez en passant trop d'académiciens. Je vous enverrai un exemplaire du tirage à part de mon factum sur Libri.

Mille amitiés et compliments.

P. M.

Paris, 19 Juin 1852.

[Mon cher ami, si je vous disais que j'ai été insensible au procédé de « messieurs », vous ne me croiriez pas. Le fait est que je ne me suis rappelé que trop tard l'aphorisme de Montrond : il faut se garder des premiers mouvements, parce qu'ils sont presque

toujours honnêtes. Au reste, mes amis et les indifférents ont fait queue chez moi avec des figures de condoléance si piteuses, que j'ai vite pris la chose en gaieté. Si je n'étais *enormentado*, je pourrais amuser le monde de mon procès et de toutes les bouffonneries que j'ai vues et ouïes chez les chats fourrés. Croyez qu'on y estropie le latin de bonne sorte, et que M^r Lalanne a beau siffler les substituts, ils en disent *delle grosse* dans leurs réquisitoires. On m'a expliqué la chose en me disant que les gens qui n'ont pas le moyen de gagner leur vie comme avocats se font procureurs de la République. La morale à tirer de cela c'est que, quand il vous prendra fantaisie d'outrager le Président, on vous avertira, mais, si vous vous avisez de prétendre qu'un juge estropie le latin, on vous condamnera à 1,000 francs d'amende et quinze jours de prison]. Vous avez bien raison de dire qu'il ne faut pas *temnere des veaux*. J'entre en *capella* au commencement du mois prochain, en assez bonne humeur. J'ai payé mon amende et je n'y pense plus. En somme, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

Voici le titre demandé : « *De Orientis commercio cum Russia et Scandinavia, medio aevo, disseruit D. Janus Lassen Rasmussen, Havniae, MDCCCXXV, apud F. Brummer. Typis directoris Jani Hostrup Schultzii aulae et Universitatis typographi* », in-4°, 60 pages. Cette brochure m'a amusé. J'y ai lu la relation d'un voyageur qui vit égorger une veuve à l'en-

terrement de son mari, après qu'au préalable elle eût été enfiévrée « a sex strenuis juvenibus », le tout en grande pompe.

Marin, volume IV, lib. 2, cap. 5, p. 158, cite un extrait d'un mémoire intitulé : « *Infra scriptae haec sunt novitates et gravamina quae fiunt Venetis et fidelibus Domini Ducis in R. Armeniae, exhibitae in scriptis Domino Duci, per Nob. Virum Petrum Bragadino, qui venit Bajulus de ipso Regno. Così viene enunziata la relazione nel terzo libro, Commemoriali, part. I, e, 163.* »

L'ouvrage de Marin a pour titre : « *Storia civile e politica Del commercio de Veneziani di Carlo Antonio Marini, patrizio Veneto. Vinezzia, M DCCC.* »

Les vers que vous m'avez envoyés sont-ils de vous, ou est-ce une citation ? De toute façon ils me plaisent, et je vous en remercie.

J'ai eu tant de lettres à écrire, tant de cartes à porter, et aussi, malheureusement, tant d'affaires à arranger que je n'ai pu encore brocher la réclame que je vous ai promise. Elle ne vous manquera pas plus que la v..... en vos nécessités.

Adieu, mille amitiés et compliments.

P. M.

Paris, rue Jacob, 23 Juillet [1852].

Mon cher ami, nous avons à la bibliothèque tous les ouvrages de Schanatt, moins l'*Histoire de Worms*.

Le titre dudit ouvrage est comme il suit dans la Biographie Universelle : *Historia Episcopatus Wormatiensis, documentis aucta et illustrata*. Strasbourg, 1734, 2 vol., fol. Je suis fâché de ne pouvoir vous donner des renseignements plus exacts.

[Quand vous aurez trop chaud, reprochez à MM. les juges d'instruction de n'en avoir pas assez (*sic*), et on vous mettra en un certain lieu d'où je suis sorti avant-hier et où il règne une douce fraîcheur. J'avais une chambre voûtée dont les murs avaient 2^m34 d'épaisseur, ornée d'un lit de fer sans punaises, de quatre chaises, trois tables, un pot à l'eau et un autre pot qu'en chambre on demande, ce dernier un peu égueulé. Draps très blancs, changés tous les lundis. Le loyer de cet appartement me coûtait quinze centimes par jour. Si l'on ne m'y eût pas accablé de visites, je m'y serais cru en paradis. Mais c'était le seul endroit frais de Paris, et puis, comme disait un co-criminel qui me servait de groom, le monde est curieux de voir la *Conciergerie*; voilà pourquoi il vous vient tant de visites. Le fait est que je ne m'y suis pas ennuyé un moment. J'y ai un peu travaillé, un peu lu, et m'y suis reposé. J'en sors frais et la q... en trompette, pénétré de reconnaissance pour *Messieurs*, et j'y ai appris un mot nouveau, qui n'est peut-être pas dans votre glossaire : *gougnotte*, subs. fém. fam. : femme ou fille qui abuse des personnes de son sexe, d'où le verbe *gougnotter*.

J'ai mis dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 une

page sur vos étoffes. Elle aurait dû être insérée le 1^{er} Juillet, mais le tirage de Buloz en eût été dérangé, et il s'est excusé en prétendant qu'il lui en eût coûté je ne sais combien de francs s'il eût fait une page *ad hoc*.

Il me revient que j'ai encouru la disgrâce de M^{me} Yéméniz. Savez-vous par quelle de mes mauvaises qualités j'ai mérité ce malheur? Quand vous en trouverez l'occasion, tâchez de lui faire comprendre que je l'adore.

Je ne sais pourquoi vous en voulez à M^r Naudet. On lui doit d'avoir découvert que Plaute avait essayé de peindre les mœurs de son temps, et qu'on écrivait quelquefois *dominom* pour *dominum*. Il est homme de suffisance et d'érudition, comme le docteur Pancrace, fort digne de représenter la docte compagnie. D'ailleurs elle a pris soin de lui marquer dans l'élection qu'elle ne le prenait que faute de mieux. Je ne connais pas de corps où l'on soit plus grossier. Parlez-moi de l'Académie française! Si vous aviez assisté à notre séance d'hier, vous auriez eu la meilleure scène du monde, une farce à deux personnages, Salvandy et Cousin s'eng..... avec toutes les fleurs de rhétorique possibles, et si poliment dans la forme qu'il n'y avait pas moyen pour l'un ou pour l'autre de se jeter les encriers à la tête.

Mon jeune ami, si vous ne prenez des sentiments plus orthodoxes, je serai obligé de rompre tout

commerce avec vous. Vous parlez avec une haute imprudence des ministres les plus vertueux et vous m'avez autant scandalisé qu'un certain criminel dont j'ai fait connaissance au bagne, et qui disait de votre général : « C'est le seul maquereau sans esprit que j'aie rencontré ! » On pourrait bien punir ces paroles infâmes... Adieu donc. Mille amitiés en attendant l'heur de vous revoir.

Paris, 30 Juillet 1852.

« Cui (Fridlewo) praeter invitam animo fortitudinem etiam contemptrix ferro tunica fiduciam ministrabat. Hac in publicis privatisque conflictibus, tanquam servatore salutis, utebatur; nec rem fortius quam prosperius executus (*sic*) felicem pugnae eventum habuit. »

Danica historia et auctore Saxone Grammatico sialandico dano historico laudatissimo (lib. IV, pag. 60, lin. 52). Francofurti ad Moenum, ex officina typographica Ant. Wecheli, MDL XXVI. Fol.

Voilà, mon cher ami, le seul passage que j'aie trouvé, qui ne donne guère de détails sur la tunique de Fridlewe. Mais la plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a.

M^r Villemain, conseiller d'État, se promenant à la brune, accoste deux petites filles et leur demande quelle est leur profession : 1^{re} petite : « Moi je b.... » ; 2^e petite : « Maman ne veut pas que je b...,

moi ; je ne fais que br..... en attendant que j'aie fait ma première communion. »

Voilà ce que j'ai trouvé de plus digne de vous être offert ; tâchez d'introduire cette anecdote dans votre prochain volume. Elle plaira, selon toute apparence, à Madame Yéméniz.

Maury n'a pas bougé de sa bibliothèque. Il a deux coques de noix bleues sur les yeux et ne pense nullement à voyager. Je suppose que vous avez pris votre nouvelle de quelque Gascon.

Dantas est à Vichy à compromettre, ou peut-être à contenir, une des Polonaises. A son retour, je lui ferai part de vos intentions contre la princesse Callimachi. Je ne sais s'il a vérifié son corset.

Je suis dans les horreurs d'un déménagement. Je ne sais que faire de mes livres et de mes tableaux, sans parler de mes meubles que je voudrais savoir à tous les diables. Il faut, par dessus le marché, que je fasse faire des rideaux et je ne sais combien de choses. Oh ! que j'envie le philosophe Bias qui portait tout avec lui. A partir du 20 ou du 25 août, je serai rue de Lille, n° 52, ou, pour mieux dire, j'y aurai mon domicile politique, car alors je courrai les départements.

Mille amitiés et compliments.

P^r M.

Paris, 16 Novembre [1852].

Rue de Lille, 52.

Mon cher ami, je vois avec peine que vous n'êtes

pas guéri de la maladie du calembour. Dantas, que vous m'avez corrompu, prétend que vous êtes allé en Alger afin de pouvoir dire : « J'ai de l'Afrique assez. » Cela me rend très malheureux, et, si j'avais été sur l'impériale de cette voiture, j'aurais pris le parti du bossu. Seulement il avait tort de se fâcher, car il est honorable pour un bossu d'avoir la vérole.

Je ne l'ai pas, mais une douleur de mâchoire qui me tient depuis huit jours, et qui me fait l'effet d'un commencement de tic douloureux. Dieu vous en préserve ! [J'ai failli encore crever en Provence, il y a deux mois, d'un coup de soleil attrapé dans l'exercice de ma profession. Je fus pendant deux jours aux bords du sombre empire, me demandant lequel était préférable, rendre sa fourchette *incognito* dans une sous-préfecture peu fréquentée, ou bien dans son lit ordinaire entouré de ses parents et amis. Comme je pesais le pour et le contre très philosophiquement, et n'éprouvant qu'un sentiment d'emm..... général, le mistral vint à souffler, et dix minutes après je mangeais une perdrix et des viédazes.] Maintenant il ne s'agit guère de manger, car il me semble qu'on ne me sert que des épingles et des aiguilles à toutes les sauces.

Je voudrais bien savoir s'il existe à Bordeaux du vin de Larose, et s'il ressemble à ce que j'ai bu comme tel il y a quelques années, — finalement combien cela coûte *per bottle*. Mais la première chose à savoir c'est quel palais vous avez. Vous me répondrez qu'il est situé rue Ducau, n° 17. Mais je ne parle

pas de celui-là, je voudrais connaître votre pouvoir dégustatif. Lorsque vous viendrez à Paris, il faudra que nous buvions un litre ou deux, et, d'après mes observations, je vous donnerai mes pouvoirs pour un panier de Larose.

Vous me paraissez conserver quelque dent contre votre général en chef. Il nous fit l'autre jour une *concion*, très éloquente ma foi, en rouvrant les comités que je croyais défunts. Ils ressuscitent et vont recommencer; je crains l'eau de boudin qui les a rendus si célèbres. Mais que voulez-vous que fassent tant de gens d'esprit ensemble? Je suis curieux de savoir ce que deviendra la publication des anciens chants français. Êtes-vous d'avis d'y insérer ces poésies populaires si remarquables par la force des pensées et l'énergie du style, qu'on chante dans tous les cabarets des quatre-vingt-six départements, comme cette romance :

Le verre en main, la p... au c..
M.... et f...., m.... et f....,
Le verre en main, la p... au c..
M.... et f.... pour la vertu.

Il me semble seulement qu'on commence ce beau recueil quelques siècles trop tard.

Qu'est-ce que c'est que la nouvelle publication de Génin? La grammaire française de Palsgrave. Est-ce une réimpression ou une dissertation? On m'apprend que je puis la réclamer, mais je ne sais où mettre

mes bouquins dans mon nouveau logement. Croyez qu'il y aura toujours de la place pour vos livres et, tant que le cuir de Russie ne faudra, une honorable reliure pour iceux. Adieu, mon cher ami, tenez-vous en joie et venez nous voir à Noël, si votre Faculté a l'esprit de se donner des vacances.

Ne me parlez jamais de Guigniant ni de Beulé ; ils me sortent vous savez d'où.

Paris, rue de Lille, 52.

21 Novembre [1852].

Mon cher ami, quand vous viendrez à [Paris] vous me dicterez un petit impromptu pour votre dame d'Alger, et je vous donnerai à choisir parmi les autographes de grands hommes que je possède. Malheureusement il y a un mois que j'ai vidé mon sac en faveur de Lady Mahon, qui m'a emporté jusqu'à un billet de Montalembert.

Vous me rendez perplexe avec tous vos châteaux. La question que je vous pose est celle-ci : le Larose a-t-il beaucoup de parfum ? Vous appelez cela *bouquet*, je crois, quelque chose qui se renifle. Si oui, et qu'avec le voyage et l'entrée cela ne revienne pas à plus de 125 francs, envoyez-moi-z'en vingt-cinq bouteilles et faites tirer sur moi par le facteur qui aura soin de venir le matin ; ou bien vous me préviendrez pour que les fonds soient prêts. Je n'aime que le Larose et j'ai le courage de mon opinion.

On dit que M^r de Rougé sera nommé. Vous avez lu sans doute son roman égyptien contemporain de Moïse et qui a paru dans la revue du Caire l'année de l'Exode. Il met du linge blanc et a une jolie femme. Hier matin, comme j'étais dans mon lit, on m'annonce M^{me} de Rougé. Je passe mes culottes et j'accours, persuadé qu'elle me prenait pour un académicien pour de bon. J'ai trouvé un chameau qui avait eu des malheurs et qui donnait des leçons de musique et portait une pancarte de porte en porte, extirpant des écus aux niais, dont je fus un. La véritable a 30,000 francs de rentes et on la dit très jolie. Dieu vous garde des mendiants à domicile!

Je n'ai pas encore retiré ma grammaire de Palsgrave. Je lis le soir les *Essais* de Macaulay. Je trouve cela admirable. Seulement l'auteur me semble avoir tant de talent que je ne crois plus un mot de ce qu'il dit. Avez-vous lu son *Histoire de Jacques II*? C'est la perfection.

Je viens de corriger la dernière épreuve des *Faux Démétrius*. Je syllogise à part moi, ne sachant trop s'il faut ou non en envoyer un exemplaire au *primogenitus* de l'empereur Nicolas. D'un côté je voudrais me ménager une protection pour obtenir dans un temps donné une chaire à Irkoutsk; de l'autre je crains de faire une jean-foutrierie. Quel est votre avis dedans cet accessoire?

[Ce que vous dites du célibat vous est bien facile, à vous qui vous êtes marié jeune. Mais que voulez-

vous qu'on fasse à mon âge? J'ai les conditions voulues pour être c..., mais je ne sais si j'aurais le caractère assez bien fait pour jouer ce rôle.] Trouvez-moi une Bordelaise (qui n'ait point été dans un b.....) et qui possède le château Larose. Si elle me fait des traits, je m'en consolerais en buvant du vin du cru.

Adieu, mon cher ami, je suis encore tout évêque d'Avranches et je m'ennuie horriblement. Je ne sais ce qu'est devenu Dantas, mais vous le connaissez mal si vous croyez qu'il b.... pour la Grèce; c'est en Pologne qu'il voudrait envoyer son u....., si cela pouvait s'expédier.

Tout à vous.

P. M.

Rue de Lille, 52.

1^{er} Décembre [1852].

Mon cher ami, je vous remercie beaucoup de votre habileté en négociations. J'ai reçu une lettre très aimable, en prose et en vers, de M^r B. Lalande qui m'annonce vingt-cinq bouteilles de Larose et me donne la manière de m'en servir. J'attends pour lui répondre que j'aie goûté de son vin. S'il faut en juger par son style, il sera excellent. Veuillez lui dire que, s'il veut donner une facture acquittée à l'homme qui apportera la caisse, on lui remettra les 125 francs, mais il faudrait qu'il l'envoyât dans la matinée,

c'est-à-dire avant midi, pour être sûr de me trouver. Ou, s'il a objection à ce mode de paiement, qu'il veuille bien m'en proposer un autre.

Il m'est très difficile de vous donner les renseignements que vous désirez du Louvre. Je vous enverrai des indications des numéros des tableaux et une description telle quelle, mais cela ne vaudra pas grand'chose et il vaudrait mieux que vous vissiez vous-même les tableaux. Probablement vous reconnaîtrez certaines étoffes et les nommeriez ciglaton, tabis, etc...

Dites-moi donc ce que M^r Génin veut dire par la note ci-jointe que je transcris de sa grammaire de Palsgrave; c'est à propos des vers de W. de Biblesworth, cités par vous et transcrits par M^r Chabaille :

Ma teste ou moun chief;
la greve de moun chief;
fetez la greve au lever¹
 Et mangez la grive au dîner...

1. Peut-être : *affetez*, c'est-à-dire : arrangez en vous levant la raie qui partage vos cheveux (*la greve*). L'antiquité de la *raie de chair* que M^r G. prouve par ce passage doit nous charmer. Je croyais qu'il s'agissait de bas de chausses. Quant à la *grève de mon chef*, j'avoue que je ne comprends guère. Ne serait-ce pas la *migraine*?

Du reste, la préface dudit Génin est spirituellement écrite, mais fort arrogante, selon sa coutume, pour quiconque n'a pas ses opinions en linguistique. J'ai pensé que cette *raie de chair* vous réjouirait;

voilà pourquoi je vous l'envoie, bien qu'horriblement pressé. Adieu, mille nouveaux remerciements et amitiés.

P^r M.

Rue de Lille, 52
13 Décembre 1852.

Mon cher ami, vous êtes toujours possédé du démon du calembour. N'y aurait-il pas moyen de vous exorciser? S'il était possible de vous délivrer avec un cierge à quelque saint, je ferais volontiers un sacrifice en votre faveur.

J'ai reçu le vin il y a trois jours et je l'ai goûté avec un *special jury*, qui a été unanime pour le trouver excellent. Il est excellent, en effet, mais il m'a semblé que la dégénération du siècle s'y manifestait en deux points. Le premier par la taille des bouteilles qui tendent à devenir des flacons d'eau de Cologne, le second par la diminution du parfum. En résumé, veuillez faire mes compliments à M^r de Lalande, et lui dire que j'attends avec impatience qu'il veuille bien faire tirer sur moi 125 francs, le matin s'il se peut, car il est rare que je sois au logis après une heure.

Très incessamment je vous enverrai une liste de tableaux du Musée avec le peu de remarques que mon ignorance me permettra de faire. En attendant, vous saurez que la plupart des peintres de l'École de

Bruges, Van Eyck et C^{ie} ont fait grand usage d'étoffes brochées d'or à ramages. Mais comment distinguer ces étoffes? Si vous étiez à Paris, je vous expliquerais peut-être quelques-unes des ficelles de la peinture et vous m'expliqueriez bien d'autres choses. Je crains de ne pouvoir vous envoyer qu'un catalogue assez volumineux, mais très peu intelligible. Au reste, si vous n'en êtes pas content, prenez le chemin de fer et venez *voir par les yeux de la tête*, comme disait le grand Napoléon, qui ne croyait probablement pas aux miracles magnétiques du jeune Alexis. Je ne suis pas de ceux qui crachent sur des boîtes de platine enrichies de diamants, surtout s'il se trouve des négociants bordelais qui les changent contre quelque grand cru, mais j'ai peur de ressembler à la canaille de lettres et j'ai des scrupules. J'hésite encore et ne sais ce que je ferai quand mon enfant sera venu au monde. Je ne sais pas ce qui le retient. On a fait il y a quelque temps une admirable loi qui oblige les éditeurs anglais à demander, voire à acheter la permission de vous traduire. J'ai reçu l'autre jour un billet, qui a l'air en bonne forme, d'un éditeur anglais, lequel me promet de bonnes guinées pour ma prose. Cela m'a fait grand plaisir, mais donné piètre opinion de cet insulaire. Adieu, mon cher ami, n'oubliez pas M^r de Lalande. Remerciez-le bien de ses verres (non pas vers). La forme me plaît. La couleur un peu enfumée est très jolie et convenable au vin de Bordeaux. Je vais m'en procurer



Archives photographiques

NICOLO DI PIETRO GERINI
Le Couronnement de la Vierge
(Musée du Louvre)



une douzaine. Il n'en est arrivé qu'un seul, grâce à la curiosité des douaniers sans doute, qui ont cassé l'autre.

Tout à vous.

P. M.

Paris, rue de Lille, 52.

16 Décembre [1852].

Mon cher ami, vos brocards m'encornifistibulent. Voici pourtant mes observations dans une longue visite au Musée :

1° A ma grande surprise, je les trouve assez rares chez les très anciens peintres des premières écoles italiennes. A vrai dire, on ne sait quelles étoffes ils ont voulu faire; mais peu ou point de broderies. Cependant, je vous citerai le n° 507 : ancienne école d'Italie, *Couronnement de la Vierge*. La Vierge a un manteau couvert d'une espèce de vermicel d'or. N'a-t-on pas voulu rendre ces broderies ordinaires en Grèce, qui se font avec du lacet d'or cousu sur une étoffe? N° 436 : *la Vierge et l'Enfant Jésus*, flanqués d'anges, par Turino Vanni. Les anges ont des robes vertes semées d'un ornement d'or à peu près de cette forme.



La Vierge a une étoile d'or, un ornement des

N° 214 : Jean de Fiesole, *Couronnement de la*

Vierge. Le trône de sa *majestad* est couvert de brocard d'or sous lequel l'étoffe disparaît presque entièrement. Un évêque qu'on voit de dos a un manteau blanc sur lequel est une large bande représentant quelques sujets de la Passion en broderie.

123 : Carpaccio, *Prédication* de je ne me rappelle plus quel saint chez les Sarrasins. Plusieurs de ces messieurs ont des dolmans à ramages or et soie



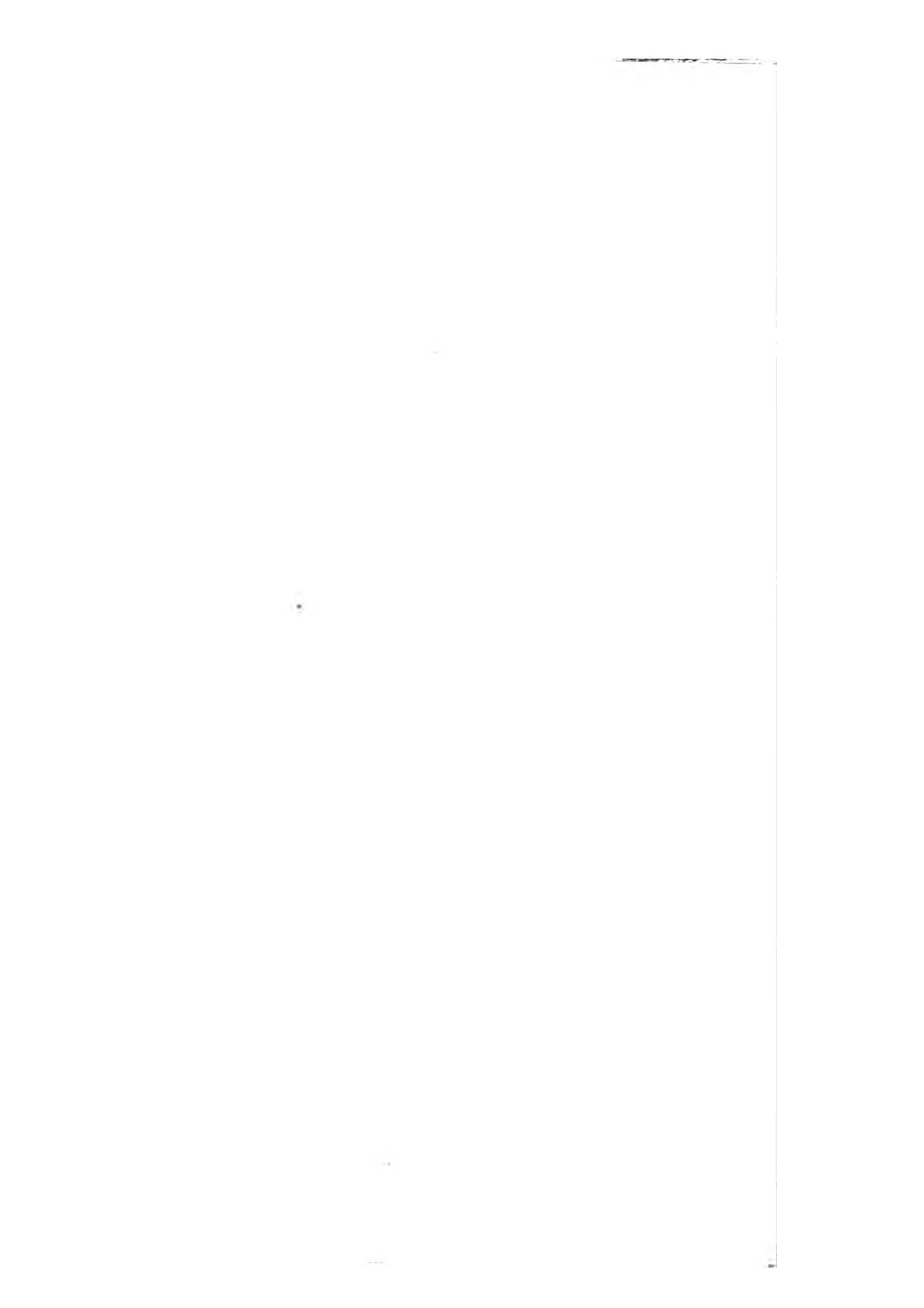
noire. Maintenant, dans l'École flamande, n° 595, j'ai remarqué une *Annonciation* dans le style de Van Eyck, dont l'ange a un manteau très incommode pour voler [vous diriez bon à voler] rouge avec des feuilles de vigne d'or dont la figure t'est icy pourtraictée : au centre de chaque feuille d'or est une autre feuille noire. L'effet est très joli. Je me rappelle avoir vu un dessin tout semblable dans d'anciennes étoffes de Venise.

N° 592. École allemande ou flamande : *Portrait de femme* avec un bonnet assez étrange, dont voici un croquis difforme. Cela ressemble à un voile d'or avec broderies fantasmiques de soie noire, posé sur un cône



Archives photographiques

CARPACCIO
Prédication de Saint-Etienne à Jérusalem
(Musée du Louvre)



orné de perles et de lacets d'or qui cachent les cheveux et qui est retenu par un ruban d'or passant sous l'oreille. Ce portrait est du xv^e siècle.

Je ne trouve pas de brocard dans l'ancienne école française, si ce n'est dans le tableau (encore sans numéro) représentant Juvénal des Ursins et sa famille. Les prie-Dieu sont en brocard rouge et or ; l'or fait le fond, le rouge les dessins.

Pas la moindre dorure dans les deux curieux tableaux représentant des bals à la cour de Henri III.

Ni ce Sodomite, ni ses mignons n'ont de broderies. Ils paraissent tous vêtus de satin ou de drap¹.

Je réponds à un passage de votre lettre au sujet de l'éditeur de Palsgrave. Si c'est à mon conseil que vous avez déferé en supprimant votre factum, j'en serai très fier. [Mes principes sont qu'un homme de lettres ne doit jamais se fâcher, de quelque façon qu'on le traite, pourvu qu'on ne l'appelle ni lâche, ni vo-



1. Il y a encore une *Descente de Croix* d'un peintre français inconnu, dans laquelle Joseph d'Arimathie a une robe de brocard. Pas de numéro à ce tableau. Et voilà.

leur. Vous n'avez nul besoin de prouver que vous êtes homme d'esprit et que vous savez aiguïser un épigramme. Pourquoi vous exposer à passer pour mauvais coucheur, rageur et tapageur, à propos de ce qu'un pédant a chassé sur vos terres sans port d'armes? La conclusion que tous les gens du monde auraient tirée de votre pamphlet aurait été celle-ci : M^r Michel est un garçon d'esprit fort méchant, mais, pour qu'il se pique de la sorte, il faut que son cas soit mauvais, et probablement il a tort. J'ai d'autant plus le droit de vous donner ce conseil qu'outre les quinze jours de prison que m'a coûté le plaisir de berner des Jeans-foutres, j'ai gagné qu'on m'ait dit : « Si votre cause était bonne, vous n'auriez pas eu besoin de faire de l'esprit. »] Sur quoi je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde, me recommandant à vous pour faire ma commission auprès de M^r Larose en ce qui concerne le paiement de ses vingt-cinq bouteilles.

P^r M.

Paris, 27 Décembre 1852.

Mon cher ami, Julien, qui est un homme sans pareil pour expliquer un texte difficile, n'entend rien à la géographie. On m'a conseillé de chercher dans *The novels of Marco Polo...*, translated from the italian with notes by William Marsden, J. R. S. London, 1818, in-4^o, qu'on dit classique sur la matière.

Voici ce que je trouve livre II, chap. LXV : *chan-ghian-fu* avec cette note : « Ceux qui liront les écrits de Marco Polo de Venise, says P. Martini, verront clairement, par la situation de cette ville et le nom qu'elle a (*Chin-Kiang-fu*), que c'est elle qu'il nomme Cingiam (*Chin-gian*). Page 501 — à l'index géographique, page 760, — on trouve *Chan-ghian-fu*, or *Chin-Kiang-fu*. Bien que la version italienne ne corresponde pas exactement à la version française, il n'est pas douteux que les deux chapitres italien et français ne se rapportent au même lieu.

— *Quinsai* — dans Marsden : *Kin-sai*, page 508, avec cette note : At the time when this city, the capital of Southern China under the dynasty of the *Song*, was surrendered to the arms of *Kublai*, the Chinese annals call it by the name of *Lin-gnan*. This was changed by the *Ming*, for that of *Hang-Cheu* which it had borne at an earlier period et which it still retains. *Quin-sai*, *King-sai*, or, according to Debuignes *King-tsay*, must therefore be considered only as a descriptive appellation, grounded perhaps upon the proverbial saying already noticed, which terms it a celestial abode, although the meaning of the component words may not be precisely the rubbish our author has assigned to them. » Il cite encore Martini, qui dit que le *Quinsai* de M. Polo est *Hang-tcheu*. « Cette *Quinsai*, où était de son temps la cour de la Chine, que les savants et les polis entre les Chinois nomment *King-Su* et le vulgaire *King-*

Sai; c'est de là qu'est venu le *Quinsai* du vénitien. Mais *King-Su*, en cet endroit, est un nom de dignité, commun à toutes les villes royales; aussi signifie-t-il véritablement une ville royale. P. 137. » — *King-tsé*, says the editor of l'*Histoire générale de la Chine*, exprime l'endroit où l'empereur tient sa cour, t. IX, p. 410. — « En 1161, sous l'empereur *Kao-tsong*, la flotte des *Kin*, says the younger de *Guignes*, partit de *Tsen-Tsin-Ouey*, à trente lieues à l'est de Peking, pour se diriger vers la ville de *Lingnan*, actuellement Hang-tcheou-fou. C'est la même (*He adds in a note*) que Marco Polo nomme *King-tsay*, t. III, p. 32; Mardsen, p. 509-510.

On fait un train horrible dans l'établissement et je n'ai pas peu de peine à vous griffonner ces lignes, admirant que vous vous imaginiez que quelqu'un s'intéresse à la ville de Quinsai.

Vous noterez que le monosyllabe *fou*, *fu*, qui termine ces noms, se met à la fin des noms de toutes les villes, ce qui me paraît un peu obscène.

La litière de Marguerite se trouve décrite à la page 90 des *Mémoires et lettres de Marguerite de Valois*, nouvelle édition, revue sur les manuscrits des bibliothèques du Roi et de l' Arsenal, et publiée par M. F. Guessard, ancien élève de l'École des Chartes, J. Renouard, 1842 (pour la *Société de l'Histoire de France*). Voici le deuxième passage du même livre, page 96 :

« Elle (la comtesse de Lalain) nourrissoit son pe-

tit-fils de son lait; de sorte qu'estant le lendemain au festin, assise tout aupres de moy à la table, qui est le lieu où ceux de ce pais-là se communiquent avec plus de franchise, n'ayant l'esprit bandé qu'à mon but, qui n'estoit que d'avancer le dessein de mon frère, elle parée et toute couverte de pierreries et de broderies, avec une robille à l'espagnole de toile d'or noire, avec des bandes de broderie de canetille d'or et d'argent, et un pourpoint de toile d'argent blanche en broderie d'or, avec des gros boutons de diamant (habit approprié à l'office de nourrice), l'on luy apporta à la table son petit-fils, emmailloté aussi richement qu'estoit vestue la nourrice, pour lui donner à taicter. Elle le met entre nous deux sur la table, et librement se desboutonne, baillant son tetin à son petit, ce qui eut été tenu incivilité à quelque autre; mais elle le faisoit avec tant de grace et de naïveté, comme toutes ses actions en estoient accompagnées, qu'elle en receust autant de louange que la compagnie de plaisir. » — P. 96-97.

Si je ne vous ai pas donné les numéros des deux tableaux qui représentent un bal à la cour de Henri III, c'est qu'il n'y en a pas encore.

Tout à vous.

P^r M.

Rue de Lille, 52.

3 Janvier 1853.

Mon cher ami, je ne reçois pas de nouvelles de

M^r Lalande. Veuillez lui dire de faire réclamer ses 125 francs, ou, si non, je les lui enverrai à Bordeaux. Sur votre réponse je remettrai l'argent à un banquier de Paris.

Je vous souhaite une bonne année.

Nous avons eu un temps de printemps qui nous promet une grande abondance de hannetons.

Saulcy vient d'épouser une jeunesse de dix-huit ans, sans réfléchir à la prédiction de Nostradamus. Comment ne m'avez-vous pas encore trouvé une veuve qui ait un château, j'entends château Larose ou autre en Médoc, non en Espagne? J'ai passé mon jour de l'an dans une affreuse solitude, ce qui m'a donné des idées de mariage, outre que j'avais mangé très salé.

Adieu, mon cher ami, ne m'oubliez pas.

Paris, 7 Janvier au soir [1853].

Mon cher ami. Je songe à me marier, particulièrement (je veux dire *surtout*), pour éviter les mauvaises pensées qui peuvent vous venir en tête, surtout le matin; mais je n'ai pas une vocation solide comme celle de Saulcy. Je m'ennuie bien souvent dans ma solitude, mais quand je réfléchis à l'inconstance du monde et ses vicissitudes, je crois qu'il vaut mieux mourir garçon.

J'ai communiqué le quatrain relatif à Julien à trente-neuf académiciens, qu'il a fort divertis, mais

[vous jugez mal ce mandarin. Croyez qu'il sait tout ce qu'on peut savoir, mais il n'est pas forcé de comprendre. Il a traduit des livres de philosophie très abstruse sans y entendre un mot, mais les Allemands ont compris aussitôt]. Il n'y a rien d'extraordinaire d'ailleurs à ce qu'il ne sache pas ce que Marco Polo a voulu dire avec sa ville de *Quecianfu*. Vous savez l'espagnol, mais vous n'êtes pas obligé de comprendre un bas Normand qui vous estropie un passage de Don Quichotte.

J'ai donné votre lettre à Maury, mais il ne m'a rien donné en retour.

Je vais aller demain chez quelqu'un qui se chargera, je pense, de payer M^r Lalande, puisqu'il ne veut pas envoyer chercher ses 125 francs.

Je crains que notre ami ne soit pas cocu (ce qui est un sort assez doux, à ce qu'il paraît), mais que sa femme, qui est fort dévote, ne le convertisse au capucinage en honneur aujourd'hui. La chaîne d'un sort pareil n'entre pas pour peu dans mes répugnances au conjugal lien. [Il y a un proverbe espagnol dont j'ai oublié les termes exprès, mais dont le sens est que, lorsque dans un ménage il y a une bête et un homme d'esprit, le second commande six jours par semaine, et la bête un jour, pendant lequel se défait tout le bien qui a pu se commencer pendant les six jours.] Mettez-moi cela en vers, vous qui travaillez dans cette partie.

Je vous ai demandé bien des fois où vous preniez

votre encre bleue. S'il y a une adresse sur votre bouteille, écrivez-la moi, pour l'amour de Dieu.

Il y a un temps infini que je n'ai vu Dantas. Je ne sais ce qu'il devient. Je le soupçonne d'être très amoureux et malheureux, ainsi qu'il arrive d'ordinaire aux beaux garçons.

Je pense que vous viendrez probablement à Paris pour ce carême ou pour le saint temps de Pâques. Parlez-moi d'ici là des vins de Bordeaux excellents que vous connaissiez, avec beaucoup de parfum et dans les prix du vin de Larose de M^r Lalande ; mais le parfum est une condition *sine qua non*.

Adieu, mille amitiés et compliments.

P. S. — On dit que le guerrier dont vous me parlez comme ayant ferré la mule a ce rapport avec un chapon qu'il est un coq imparfait.

Paris, rue de Lille, 52.

15 Janvier 1853.

Mon cher ami, vous sachant pressé d'épreuves, je ne veux pas y mettre votre patience, et je vous envoie les premiers mots du conte qui vous diront toute l'histoire :

« Tres hombres burladeros vinieron à un Rey y dijéron le que eran muy buenos maestros para haces paños, y señaladamente que hacian un paño, que todo hombre que fuese fijo de aquel padre que todos

decian, que veian el paño, mas el, que non fuese fijo de aquel padre q^o el tenia y que las gentes decian, que non podria ver el paño. »

L'histoire est racontée partout, comme trop mieux savez. Il est évident que *pañño* veut dire tapisserie, car un peu plus loin l'alguazil du roi va à l'atelier des farceurs. « Y desque entrò y nò los maestros que tejian, y decian las *figuras* y *las cosas* que avía en el paño, y que el no le veia, tuvo que no era fijo de aquel padre que el cuideva que por eso non lo viera, y tuvo que si gelo supiesen, que perderia toda su honra. »

Les *maestros* finissent par faire un habit au roi, qui se promène tout nu, et tout le monde s'extasie sur la richesse de l'étoffe, jusqu'à ce qu'un pauvre nègre, qui tenait le cheval du roi, lui dit : « Señor, a mi no me empece (*sic*) q^o me tengades por fijo de aquel que yo digo, nin de otro, y porende dígovos que soy cierto que vos desnudo ides. »

Votre citation : *y desque ovieron*, etc... est au cap. 7, p. 54 du *Conde Lucanor*, dans la *Bibliotheca Castellana* publicada por A. Keller y C. Possart tomo I. Stuttgart, 1839, in-12. Le titre du chap. VII est : *De lo que conteciò à un rey con tres hombres burladeros*.

Je vous remercie de votre visite à M^r Lalande, mais je crois que je m'en tiendrai au Larose, car je ne fais pas grand cas du *corps*, et je n'aime que le parfum. Si le Mouton que vous dites ne l'emporte

pas sur le Larose que j'ai, je m'en tiendrai, je crois, à ce dernier. Ce que j'aurais voulu savoir c'est si ce diable de M^r Lalande avait enfin envoyé toucher son argent chez le correspondant de M^r Odier, M^r J. O. Longuet, cours d'Aquitaine, 43. Vous êtes impitoyable pour ce pauvre Génin, Je vous pardonne de tirer de ses ouvrages des torche-cul pour votre fils, mais si vous aviez vu comme moi avant-hier le nez de l'auteur, vous n'auriez pas plus voulu le mettre dans votre boyau culier que l'épée de Roland conservée à Rocamadour. Cela ressemblait au cône d'un cratère en éruption. Il n'y a de plus effrayant que le visage de notre ami His de Buttenval qui fait bouillir l'eau de sa cuvette quand il se débarbouille.

Adieu, tenez-vous en joie et continuez à manger des terrines de Ruffec. J'en mangeai une d'Albi hier avec un faisan truffé, le tout arrosé avec le Larose que vous savez pour célébrer le retour de mon cousin et de sa femme qui sont arrivés hier de Constantinople.

Mille amitiés et compliments.

P^r MÉRIMÉE.

S. d. [28 Janvier 1853].

Mon cher ami, les œuvres des deux maroufles que vous dites, Hoerberlin et Hackhuyt, sont inconnues à

la Bibliothèque de l'Institut comme à la Bibliothèque Impériale; j'en conclus que l'un et l'autre ne sont que des pas grand'chose, je parle des deux auteurs, non des établissements respectables que vous honorez souvent de votre présence.

Plus je bois du vin de Larose, et plus il me plaît, mais aussi il diminue. Pour remédier à cet inconvénient, auriez-vous la chose d'en demander cent bouteilles à M^r Lalande pour 500 fr. transportées à Paris? Veuillez le prier également de faire toucher les 500 fr. en envoyant le vin. Cela m'arrangera mieux que de prendre le procédé longuet.

On a nommé aujourd'hui M^r Rossignol en remplacement de Burnouf. Je crains que ce ne soit pas un remplaçant dans toute la force du terme. On dit que cette nomination coule à tout jamais votre ami Egger. Votre autre ami M. Fortoul a pris malencontreusement pour ambassadeur le bon Guérard qui a fait le *speech* le plus ridicule pour déclarer que S. Ex. ne se présentait pas. Là-dessus Beugnot et Villemain lui ont prodigué les coups de griffe, comme il savent faire, si bien que c'est une candidature à peu près démolie. [Il est bien agréable de recevoir six francs pour assister à ces séances-là; on les payerait volontiers pour entendre toutes les méchancetés qui s'y disent. Depuis qu'il n'y a plus de clubs, c'est à l'Académie des Inscriptions qu'il faut aller pour entendre l'engueulade dans toute son énergie].

Je voulais canevasser M^r de Lagrange pour qu'il vous obtint un congé, mais il s'en était donné un aujourd'hui, comme il me semble, car il n'est pas venu à l'établissement. Si je le rencontre avant vendredi prochain, je lui conterai votre affaire, mais je ne sais s'il est homme à la pousser d'une vigoureuse et gaillarde manière. Vous feriez peut-être bien de lui écrire tout rondement. Ce qui ne m'empêchera pas de commenter votre lettre à la première occasion. Si vous vous ennuyez en province, je m'ennuie diablement à Paris. Je ne rêve que champs et soleil. Je voudrais avoir un château sur le bord de la Méditerranée avec des livres et une femme pour rabattre les coliques bâtonneuses qui me surviendraient. On dit que l'Empereur est le résultat de l'élection, et l'Impératrice de l'érection. Est-ce vous qui avez fait celui-là? Mille amitiés. Ne m'oubliez pas auprès de M^r Lalande.

Mille amitiés et compliments.

P^r MÉRIMÉE.

Paris, 12 Février 1853.

Mon cher ami, écrivez comme De Thou *Knezii*, non *cnezii* comme vous faites à tort. КНІЗЬ est un mot difficile à prononcer; c'est quelque chose comme *Kniäs'* ou *Kniës'*. Traduisez princes et non boyards. On naît prince et l'on est fait boyard. C'est Ivan III

qui, pour faire endéver les princes d'origine, descendants de souverains, imagina de créer des boyards, c'est-à-dire des sénateurs, conseillers d'État, etc... Jean IV, dont il est question, pouvait avoir dans ses douze *Kniës'* des princes et des boyards, et des princes = boyards. Le tzar s'appelait *velikii Knies'* le grand prince; on a traduit en latin *magnus dux*, puis en français *grand-duc*. Anciennement le titre de prince ne se donnait qu'à des descendants de princes souverains, les uns d'origine varègue, les autres d'origine tartare. Je crois que Pierre le Grand a fait de son autorité un prince Menchikof et d'autres probablement encore. Voici le passage Bacon :

Another statute was made (19th year of Henry VII) prohibiting the bringing in of manufactures of silk wrought by itself or mixed with any other thread. But it was not of stuffs of whole piece [for that the realm had of them no manufacture in use at that time] but of knit silk or texture of silk; as ribbands, laces, cauls, points and girdles, etc., which the people of England could then well skill to make.

History of King Henry VII. — Works of Francis lord Bacon, vol. III, p. 494; London, 1730, fol. — N. B. La première édition de l' Histoire de Henry VII est de 1622.

Je ne connais pas de livre où se trouvent les portraits des anciens tzars. Mais il y en a quelques-uns, pas très anciens, dans un livre intitulé : ПИМЯТНУКУ Мокобкоў Дрехоцту. Pamiatniki Moskovskoï drevnosti, *Monuments d'antiquité de Moscou, Mos-*

cou 1842-1845 — in-4°. J'y vois un portrait du tzar Fedor Alexievitch en grande robe de brocard d'or serrée au cou, larges manches sous lesquelles on en voit d'autres plus étroites; voici le croquis dudit portrait :



Ce n'est pas un melon qu'il porte, mais un globe.

La palatine, la bande de la robe et les parements sont couverts de pierreries; l'étoffe de la robe paraît être du brocard d'or avec des dessins ou ramage rouges.

Ce costume est absolument semblable à celui qu'a donné le baron de Herbertstein dans son portrait d'Ivan IV en tête de : *Rerum moscoviticarum commentarii Sigismundi liberi baronis in Herberstain* — Basileae, per Ioannem Oporinum, s. d. Mais le portrait est daté de 1551.

Vous ne me donnez aucune envie d'être père en me racontant les faits et gestes de votre moutard, mais je serais charmé d'avoir une femme stérile, riche et jolie. Trouvez m'en une. J'approuve fort votre dictionnaire, mais c'est une œuvre de dix ans au moins. N'importe, *macte animo*. J'espère que M^r Lalande n'oublie pas mon vin. Adieu, je vous

quitte pour me coucher, je suis tout matagrobolisé d'une fluxion sur la gueule. Bonsoir.

S. d. [26 Février 1853].

Mon cher ami, j'ai mis hier votre lettre dans ma poche pour aller consulter l'*Histoire de Russie* de Lévesque à l'Institut, mais auparavant j'ai passé chez Mad. de M^o, à qui j'avais quelques pétitions à donner. Je n'ai plus trouvé votre lettre quand je suis arrivé en présence de Lévesque et je crains qu'elle n'ait été envoyée à l'Impératrice. Je ne me souvenais que d'une chose, c'est que vous me demandiez ce que c'était que les *Polovitzzi*. C'est, je crois, ce que personne ne peut dire. Lévesque traduit leur nom par *chasseurs*. Il le dérive apparemment du mot *поле*, *pole*, campagne, *norteboŭ*, *polevoï*, campagnard ; courant les champs, etc. On ferait un substantif plus régulièrement avec *polevets*, pluriel *polevtzi*.

Je n'ai jamais vu ce mot écrit en russe, et je ne puis par conséquent vous en donner l'orthographe ; seulement n'écrivez pas *tzi*, mais *tsi* : la combinaison *tz* n'existe pas en russe. Ce qu'il y a de plus probable sur le compte de ces gens-là, c'est qu'ils étaient turcs ou tartares, et je le conclus des noms de plusieurs de leurs chefs, qui se terminent en *kan*. Si vous avez quelque détail particulier à me demander, veuillez m'envoyer une seconde édition de votre lettre, car je désespère de revoir la première.

Je me réjouis fort d'apprendre que vous viendrez à Pâques. J'espère d'ici là me débarrasser de la grippe qui me tient depuis 15 jours et m'abrutit au dernier point.

J'ai reçu une lettre de M^r Lalande, qui m'annonce le départ du vin par *mer*, ce qui m'a un peu effrayé. Les 100 bouteilles sont à bord de la *Jeune-Eulalie*, en destination pour Rouen. Mais entre Bordeaux et Rouen il y a tant d'écueils que je ne serai tranquille que lorsque le vin sera dans ma cave.

Adieu, mille amitiés et compliments.

P^r M.

P. S. — Je n'ai pas reçu d'épreuves. Vous n'ignorez pas que Lévesque est un auteur très peu estimé et qui ne vaut rien à citer. C'est Karamsine tout au plus qui mérite de l'être.

S. d. [12 Mars 1853].

[Mon cher ami, il paraît que, depuis que j'ai perdu si maladroitement votre lettre, vous avez perdu votre plume. Je n'ai pas de nouvelles de vous. Je n'en ai pas davantage du vin de M^r Lalande. Il avait eu l'idée originale de l'expédier par mer. Je crains que ces tempêtes n'aient fait de l'eau rougie sur les côtes de Bretagne. Avez-vous entendu parler de la *Jeune-Eulalie* qui avait ma cave à son bord?

J'ai la grippe depuis un mois et de plus je suis *as-*

sotté et ahuri par ces changements ministériels qui ont placé les Monuments Historiques au Ministère d'État. Il faut faire l'éducation archéologique de gens qui n'ont pas de grandes dispositions. Ils vous disent qu'avant tout il faut que le budget soit en équilibre, et ils seront cause que la cathédrale de Laon perdra le sien.

Tout à vous.

P^r M.

P. S. — Je suis vraiment inquiet de cette *Jeune-Fulalie*. Si vous en savez quelque chose mandez-le moi.]

Mardi soir [20 Mai 1853].

Mon cher ami, j'ai demandé à des Moscovites ce soir s'ils connaissent un lieu nommé *Staritse*; il leur est tout à fait inconnu. A votre place, je citerais Possevin sans m'embarrasser du reste.

Tout à vous.

P^r M.

S. d. [1^{er} juillet 1853].

Mon cher ami,

Vous savez que je ne suis pas un Jean-foutre, eh donc! comme on dit au bord du fleuve qui vous désaltère.

Croyez que vous n'avez pas été plus surpris que

votre serviteur. Vous saviez les précédents et *lo que vale un corazon castellano*. Et voilà.

Assurément, si j'avais à me faire un lit, j'en prendrais un autre. Vous comprenez que je suis en ce moment aussi content qu'un chat sur la glace, les pattes dans des coquilles de noix. J'avais à choisir entre un refus ridicule dans mon obscurité et les charmes de l'avenir. Sa mère est la meilleure amie que j'aie depuis tantôt vingt-trois ans. Son dernier mot fut : « Soyez notre ennemi, ou laissez-vous faire. »

Le bon côté de la médaille est que j'ai plus de liberté et d'autorité pour parler aux gens des arts et des églises qui dégringolent ; et si je prends aujourd'hui la défense d'un pauvre diable qu'on assomme, on ne me mettra plus en prison sans que mes 149 collègues soient consultés. A propos, n'est-ce pas drôle ? Cela m'est venu l'anniversaire de ma condamnation de l'année passée. Je vous avoue que je ne sais si je n'ai pas été plus sensible aux marques d'intérêt que mes amis m'ont données dans cette occasion.

Aujourd'hui j'ai le bonheur d'avoir retrouvé au bout de la France des cousines dont je n'avais jamais entendu parler, et des condisciples qui ont fait de mauvaises affaires dans l'épicerie, mais qui m'ont toujours voué une si sincère affection qu'ils n'hésitent pas, etc...

Je compte aller en Espagne au commencement de

septembre. Je ne sais pas trop encore par où je passerai, mais, si je puis respirer à Bordeaux, croyez que je serai bien heureux de vous serrer la main en passant.

Je suis tout à vos ordres pour le 2^e volume des *Étoffes*, et la *Revue des Deux Mondes*, et je vous trouve hardi et téméraire d'en douter. Quant aux avis que vous me demanderez vous savez mes principes : ne pas se faire d'ennemis quand on n'a pas une bonne action pour motif. Je crois que les *Mémoires* de l'Académie des Inscriptions peuvent vous offrir de nombreux exemples à éviter. Quand un académicien engueule un académicien, on se moque de tous les deux ; quand on attaque un académicien et qu'on est en dehors de l'Académie, le monde admet bien que l'académicien est un cornichon, mais il croit que son adversaire est un socialiste et un ennemi public, qui, de plus, n'a plus de chances à l'Académie. *That's the ground I stand upon.*

Adieu mon cher ami, mille amitiés et compliments.

P^r M.

Croyez que vos lettres m'arrivent fort bien sans énumération de mes rares titres et qualités.

7 Juillet [1853].

Je reçois ceci de Laborde; j'espère que c'est ce qu'il vous faut.

Tout à vous.

P^r M.

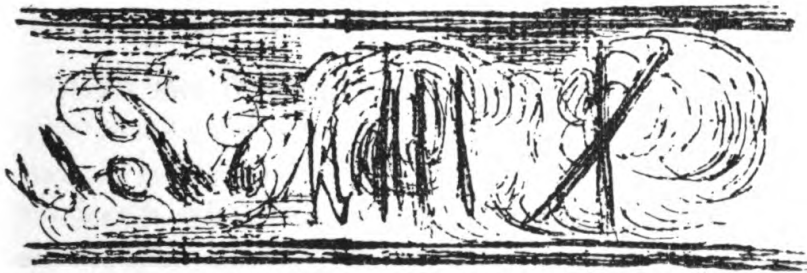
Paris, 26 Juillet [1853].

Mon cher ami, je n'approuve nullement votre préface ou postface. Vous dites au public : « Un membre de l'Institut ne m'a pas même lu; un des rédacteurs du *Constitutionnel* a fait mon éloge. » Le public répond : « Que m'importe! » — Règle générale : ne discuter que les faits; laisser chacun avec ses opinions. En outre votre passage sur Lenormant n'est ni assez méchant ni assez saillant pour que vous le regrettiez. A votre place, je commencerais par l'extrait du *Constitutionnel* dont je retrancherais les phrases, et je mettrais la réponse aux objections. Rien ne met le lecteur de plus mauvaise humeur que les citations louangeuses; cela ressemble trop aux annonces du sirop dépuratif.

Un architecte de mes amis a trouvé dans un contrefort de la cathédrale de Bayonne une boîte renfermant les os et les vêtements d'un évêque du xiii^e siècle. Il nous a rapporté les habits qui sont à Cluny. Rien de plus curieux que ces étoffes encore assez bien conservées. La broderie du bas de la robe est admirable. Cela ressemble aux plus élégantes

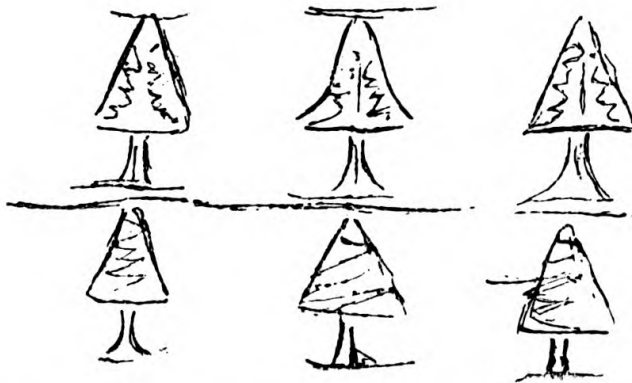
étoffes chinoises, avec une légende arabe en grosses lettres où il y a, me dit-on : il n'y a de Dieu que Dieu et Mahomet est son prophète; broderie est un mauvais mot. C'est un tissu très mince d'or et de soies de différentes couleurs.

Les débris de la culotte sont en crêpe de Chine



(c'est leur apparence) représentant des oiseaux affrontés devant une coupe, etc...

La chasuble (ou une longue robe) autrefois blanche, également en soie, présente des lignes d'arbres, *sic* :



Tous ces tissus sont très minces. Ils sont bordés de galons très ouvragés et d'un travail (or et soie; broderie) *tout occidental*. Je crois que les étoffes

viennent de pays musulmans et que les bordures ou galons qui étaient appliqués sur les coutures sont fabriqués en France. Au reste, il faudrait que vous vinssiez voir tout cela. Je n'ai jamais vu rien de plus curieux.

Tout à vous.

P. M.

Dimanche matin, 6 août 1853.

Mon cher ami,

Franchement j'avais oublié cette offre d'assister au baptême de votre moutard. Je vous en remercie fort, mais j'ai toutes les répugnances du monde à cette cérémonie; je crois vous avoir dit jusqu'à quel point.

Soyez assez bon pour me rendre un petit service. Il s'agit de me retenir une place dans la malle-poste de Bordeaux à Bayonne, de façon à ce que je puisse être à Bayonne le 4 septembre dans la journée. Veuillez ne pas tarder à retenir ladite place; on m'assure qu'il y a tant de voyageurs qu'on n'est jamais sûr, à moins de s'y prendre longtemps d'avance. Si, par fortune, la malle était prise pour ce jour, j'aime à croire qu'elle serait libre de façon à me permettre d'être à Bayonne le 3 septembre. Il faut absolument que j'y sois au plus tard le 4 dans la journée. Je vous rembourserai et vous serrerais la main en passant. Veuillez, si vous êtes à Bordeaux,

me répondre un mot le plus tôt possible. Si je n'ai pas de réponse de vous *mardi 8*, tenez ma lettre pour non avenue quand elle vous parviendra ; je chargerai quelque banquier de mon affaire. Plus je considère l'affaire de la préface, et plus je suis de mon avis. Il vaut mieux que ce soit votre *reviewer* qui dise que vous êtes moins bien traité par votre ministre que M^r un Tel qui ne sait pas l'orthographe (cette phrase laisse à désirer pour la clarté) : *je veux dire qu'il ne faut jamais qu'un auteur parle de lui-même*. A l'instant le lecteur se cabre et est prêt à discuter.

Quelle diable d'histoire me contez-vous de ce M^r Sasporte, et de la femme de mon collègue et confrère qui aurait reçu des coups de canne et de poignard ! Donnez-moi donc des détails. Il faut vous dire que tout ce qui touche à la justice m'enchanté pourvu qu'il s'agisse de coups de pieds, nazardes, croquignoles, etc., et cocuages. Saviez-vous celui de M^r Hatton qui, trouvant sa porte fermée, s'avisa d'écouter et entendit son domestique disant : « Si Madame avait la bonté de hausser le cul, je ne ferais pas tant de mal à Madame. » Ces histoires de cocuage me rappellent la jolie veuve que je n'ai jamais vue chez Madame de M^o, mais ailleurs. Je ne sais pas son nom, mais je n'ai pas oublié sa figure, qui est charmante, ni sa voix, qui a une câlinerie ravissante. Mais je suis trop vieux, et il est rare à présent que je le fasse plus de 120 fois par mois. Adieu, mon cher ami, n'oubliez ni la poste ni les détails

concernant M^r Trolong; ne craignez pas de l'être en m'en parlant.

Que diable voulez-vous qu'on vous dise de l'Institut! Toutes les séances se passent à lire la correspondance des moutards de l'École d'Athènes qui font des mémoires à dormir debout.

La bibliothèque de Saint-Pétersbourg nous a envoyé (à l'Institut) un mètre cube d'ouvrages historiques, statistiques, etc... Il m'a paru en ouvrant la caisse qu'il y avait des tables; si oui, je regarderai à l'article *soie* (s'il y en a un).

Mille amitiés et compliments.

P^r M.

Paris, 13 août [1853].

Mon cher ami, je vous remercie beaucoup de m'avoir assuré une place dans la malle. Je voudrais bien vous rendre la pareille en vous procurant un passeport des Affaires étrangères, mais je ne connais malheureusement personne à cette boutique. Au reste, croyez que pour voyager en pays étranger le meilleur est un passeport de la préfecture. C'est celui que les gendarmes allemands et autres lisent le plus facilement. Votre veuve me paraît ressembler un peu à celle du jeune Tobie qui était un garçon très hardi. Deux maris déjà! Ne trouvez-vous pas que c'est un peu effrayant?

Je vous remercie des adresses que vous m'en-

voyez, mais je n'en use plus. J'ai perdu celle des cabinets d'aisances et de société que je regrette beaucoup.

Je vais mercredi prochain à Trouville, mais je reviendrai, je pense, le dimanche ou le lundi suivant, et je ne partirai pas pour Bordeaux avant le 1^{er} septembre. Ainsi au revoir.

Mille amitiés et remerciements.

P^r M.

Madrid, 19 septembre [1853].

Mon cher ami,

Peu m'importe ce que M^r Castille dit de mes livres et de moi, à moins qu'il ne m'appelle lâche ou voleur, auquel cas j'essayerais de lui casser la tête; le reste ne me touche en aucune façon.

J'ai répondu au général Daumas pour le remercier avant de partir. J'irai le voir et lui renouveler mes remerciements dès que je serai revenu, et lui demander pardon de la carotte que vous lui avez tirée en ma faveur.

Je ne sais où se trouve l'honorable professeur de *Germania Chico*, dont vous me parlez. Ici on ne connaît qu'un *Chico*; tout le monde voudrait le pendre ou l'empaler, parce qu'il le met pour de l'argent, proh pudor! à une grande dame, différant en cela beaucoup d'un de mes amis qui l'a précédé comme Pharamond précéda Louis-Philippe. Cet ami,

qui est un pauvre diable, *muy buen mozo*, empruntait une chemise de batiste pour aller coucher avec sa belle, qui a les cuisses très sensibles. Les méchants disent qu'elle a des raisons pour cela. A propos de Germania, avez-vous trouvé l'origine de cette expression *je me la casse*? A ma grande surprise j'ai trouvé ici le verbe *casca* employé dans le même sens par la *gente ralea*.

Je suis au milieu de neuf femmes, dont quatre très jolies, ce pourquoi mes envieux m'appellent Apollon. Je passe mon temps à ne rien faire qu'à dire des bêtises à ces quatre Muses, et quand je me sens par trop ému, je vais à Madrid, où la chemise de chair vive coûte cher, mais on en a pour son argent. Il y a une Maruja qu'on pourrait offrir à N. S. P. le pape. Je me surprends avec des envies de l'emmener en France et de la montrer pour de l'argent. Ceci sans nulle exagération : un enfant de cinq ans monterait à califourchon sur sa croupe tandis qu'elle est debout et le corps en arrière : jugez un peu voir!

On me promet un *pronunciamiento* au premier jour. La grande idée du moment c'est de faire un état compact en donnant au fils de la bourgeoise de Dantas le caloquet de ce pays-ci. Quant à la Mac. de l'endroit, on l'enverrait à tous les diables. Qu'en dites-vous? Prévenez Dantas qu'il prenne ses mesures pour être conservé à Paris quand on supprimera un des établissements rivaux du sien.

On recueille à l'*Académie de l'Histoire* en ce mo-

ment un nombre infini de manuscrits relatifs aux *Cortes*, outre des charges entières de manuscrits provenant des couvents supprimés. J'ai entrevu des choses très curieuses, mais dans un état pitoyable. On s'occupe de les classer, c'est-à-dire, bien entendu, qu'on les met dans une salle où, de temps en temps, un garçon d'esprit va fumer son cigare. *Expresiones de parte de todos los de la Academia*; La Saussaye est ici. La première chose qu'il a faite a été de perdre son passeport. La seconde de prendre une marquise de nom et d'armes pour une femme de chambre. Je vous quitte pour le mener aux taureaux où j'espère qu'il va faire quelque incongruité. Tout à vous. Je vais bientôt partir pour courir, mais vous pouvez cependant m'écrire ici.

Paris, 6 Janvier 1854.

Mon cher ami, je vous remercie beaucoup des vers que vous m'envoyez sur les coffres. Je vous serai bien obligé de noter, quand il vous en passera sous les yeux, ceux où il serait question de divers usages qu'on a donnés à cette espèce de meuble au moyen âge (j'ai trouvé qu'on s'en servait pour violer une femme), sans oublier ce qui se rapporterait à la forme et à la matière. Voilà ce que je veux vous dire depuis 15 jours, mais j'ai rapporté de Madrid une paresse si horrible qu'il m'est impossible de prendre une plume. Je passe mon temps à regretter les oi-

gnons d'Andalousie, les yeux noirs de Grenade, et à trouver que je fus un grand sot de pas rapporter à Paris M^{lle} Maruja comme échantillon. Il fait ici un temps de chien. Le monde me semble un peu plus ennuyeux qu'avant mon séjour en Espagne; j'ai perdu l'habitude d'y être et je ne trouve rien à dire aux gens. Savez-vous ce que je fais? Des projets pour aller passer l'hiver prochain en Andalousie. Nous nous préparons ici à la guerre. Les Russes et les Russiennes surtout qui sont à Paris font leur paquet, la larme à l'œil. Je crains entre nous que la séparation ne soit un peu longue et que le commerce des vins de Bordeaux n'en souffre. A ce propos, je vous remercie, et veuillez remercier M^r de Lalande qui m'a envoyé son correspondant, lequel j'ai payé. Le vin me paraît toujours très bon. Vous avez vu que votre ami, M^r F..., est devenu mon collègue. Il le demandait depuis longtemps, pas trop noblement, dit-on. On a cru d'abord que c'était une porte dorée qu'on lui ouvrait pour entrer dehors — mais il a l'air de se cramponner toujours à son fauteuil. Je ne sais ce qu'il veut faire des chaises qu'il laisse sans titulaires. Vous avez une idée à ce sujet que j'ai trouvée un peu drôle d'abord, mais qui peut être bien inspirée par votre profonde sagacité devant laquelle je m'incline.

Votre libraire de la rue des Bons-Enfants ne m'a pas envoyé le moindre livre. Ne lui écrivez pas, rien de plus simple que de passer chez lui; simple, c'est-à-

dire qu'il faut faire une *excrétion* pour se rappeler d'abord les titres, puis pour aller rue des Bons-Enfants. Il se peut que j'attende votre arrivée pour faire cet effort qui sera moins pénible, vous demeurant en ladite rue.

Dantas est remis de son malheur. Il engraisse et est redevenu la fleur des pois de nos belles. Adieu, mon cher ami, je vous souhaite une bonne année. Donnez-moi de vos nouvelles et parlez-moi de vos travaux. Où en êtes-vous de votre dictionnaire d'argot? Je m'y intéresse fort; j'achèverai de me perdre dans l'esprit des gens bien nés en faisant un article sur ce sujet dans un journal grave et religieux.

Paris, 13 février 1854.

Mon cher ami, je ne suis ni mort ni malade, mais je vais au bal et je passe mes matinées dans des commissions, divertissements qui m'abrutissent, en sorte que je n'ai rien à dire. Voilà pourquoi je ne vous écris pas. La vie que je mène m'excède au dernier point, mais vous savez qu'à Paris on ne fait que ce que veulent les autres. Je médite pour cet été de grands voyages qui se prolongeront, si Dieu plaît, jusqu'au printemps. Je n'ai pas écrit une panse d'a sur les coffres ni sur aucune autre chose. Si vous me demandiez à quoi je passe mon temps, je serais bien embarrassé pour vous le dire, car je ne le sais pas moi-même. Il me semble d'ailleurs que

vous ne faites pas grand'chose non plus. Vous m'avez annoncé force livres de votre composition, et je n'en ai pas reçu un seul, ni les étoffes, ni les gueux, ni etc... J'ai reçu cependant les volumes publiés par Jannet, qui ont une certaine tournure assez agréable à la vue. La *Vie de don Juan de Vargas* est un pastiche pas trop fort qui voudrait être obscène et impie, et qui ne montre que des intentions, dont je lui sais gré. Il y a encore une jolie édition des *Maximes* de La Rochefoucauld avec une préface de Sainte-Beuve horriblement méchante contre M^r le professeur Cousin. Pourquoi *tantae animis caelestibus irae*? La *Source des vérités* a quelques bons contes gaulois, mais tout cela montre la bêtise des bibliophiles et combien il faut peu de chose pour les faire courir.

Je voudrais avoir quelque chose à vous mander, mais je ne vois rien du tout, ni du Danube ni d'autre part. Il y a huit jours, pendant que j'étais dans mon lit, un homme que je ne connais point, mais qui se recommandait d'un de mes bons amis mort il y a deux ou trois ans, laissa sur ma table un manuscrit avec un mot pour me prier de le lire et de lui en donner mon avis. C'était une comédie. A la première page, je trouve ces lignes : « J'accouchai à la Martinique, et l'idée me vint de mettre mon enfant en nourrice en Bretagne. » Je m'arrêtai là-dessus. Aujourd'hui le propriétaire du manuscrit est venu. Je n'ai pas voulu le voir et lui ai fait dire seulement que je ne

m'y connaissais pas. Que Homenas avait raison de dire qu'il y a toujours beaucoup plus de couillons que d'hommes! A propos, j'ai dîné aujourd'hui avec Dantas et lui ai fait compliment de son nouveau Chevalier du Christ, de votre part. Adieu, mon cher ami, je suis fort triste et j'ai le spleen. Je voudrais m'être marié il y a dix ans afin d'être tout habitué à être cocu. Le fait est que je m'ennuie horriblement et que je ne sais à quoi m'intéresser. *Man delights me not nor woman neither*, excepté une Maruja que j'ai été assez bête pour laisser à Madrid.

4 Mars 1854.

Mon cher ami, je suis la victime des commissions qui me prennent tout mon temps et qui m'embêtent avec une intensité très considérable. Voilà pourquoi je ne vous écris guère. Je n'ai rien d'ailleurs qui soit digne de vous être mandé. Hier, j'ai été admis à prouver que j'étais majeur à la commission du Sénat qui était chargée de me vérifier. Puis on m'a fait tenir dans l'hémicycle de la salle des séances dans la position du soldat sans armes, et on m'a lu ma sentence. M^r Trolong m'a dit, que, puisque j'avais prêté serment à la séance *royale*, etc... Là-dessus hilarité sur tous les bancs, et je suis allé m'asseoir. J'ai trouvé là une grande quantité de cardinaux qui rendent prodigieusement en raison de leur couleur et qui m'ont fait fête, entre autres le cardinal

Donnet. Ils se sont enquis si c'était encore à moi qu'on tirait des carottes monumentales et ont paru contents d'apprendre que je continuais mon commerce. En même temps les vieux pères conscrits ont été fort surpris que j'eusse des connaissances si honorables, ce qui les a confirmés dans l'opinion que je dois être un fameux intrigant. Apprenez qu'une personne que j'aimais fort à Madrid a fait un trou à la lune, ce qui m'afflige d'autant plus qu'elle s'est enfuie avec un galopin qui nous la gâtera. En revanche, tout ce qu'il y avait de gens d'esprit à Madrid est envoyé hors du royaume. Si vous rencontrez à Bordeaux le général Concha présentez-lui mes compliments et dites-lui tout le plaisir que j'aurais à le voir à Paris. Je ne pense pas qu'il y vienne cependant, car, lié comme il l'est avec la famille de l'Impératrice, il s'y trouverait dans une position diplomatiquement embarrassante. Mon cher ami, je n'ai le cœur à rien, et j'admire que vous puissiez travailler. Je me bats les flancs pour faire quelque prose de commande, mais je n'en puis accoucher. Je me suis remis au russe et je voudrais faire une histoire du dernier grand coquin qui fut l'Ataman indépendant des cosaques. J'envoie aujourd'hui chercher votre second volume et je ne sais comment faire pour avoir du cuir de Russie pour le relier comme le premier tome. Je pense que le directeur de la *Revue d'Architecture* s'arrangera fort de votre plan des bahutiers, quoique, pour le dire en passant, cette maison ne valût pas l'esbrouffe qu'on en faisait.

Quel théâtre avez-vous découvert? est-ce une collection des premières pièces de feu Poquelin? Je m'intéresse par-dessus tout à votre argot et il me semble que vous lanternez beaucoup le public choisi qui attendait ce volume pour le carnaval et qui ne l'aura pas même en carême.

Mille amitiés et compliments.

Paris, 14 mars [1854].

Mon cher ami, je n'ai pas lu votre livre pour la raison que votre éditeur n'en avait pas d'exemplaires brochés. Il a pris le bon que vous m'aviez envoyé, promettant, il y a de cela huit jours, de m'envoyer le premier exemplaire qui serait prêt. Mais va voir s'ils viennent, Jean.

Je vous remercie des vers que vous m'envoyez et qui me semblent très beaux, si beaux que je vous en crois l'auteur, car il n'y a pas d'apparence qu'on fasse des vers à Bordeaux.

Vous feriez acte de bon courtisan en publiant quelque chose sur les machines de guerre. C'est un sujet que l'Empereur affectionne et qu'il connaît bien. Je vous engage à lire son livre sur l'artillerie, qui me paraît excellent, quoiqu'il se soit permis de se moquer d'un passage où votre serviteur avait dit des bêtises sur l'art de la guerre au Moyen Age. Croyez que, si vous avez quelque chose de nouveau à dire, vous attirerez son attention; mais notez qu'il ne s'agit pas pour lui d'érudition. Ce qu'il demande

c'est qu'on lui apprenne quelque fait qu'il ne sache pas. Ainsi il m'a fort remercié de lui avoir cité un passage des *Albigéois* où il est question du bélier. Il croyait que le bélier avait été oublié au Moyen Age.

Quant à votre histoire de chevaux, elle prouve que vous travaillez comme cet utile animal, mais si vous pouviez en envoyer sept ou huit mille aux Dardanelles, on vous en saurait plus de gré que des plus savantes élucubrations.

On était hier soir très mécontent de la Prusse et moins rassuré sur l'Autriche. L'amiral Napier a, dit-on, parié 6,000 livres sterling, somme que je regrette de n'avoir pas à ma disposition, que d'ici un mois il dînerait à Cronstadt. Je n'aime pas ces blagues. Le pire c'est que nos régiments sont en si mauvais état qu'on a toutes les peines du monde à former les bataillons de guerre. On dit que dans six mois nous aurons la plus belle armée du monde, mais il est fâcheux qu'elle ne soit pas prête dès à présent. Par compensation, les Russes ont en Valachie des dysenteries abominables. Si je faisais des calembours comme vous, je trouverais quelque chose de joli à dire à cette occasion. J'ai parlé de vous à votre cardinal qui est le président de mon bureau. Il me semble bonhomme, mais pas aussi fort que Mazarin.

Adieu, mille amitiés et compliments. Votre lettre a été mise à la poste ce matin.

P^r M.

Paris, 10 mai [1854].

Mon cher ami,

Je viens de Laon où je suis monté sur une tour par un vent odieux. J'en suis descendu avec une névralgie qui me rend encore plus misanthrope que de coutume. Je suis par-dessus le marché embarqué dans un travail qui ne va pas et qui m'ennuie. Pour en finir, je me suis imposé la loi de ne rien lire avant de l'avoir terminé. Voilà pourquoi je ne vous parlerai pas encore de vos *Cabarets*. Seulement, en feuilletant le volume, ou plutôt en le maniant, j'ai vu qu'il n'y avait pas de dictionnaire d'argot, ce qui m'a affligé. Quand donc ferez-vous paraître ce travail de linguistique que j'attends avec impatience?

J'ai vu hier M^r Pelletier qui m'a parlé de la lettre que vous lui aviez adressée et qui l'a transmise à M^r T... Il me semble que vous êtes un peu sévère pour ce dernier; cependant il y a du vrai dans son portrait. Au fond il gagne à être connu. Je pense que, M^r Pelletier aidant, il s'humanisera. Pour moi, je ne le vois jamais que dans les occasions trop rares où il m'apporte l'argent de ma prose. Peut-être est-ce pour cela que je le vois en beau. [Vous me demandez pourquoi je suis triste et vous me parlez de l'or et de la grandeur. Je croyais que ces mots n'étaient employés qu'en style d'opéra-comique, et je vous répondrai dans le même style que l'un et l'autre sont une chimère. Si je suis triste ce n'est pas pour des

prunes. J'ai de très bonnes raisons, mais elles ne vous amuseraient pas à entendre et me crisperaient à écrire].

J'ai parlé à tous les académiciens que je connais de vos étoffes de soie. Il me semble que vos affaires vont bien, mais je vous ai dit plus d'une fois qu'il n'y a pas de mer plus changeante que l'Académie des Inscriptions et qu'elle se plaisait à nommer des commissions pour voter contrairement à leurs rapports.

Je vous félicite d'aller à C. P., mais, à part le plaisir d'y avoir des bulletins de première main, ne vous attendez pas à y trouver rien de bien beau. Si vous êtes admirateur de la nature, allez vous promener en Asie Mineure, dans un rayon de 20 ou 30 lieues autour de Smyrne, et vous verrez ce qui ne se voit pas ailleurs, je crois. Je suis si découragé et si ennuyé de tout, et de moi-même surtout, que je ne fais pas de projet pour cet été. Adieu, mon cher ami; que le Seigneur vous conserve en joie et santé.

Paris, 31 Mai 1854.

Mon cher ami,

L'Académie des Inscriptions a été beaucoup trop émue la semaine dernière pour s'occuper des prix, et vous savez pourquoi. Je regrette que vous n'ayez pu assister à la dernière séance pour jouir des expressions variées des augustes membres à mesure que l'on appelait les noms sortant de l'urne fatale. Je

prévois la défaite du ministre et j'avais fait quelques démarches pour la lui éviter, mais ses faiseurs lui avaient persuadé que son élection était certaine. Jusqu'à présent on n'a pu deviner le billet blanc. Quant à la voix de M^r Duménil, vous avez reconnu l'excellent esprit de M^r E. Quatremère qui, de sa vie, n'a voté pour un candidat ayant des chances. Ce qu'il y a de drôle c'est qu'il s'est répandu en éloges de M^r Fortoul avant la séance, en sorte que tout le monde croyait qu'il lui donnerait son vote. Peut-être espérait-il ainsi cacher sa malice, mais il n'a pu attraper personne.

J'ai lu le premier volume de vos *Cabarets*. Puisque je vous ai habitué déjà à mes critiques brutales, je vous dirai que je trouve que c'est un peu trop savant pour le sujet, ou, si vous voulez, que c'est de la science un peu leste. J'aurais mieux aimé moins de science et plus de farces.

J'ai demandé à M^r Turgon quand il comptait faire passer vos articles. « Tout de suite », a-t-il répondu. Son « tout de suite » est comme l'*adesso* des Florentins. Vous demandez un beefsteak *adesso*, et ils vont l'acheter chez le boucher ou bien chercher le bœuf qui paît en paix.

J'ai oublié le nom d'un bibliophile à qui vous m'avez recommandé pour les éditions rares de *Fæneste*. Je crois qu'il est bibliothécaire à Tours, et je voudrais lui écrire pour savoir s'il possède ou s'il a vu l'édition antérieure à 1617, citée par Brunet.

Je fais des notes à foison, dont j'enrage. Je crains

qu'au lieu d'un élégant petit volume, je n'accouche de deux billots.

Puisque vous vivez parmi des Gascons, demandez-leur ce qu'ils entendent par *glatayafe*. Le Duchat sur ce mot jette sa langue au chien.

Je m'ennuie horriblement et je ne peux rien faire. J'ai le cauchemar de trois tartines de prose à écrire avant de prendre ma course, et je n'ai pas le courage de m'y mettre.

Il y a dans certains états de l'âme la combinaison la plus désespérante de tous les embêtements. On souffre de la prostration morale et on ne trouve pas l'énergie qu'il faut pour en sortir. Dieu vous préserve de cela, mon cher ami, et vous doint ce que votre noble *cœur* désire!

Paris, 2 Juin 1854.

Mon cher ami,

Je vous trouve bon avec vos reproches aigres-doux. Que voulez-vous que je fasse? Je n'ai pas de moyen de coercition contre M^r Turgand (?), et j'ai épuisé tous ceux de persuasion dont je puis disposer. Que voulez-vous dire à un homme qui se retranche derrière les nécessités de sa haute direction qui exigent qu'il donne à ses abonnés l'analyse du vaudeville de M^{***} avant de faire passer le théâtre basque de M^r M^{***}? Je vous ai écrit dernièrement ce qu'il m'avait dit; si vous trouvez quelque argument nouveau, veuillez me le transmettre.

Je vous remercie des vers que vous m'envoyez, mais je ne les trouve pas si concluants que vous dites. Ils prouvent seulement que *vous* est une forme plus respectueuse que *tu*, ce qui n'a pas besoin d'être démontré. Je suppose qu'il a existé au commencement du xvii^e siècle une histoire de quelque glorieux à laquelle le passage de *Fæneste* fait allusion. Au reste, plus j'ai médité votre interprétation, plus elle m'a semblé juste. J'en ai fait part à M. Jannet, qui est tout à fait de mon avis. Il tombe un déluge. Je suis au Luxembourg, dérangé par le mélange de la voix du rapporteur et du bruit des conversations particulières. Il en résulte une modulation très peu harmonieuse qui m'ôte l'énergie nécessaire pour remplir cette lettre. Les commissaires du prix Gobert font toujours grand mystère de leurs rapports. Il y a longtemps que je vous ai recommandé à tous ceux que je connais. Je vous ai dit en même temps que je n'attendais nul effet de ces recommandations, attendu que je ne puis faire ni bien ni mal aux susdits commissaires. Je n'ai pas le livre de M^r Weiss ; on m'en a dit du bien, mais il se peut qu'il choque mes sentiments catholiques, qui sont très susceptibles à présent. Adieu, mon cher ami, croyez que si je pouvais quelque chose à vos affaires, vous n'auriez pas besoin de me le recommander.

Tout à vous.

P. M.

Vendredi 7 Juillet [1854].

Mon cher ami,

Je ne puis admettre votre *gaillofre* changé en *glatayafe*. Je n'aime pas davantage *gazafaton*, mais nul Gascon ne peut me traduire ce diable de mot.

Je vais en Angleterre la semaine prochaine, pour peu de temps et seulement pour savoir positivement à quoi m'en tenir sur le palais de Sydenham. De là je reviendrai à Paris dans les premiers jours d'Août pour en repartir aussitôt pour Venise. Puis j'irai en Allemagne et je passerai l'hiver quelque part où il ne fera pas froid. Je ne veux revenir dans cette vallée de misères que pour faire mon métier de Père conscrit. Dans l'intervalle, je trouverai vos articles à Paris et je les lirai avec grand plaisir et vous en enverrai mon avis de quelque part où je m'arrêterai. Ce que j'ai lu de traduit du basque m'a paru manquer complètement d'originalité, tandis qu'il y en a beaucoup dans les *pjesnie* serbes. Mais vous aurez peut-être trouvé quelque chose de bon dans vos courses pyrénéennes.

Si M^r votre cousin a du Larose aussi bon que M^r Lalande, je lui donnerai ma pratique, mais elle ne vaudra jamais rien, et singulièrement cette année où je vivrai loin de Paris.

Je pense que la discussion du prix Gobert aura lieu à la fin du mois et j'espère être à Paris pour y prendre part. En tout cas, je crois vos affaires en bonnes mains, du moins à la commission.

Voilà le pauvre Rochette mort. Tout le monde le regrette à présent.

Il me semble que Ducange traduit mal *gaillofre* par *gallofero*, mendiant. On dirait par l'antithèse de destriers et sommiers qu'il s'agit de *bidets* ou de quelques mauvais chevaux. Mendiant a cependant un sens.

Adieu, mille compliments et amitiés.

Pr M.

S. d. [1854]?

Mon cher ami,

J'ai reçu une réponse du général Concha.

Ne vous mettez point en peine de la comtesse G.

Je suis malheureusement pris tous les soirs de cette semaine, mais je vous écrirai dans l'occasion si je trouve quelque passage digne de vous.

Le mot *ambon* se trouve, je crois, dans le *Poëme des Albigeois*, mais je ne puis le vérifier, ayant prêté mon ouvrage à Viollet-le-Duc, qui en est à l'architecture militaire. Mais partez-vous vraiment si vite?

Pr M.

Mille amitiés et compliments.

P. S. — J'ai commencé votre second volume. Je trouve que vous êtes trop érudit et pas assez technique. J'aurais voulu que vous me parlassiez davantage des loques qui existent encore, car les poètes sont de la canaille qui mettent indifféremment les mots les uns pour les autres lorsqu'ils se lancent dans les descriptions.

J'ai aussi des scrupules sur le mot *auqueton*, mais je n'ai encore lu que quelques pages, et peut-être trouverais-je plus loin ce que je demande.

Je n'ai pas entendu parler de l'argot que vous m'annonciez.

Paris, 4 Août 1854.

Mon cher ami, M^r Charma, secrétaire des *Antiquaires de la Normandie*, m'a remis à Caen l'autre jour une lettre de vous qui m'a appris le jugement de l'Académie. Je regrette de n'avoir pas été à Paris pour vous donner une voix, inutile à la vérité, mais très dévouée. Quant aux plaintes que vous faites et au calcul de vos profits, vous vous rappellerez peut-être ce que je vous ai dit, il y a quelques mois, sur les concours académiques et l'usage que font la plupart des Académiciens des livres qu'on leur donne. Je suis fâché que ma prédiction se soit vérifiée.

Je suis allé voir le *Palais de Crystal* et quelques amis à Londres. J'y ai passé une quinzaine de jours très agréablement, mais j'en ai rapporté un rhumatisme entre les épaules et au côté qui me fait souffrir mort et passion. Il m'a fallu ce néanmoins aller à Caen et faire un speech aux antiquaires, manger des homards et faire pendant deux jours très consciencieusement et avec beaucoup de fatigue mon métier de Directeur de l'illustre compagnie. Dieu vous préserve de tomber sous sa patte!

Je vais aller en Allemagne pour quelques semaines,

car le choléra et les quarantaines surtout rendent l'Italie à peu près inabordable cette année. D'un autre côté l'Espagne est maintenant assez peu tentante. Je suppose que, vers la fin de septembre ou au commencement d'octobre, je serai de retour à Paris à moins que quelque accident comme choléra, mort ou mariage ne s'y oppose. Adieu, mille amitiés et compliments.

P. M.

3 Février 1855.

[Mon cher ami, si je suis triste ce n'est pas pour des prunes ; mais comme vous n'y pouvez rien, il est inutile de vous expliquer le pourquoi].

Je n'entends rien aux mortiers. Consultez l'ouvrage de *M^r Vicat* qui est la loi et les prophètes.

Il faudrait savoir de quel ciment il s'agit dans le *Roman de la Rose* pour comprendre ce que le vinaigre peut y faire... Mais, en thèse générale, il faut se méfier des ingrédients coûteux qu'on prétendait mettre dans les ciments d'autrefois. Ex. : celui de la Tour de Thann, délayé avec du crin, etc...

Le gingembre et la cannelle avec de la chaux et du lin (probablement de l'*huile de lin*), peuvent faire un ciment odorant, bon dans quelques cas.

Je me réjouis d'apprendre que vous allez publier tant de choses, et que vous viendrez à Paris.

P. M.

Paris, 21 novembre au soir [1855].

Mon cher ami, vous m'embarrassez fort, mais cependant je crois que je préfère le château Palmer [Margaux]. Veuillez m'en faire envoyer cent bouteilles et dire qu'on en vienne chercher le prix le matin avant midi, mais aussi pas de trop bonne heure.

[L'autre jour M. F. m'a fait prier de le venir voir et m'a demandé si je voulais être professeur à la Sorbonne ou au Collège de France, je ne me rappelle plus lequel, de littérature comparée. J'ai gardé mon sérieux et lui ai fait mes très humbles remerciements motivés : 1° sur mon insuffisance ; 2° sur l'excès de besogne ; 3° sur mes occupations ; 4° sur ce que j'aimerais mieux être pendu. Cela m'a amené naturellement à lui parler de vous, et sur l'objection que vous n'êtes pas assez éloquent, j'ai dit qu'on ne l'était que trop dans ce temps-ci et qu'il fallait faire des cours sérieux ;] que le moyen de les avoir tels était de nommer des professeurs non éloquents, mais sachant leur affaire. Il a répliqué qu'il voulait vous donner une bibliothèque, c'est-à-dire le moyen de résider à Paris honorablement et d'y travailler. Je l'ai fort encouragé à persévérer dans ce dessein. Veuillez garder tout cela, je vous prie, entre vous et moi.

Je ne puis vous donner de conseil quant à l'Académie, si ce n'est de consulter mon ancien, M^r V. Le-

clerc. Il vous dira mieux que personne ce que fera en cette occasion le noyau de professeurs qui tyrannise cet établissement.

Qui est M^r Geoffroy Chateau? Je ne me souviens d'aucun camarade de collège de ce nom.

Adieu, mille amitiés et compliments.

P^r M.

12 mai [1856].

Mon cher ami, je reçois une épreuve où j'ai corrigé quelques fautes. Je vous proposerai encore quelques additions dont vous vous arrangerez si vous voulez.

Je crois que *λαχανᾶς*, *cadi*, vient de la forme du turban d'autrefois, qui ressemblait à un chou : *λάχανον*, ou de la couleur de leur robe vert foncé.

γλεμίτια, froment, vient du slave *Khleb*.

σινέκι, neige, de *Sniegh*.

σπαρώτη, pluie (j'écrirais *σπαρότι*) peut venir de *σπείρω*, part. *σάρτος*, semé.

χειῖμος, hiver, n'est pas un mot d'argot. C'est le même mot que *χειμών* avec une terminaison différente. Observez que les gens du peuple en Grèce ne connaissent guère que les deux premières déclinaisons. On dit *χάρος* ou *χάροντας* au lieu de *χάρων*.

Il faudrait dire ce que signifie *pacchione* où vous voyez l'origine de *πάτζιος*. N'est-ce pas goinfre? Cela pourrait peut-être venir des Bohémiens qui appellent *pachos* ceux qui ne sont pas de leur race? Un Grec

ferait de *pacchione* παχιώνης et non πάζιτος, à ce qu'il me semble.

Tout à vous.

P^r M.

Je crois avoir remarqué encore plusieurs mots d'origine slave, mais cela nous mènerait trop loin.

Mardi 20 Mai 1856.

Mon cher ami,

Vos épreuves sont renvoyées chez Didot.

Vous savez que je n'ai pas grand crédit auprès de M. Buloz. Maintenant moins que jamais, à cause d'une affaire qu'il a avec M. Madrazo, de Madrid, où je suis intervenu inutilement. Cependant je lui parlerai si vous voulez, mais il faut avant tout lui envoyer votre article.

Madame de M^o ne s'arrêtera pas à Bordeaux; autrement elle se fût chargée volontiers du livre de Calderon.

On ne peut rien dédier à l'Empereur sans s'adresser pour en avoir la permission au Grand Chambellan, M^r de Cambacérès. Je puis lui parler si vous voulez. Longpérier est malade. Je vais à l'Institut voir si l'on a le livre que vous dites...

P.-S. On ne l'a pas.

Mille amitiés et compliments.

P^o M.

Paris, 2 septembre 1856.

M^r F. M.

25, Museum St. Bloomsbury
London.

Mon cher ami, je n'ai aucun moyen de vous procurer une audience. Il y a quatre mois que je n'ai vu S. M. et il s'en passera peut-être autant avant que j'aille aux Tuileries. L'Empereur est en ce moment à Biarritz; il ne reviendra qu'en octobre. S'il y a des Anglais dans l'affaire, ils ne peuvent être présentés que par leur ambassadeur. Pour vous, il faut que vous vous adressiez au Grand Chambellan. Je ne le connais que pour le voir au Luxembourg; quoique je ne sois pas en relations d'aucune espèce avec lui, je crois que je pourrais vous donner une lettre pour lui, et ce serait votre affaire de lui persuader de vous faire avoir une audience. Je sais la chose difficile : l'Empereur déteste en donner. Voilà cependant, je crois, le seul moyen d'arriver.

Je suis revenu à Paris hier, pas trop bien portant, après m'être très diverti dans les montagnes. Je n'ai pas de nouvelles de l'argot.

Mille amitiés et compliments.

P^r M.

Paris, 23 Septembre 1856.

Mon cher ami,

J'arrive aujourd'hui à Paris et je repars demain pour trois ou quatre jours. Je trouve votre lettre qui

me fait grand plaisir. Bien que sans inquiétude pour le fond de votre affaire, je craignais que vous n'eussiez quelques semaines à en attendre le dénouement. Il faut que M^r Jardine soit une grosse bête pour n'avoir pas flairé le chantage, qui était manifeste, même dans le compte-rendu peu bienveillant du *Times*. Je serais resté à Paris et j'aurais tâché de voir le Ministre si je pensais que cette démarche pût vous être utile. Mais d'une part, je ne l'ai jamais vu, même en peinture. De l'autre, ma moralité n'est pas assez connue pour que mon témoignage ait grand effet sur lui. Dans ma jeunesse je me suis fait casser un bras par un mari qui trouvait à redire que je le fisse cocu. [Depuis je n'ai jamais vécu en hypocrite, et la conséquence a été qu'encore aujourd'hui je passe auprès de bien des gens pour un homme immoral. A mon âge, j'en suis assez flatté], mais vous comprendrez que moi, habitant de Paris, inconnu ou mal connu du Ministre (n'est-ce pas lui qui me fit mettre en prison il y a quelques années comme procureur général?), je suis malpropre à vous recommander dans votre cas. Vous devriez charger M^r Victor Leclerc de la chose. Voulez-vous que je lui en parle? Au reste il me paraît peu probable qu'il résulte de cela pour vous le moindre désagrément en France. Je trouve cependant que vous avez eu deux torts. Le premier, c'est, aussitôt après le verdict, de n'être pas revenu à Paris parler au Ministre au lieu de lui écrire. Le second de vous loger dans un hôtel où vont tous les

mauvais garnements français et italiens. Quittez-le bien vite, ou faites mieux, venez à Paris. Quelques mots avec le Ministre dissiperont toutes vos inquiétudes, si vous en avez réellement. M^r Fould doit un de ces jours me faire dîner avec ce ministre. Je lui avais demandé cela pour l'entretenir d'une autre affaire. Il me sera possible alors de faire d'une pierre deux coups et de parler de vous beaucoup mieux que si j'allais tombant des nues lui dire que vous n'êtes pas un violeur de filles. Méditez mes deux conseils, un peu tardifs malheureusement; je les crois bons. Adieu, mille amitiés et compliments.

P^r M.

Paris, vendredi soir,
[27 septembre 1856].

Monsieur Francisque Michel,
Sabloniere Hôtel,
Leicester square,
London.

Mon cher ami, j'ai vu aujourd'hui M^r Victor Leclerc; il parlera au Ministre. Il croit, comme moi, que vous feriez bien de venir ici. De plus il m'a dit qu'on avait mis dans la *Gazette des Tribunaux* le compte-rendu Bon st. (?), et point le jugement final. Il croit que vous feriez bien d'envoyer ce jugement à la *Gazette des Tribunaux* et au *Journal de l'Instruction publique*. Pour ce dernier je ne partage pas son

avis. J'ai pensé qu'il était bon que vous fussiez instruit de tout cela.

Mille amitiés et compliments.

P^r M.

15 mars [1857].

Mon cher ami, comment voulez-vous que je vous corrige les mots que je n'ai jamais entendu prononcer? Je crains que vous ne les ayez copiés à droite et à gauche, sans les transcrire selon un système uniforme pour tous. Vous écrivez *chukel* et *chauri*. Si vous voulez figurer la prononciation pour des Français écrivez *Tchoukel* et *tchouri*, ou si vous prenez l'orthographe espagnole, qui est la plus commode : *chuquel*, *churi*.

Kuertchinia me semble étrange. *Quer chini* voudrait dire petite maison dans le dialecte que j'ai étudié jadis.

Erroumancel — probablement *Romané chavé*, les garçons bohémiens.

Pains, peut-être *Païns*, ou mieux *Panchi*, πέντε. *Olepanchi* veut dire, je crois, 5 ½.

Il est impossible que *andre catande* signifie couteau de table; ces deux mots signifient : dans le reste.

Pani barro, lisez *baro*, l'eau grande, c'est-à-dire la mer, et non la *mer est belle*, ce qui est démenti même par votre glossaire.

Bocali acha? *Boqui abela*, faim il a?

Lunÿia, fille mauvaise. *Lumia* s'emploie couramment pour putain parmi tous les gamins de Séville.

Ogachò doit être écrit en deux mots ; *o* est l'article.

Jolie : *foucarra*, probablement *jucara*, ou mieux *jucari*, la *jota* aspirée au lieu d'une F.

Manoucaro pour méchant ? probablement *manu* homme, *chorro* méchant.

Mère : *raja*. Impossible. Probablement *erajai*, une religieuse.

Si *sino* veut dire petit (fort douteux) pourquoi écrivez-vous *tigno pouska* ?

Quatte *estard*, *panchi*. *Panchi* veut dire 5, vous l'avez vu plus haut.

Si on dit effectivement *Debla* pour soleil, ce serait un fait curieux, car le mot *Debla* s'emploie ordinairement pour Dieu ou la vierge ; je crois qu'il y a erreur.

Camani ne peut signifier le sien. C'est une boutique.

Leba tusquet Da. Ce sont, à ce que je crois, des mots qui n'ont aucun sens. Certainement ce ne sont pas des mots bohémiens.

J'écrirais ainsi la chanson :

Ustil', ustil', chaborri Prends, fille,
Minré jucar monro ma jolie amie,
Sar mende caraiolengue avec moi des escargots.

La terminaison *lengue* est singulière ; elle indique le datif pluriel dans les dialectes les mieux conservés. Il se peut que cela veuille dire *escargots*.

Je n'entends pas un mot du B. de M. Cénac. Je vous croyais en Angleterre.

Mille amitiés.

P. M.

P.-S. La plupart des mots de votre glossaire me sont connus. Quelques-uns ont une terminaison nouvelle pour moi, qui peut être caractéristique du dialecte basque. Je crois qu'un certain nombre a été défiguré dans la transcription. Ainsi j'écrirais :

chino pour *tino*,
rachi pour *lazi*,
dracai pour *dracaria*,
guel ou *jel* pour *kerá*.

Paris, 29 mars [1857?].

[Mon cher ami, décidément nous ne nous entendrons jamais en matière de poésie. Vos ballades ne sont pas aussi plates que les premières, mais elles sont trop modernes. Elles n'ont pas trop d'originalité d'invention, et pas du tout de couleur locale.] Elles conviennent à toutes les langues et à tous les pays. J'aime assez celle qui est intitulée, comme un mélodrame, *Adam le Contrebandier*; malheureusement il ne faut pas dire *brave comme une épée* : il n'en avait pas parce que c'est du xviii^e siècle, et encore moins *faire parler la poudre* parce que c'est du pur arabe traduit en style de journaux.

Je suis horriblement enrhumé. J'écris à votre ami d'Oxford *après* avoir lu son livre.

Mille amitiés et compliments.

T. s. v. p.

P^r MÉRIMÉE.

P.-S. Il me semble que vous me demandez des observations sur le chapitre du pays basque où vous cherchez à donner une idée du génie de la langue. Il faudrait que je susse le basque et je n'ai nulle envie de l'apprendre. Je vous conseillerais de supprimer votre chapitre, ou de le refaire en consultant un docte, car il est incompréhensible. Ex. : vous dites page 23 que le verbe est *propositionis copula*. A la bonne heure. Puis, page 25, vous dites : « Quelle anomalie à l'*escuara* de n'admettre *copule du verbe* », etc... — *id est* verbe du verbe ! Que diable cela veut-il dire ?

Je crois que la grammaire où vous avez trouvé cela a voulu dire que le verbe auxiliaire n'avait que deux temps, le passé et le présent, et une terminaison particulière au participe, de même qu'on disait en latin *sum venturus*.

La grande singularité de la langue basque, autant que je l'ai pu deviner dans l'ouvrage de l'abbé Inchauspe, c'est l'amalgame qui a lieu dans le verbe auxiliaire, qui combine dans un même mot le verbe, le pronom et le régime ou même les régimes. Il serait intéressant de découvrir la loi qui régit cette agglutination, pour parler comme les Allemands.

Jeudi soir [1857?].

Mon cher ami,

Je vous serais obligé de remettre ou d'envoyer à Madame Libri le petit mot ci-inclus.

Je regrette de ne pas vous avoir vu pour vous parler de votre livre dont j'ai lu la moitié. Je vous garde un certain nombre d'observations, et *delle grosse*. Vous nous parlez malheureusement trop peu de ce que vous avez vu et beaucoup de livres dont un grand nombre ne valent pas grand'chose. Il y a des chansons que je vous aurais expliquées, moi qui ne suis pas basque, et qui auraient besoin de commentaire. Ce que vous dites de la langue ne peut être de vous. Vous y dites des énormités. Puis vous prenez du grec à M. de Marcellus oubliant qu'il est poète et vous traduisez πύργος θεμελιώμενος, par *ó ma petite rose rouge!* Cela est tiré d'une litanie de la Vierge, et on l'appelle *turris aedificata*. Prenez garde que vos amis d'Oxford ne vous fassent un mauvais parti sur cette traduction.

Je persiste à dire que, si vous vous donnez jamais la peine d'écrire vos pensées et vos observations personnelles, vous nous donnerez un bon livre, tandis que vous me parlez de l'abbé Darrigol et d'autres bonshommes dont je n'ai cure.

Mille amitiés et compliments.

P. M.

Vendredi.

Mon cher ami,

Il me semble plus conforme à la politesse française et plus conforme à la disposition trop pittoresque de mon cabinet que j'aie prendre les ordres de M^{me} Yeméniz. Nous irons chez elle quand vous voudrez. J'ai une aquarelle pour vous, très mauvaise, que j'allais vous envoyer quand j'ai appris que vous alliez venir. Si vous voulez venir la prendre dimanche matin, mais sans M^{me} Yeméniz, vous me trouverez dans ma robe de chambre, que bien connaissez.

Mille amitiés et compliments.

P^r MÉRIMÉE.

6 avril [1857].

Mon cher ami, je n'ai pas lu une ligne de M^r Rondard. Longpérier, qui a lu les *Études ibériennes*, dit que c'est un bon travail.

Je ne sais rien de M^r de Chabrier, sinon que son départ a comblé de joie tous les compulseurs de chartes et que Laborde est enchanté de lui succéder.

Je ne sais ce que devient Dantas. Je crains qu'il ne soit malade. J'irai aujourd'hui en savoir des nouvelles.

Je vous remercie de votre article que j'ai lu avec plaisir, mais vous vous ferez du tort par votre litté-

rature légère. Guérissez-vous de vos rhumatismes. J'ai, moi, une horrible migraine.

Mille amitiés et compliments.

P^r M.

Paris, 20 avril [1857?]

Mon cher ami, je n'ai jamais été présenté au prince Lucien. Je ne l'ai jamais vu. Ne m'aviez-vous pas offert de me présenter à lui? Comment voulez-vous que je fasse votre affaire? En principe je ne suis pas pour les dédicaces aux princes. Ils sont si affligés de carottes qu'ils en voient partout. Le mieux serait de lui envoyer un exemplaire avec une lettre. Je ne comprends pas comment votre livre basque est de la compétence de l'Académie Française. Envoyez-le l'année prochaine au concours Volney.

M^e Libri demeure Hôtel des Princes, rue Richelieu. Je lui transmets votre lettre.

Votre *Guerre de Navarre* a dû paraître, car on m'écrit du Ministère de l'Instruction publique qu'on m'en donne un exemplaire. Je vais le faire retirer.

Le mal d'écrire dans les petits journaux et d'y blaguer les ducs, c'est de faire croire aux ignorants qu'on est feuilletoniste. Une fois cette réputation acquise, ils ne veulent pas vous croire érudit, et ce sont eux qui font les réputations. Peccato!

J'ai vu avant-hier votre Ministre, de la part de l'Académie qui m'y envoyait en députation.

Il nous a expliqué assez bien qu'il n'avait pas un sou, triste nouvelle qui ne m'a pas trop surpris.

Mille amitiés et compliments.

P^r M.

Paris, 26 novembre [1857?].

Mon cher ami, le diable m'emporte si je comprends ce que vous voulez dire avec le cardinal Hip. d'Este et le *Moniteur*. Je n'y vois que du feu.

Je pars demain pour Nice et la Provence où je vais chercher le soleil et guérir si je puis trois ou quatre maladies mortelles.

Il me semble que nous n'avons pas de prix de traduction cette année. Je ne l'affirmerais pas, mais je n'ai plus le temps de consulter M^r Pingard. Je crois encore que les concours sont fermés beaucoup plus tôt qu'en Avril. Si je ne me trompe, ils le sont dès le 1^{er} février. Mais en admettant un prix de traduction, un ouvrage sur les mœurs basques n'aurait pas à s'y présenter.

Je suis mortellement brouillé avec M^r Roulland qui m'a joué un tour. Je lui ai écrit des sottises et ne le saluerai plus. Il me fait l'effet de se laisser mener par les gens qui ont fait faire tant de bêtises à M^r Fortoul.

Je suis fâché d'apprendre ce que vous me dites de votre position à Bordeaux, mais la province est essentiellement bête.

Je n'admets pas votre explication de *rendre la justice* :

1° parce qu'on ne dit pas en patois *rendre l'égal pour la pareille*.

2° parce que Brantôme, qui savait le patois, n'aurait pas fait la méprise qui ne peut arriver qu'à un francisnacotisant (*sic*). Je crois plutôt qu'il s'agit d'un conte populaire que nous ne savons pas.

Mille amitiés et compliments.

P^r M.

Paris, 3 Janvier [1858].

Mon cher ami,

Je me réjouis de vous savoir en bonne santé. La mienne est médiocre. Je ne suis malheureusement pour rien dans la commission Gobert, mais je m'étonne que vous lui donniez du navarrois lorsque c'est du français qu'on demande. Cela vous jouera un mauvais tour. Je suis à votre service pour les mots russes; quant aux bulgares je ne sais pas quelle langue c'est, mais je sais bien que je n'en sais pas un mot.

Mon avis serait que vous vous en tinssiez à l'argot français, sans vous occuper de l'argot russe que vous ne saurez jamais. J'ai envoyé votre lettre à M^r de Laborde. Je vais gagner mon jeton et n'ai que le temps de vous la souhaiter bonne et heureuse.

P^r M.

Dantas me demandait avant-hier de vos nouvelles.

27 Janvier 1858.

Mon cher ami,

Je ne comprends rien à une édition tirée à un exemplaire. Je sais qu'il y en a un de l'édition originale à Bordeaux. Il y en a un autre à Pau. On a réimprimé le tout, sauf quelques suppressions, en tête de l'édition complète de Beyle.

Je ne sais rien de l'Académie, si ce n'est que je ne suis pas de la commission. Je suis fâché que vous ayez envoyé votre *Pays Basque* à l'Académie française. Il y a peu de chances qu'elle le trouve utile aux mœurs. Je m'informerai de la commission et je vous recommanderai (très inutilement) aux gens que je connais. Tenez pour certain que vous serez écarté.

Si vous aviez refait votre chapitre sur la langue basque, je vous aurais conseillé d'envoyer le volume à la commission du prix Volney.

Mille amitiés et compliments.

Pr M.

Paris, 3 Février 1858.

Mon cher ami,

Je serais charmé d'avoir un exemplaire de votre édition, si cela ne coûte pas trop cher.

La commission a été nommée hier : MM. de Rémusat, Augier, Legouvé et Viannet. Je souhaite qu'ils vous trouvent plus utiles aux mœurs que les

88 concurrents que vous avez. Je passe mon temps fort tristement à la commission de la Bibliothèque. J'en ai encore pour un mois au moins. Plaignez-moi; il faut que j'étudie le système des catalogues, ce qui est peu récréatif.

Tout à vous.

Pr M.

P.-S. M. Herculano a été nommé.

Paris, 30 Juin [1861].

Monsieur F. Michel,
Rue de la Trésorerie, 122,
Bordeaux.

Mon cher ami,

Votre paquet est venu le 28 au soir.

J'ai trouvé dans les *Mines d'Orient* le Mémoire que vous m'avez indiqué, et qui m'a semblé peu de chose. L'auteur dit qu'il a vu 240,000 chevaux en 5 ans, et paraît n'avoir parlé à aucun bipède. Il dit que les chevaux arabes sont les meilleurs parce qu'ils ont des pâturages secs. Ils *ont dû* se croiser avec les chevaux européens lors des grandes invasions de l'Orient en Occident, et ils ont fait souche de bons chevaux partout où ils ont trouvé des pâturages secs. Les humides font de mauvais chevaux. Il aurait dû ajouter que c'est pour cela qu'il n'y a pas de chevaux en Angleterre. En un mot, je crois que ce Polonais

n'est pas beaucoup plus fort que vous en hippographie. Je ne puis que vous souhaiter d'autres auteurs. Je n'entends rien à ce sujet.

Mille amitiés.

P^r M.

2 Novembre 1861.

Mon cher ami,

Vous me demandez l'impossible. Comment voulez-vous que je vous dise ce que fera l'Académie? A vue de nez il peut sembler étrange que l'*Histoire des Écossais en France* soit considérée comme histoire de France. Mais cependant la chose n'est pas impossible. Le grand point c'est de persuader M^r Guizot, rapporteur à vie du concours Gobert, et la commission. Rien n'empêche d'adresser votre volume, mais dire d'avance quel sera son sort, c'est impossible. Si je suis à Paris lorsque la commission sera nommée je tâcherai d'en être pour vous donner ma voix, mais très probablement je serai à Cannes où j'ai grand besoin d'aller, car je respire très mal et je suis toujours très oppressé.

Le père de la comtesse de M^o était un *Kirkpatrick*. Il se peut que les *K(irk)* soient d'origine irlandaise, mais le plus célèbre, qui coupa le cou au *black Conigu* (?) et qui avait pour *motto* : *I'll mak sicker*, était bien Écossais.

Il y a un portrait célèbre du *Giorgione* qu'on appelle le *Chevalier Bayard* et qui est faux, à ce que

je crois, quant à l'attribution. Il a été gravé, ce me semble, et souvent copié. Je ne sais si c'est à Grenoble ou à Vienne qu'on m'en a montré un très mauvais, mais qui pouvait être original.

Je n'ai vu personne à Biarritz, car j'ai passé presque tout mon temps à la villa; je n'ai pas vu la C^{tesse} de la Chapelle.

Je trouve que vous avez grand tort d'avoir fait votre livre pour le roi de Prusse et, étant aussi pratique en matière de librairie, de vous être laissé attraper.

Mille amitiés et compliments.

Pr M.

Dimanche.

Mon cher ami, voici la réponse du M^{al}. S'il ne nomme qu'en Mars, j'ai peur que nous n'ayons à recommencer, car il me paraît peu probable qu'il dure jusque là.

Mille amitiés.

Pr M.

8 décembre [1861].

Mon cher ami,

Le concours, comme toujours, est ouvert pour tous les livres publiés dans l'année. On n'est pas très rigoureux dans la pratique, et, si vous aviez un volume déjà publié, on vous passera l'autre en 1862. Mais ce qui me paraît plus difficile c'est de persuader à Mes-

sieurs que c'est de l'histoire de France que vous faites.

Je suis pour mon malheur tenu à la chaîne depuis le matin jusqu'au soir par la commission pour le nouveau *Senatus-consulte*. Je ne sais quand je pourrai partir pour Cannes.

Adieu, mon cher ami, tenez-vous en joie.

Pr M.

Vendredi, s. d. [1861].

Mon cher ami,

Tout ce que je puis vous dire c'est que le père de Mad. de Montijo avait sur son cachet *l'Ul mak sicker*. Vous me semblez singulier de dire que l'exécration s'attache en Écosse à la mémoire d'un des plus fidèles compagnons de Bruce. Je pars après-demain.

Tout à vous.

Pr M.

P.-S. — De Vigny est malade et ne vient plus à l'Académie, et moi je pars.

Paris, 18 Mars [1864].

Mon cher ami,

Je suis arrivé hier de Cannes, où mes poumons malades m'obligent à passer l'hiver. Je ne me souviens d'aucun exemple de donjon bâti sur un tumulus. M. Aug. Leprevost a, je crois, fait insérer

dans les instructions le point que vous me citez. Il me semble qu'il avait rapporté un fait de ce genre observé par lui en Normandie, mais j'ai oublié complètement le nom du château. Je doute que *gemot* soit l'étymologie de motte. Je ne connais pas de lieu plus impropre à rendre la justice. Un grand nombre de donjons n'avaient pas de portes. On y accédait par une échelle. Le seigneur était-il à sa fenêtre et les plaideurs dans la cour? Lisez l'article *donjon* dans le dictionnaire de Viollet-le-Duc, et aussi l'article *château*.

Mille amitiés et compliments.

P^r MÉRIMÉE.

Cannes, 18 Janvier [1867].

Mon cher ami,

Je pense que vous vous préoccupez sans raison. Quant aux influences sur le maréchal, celles de la personne à laquelle vous faites allusion est la dernière à employer, si elle peut s'employer, car leurs rapports sont loin d'être bons. Je pense et j'espère que tout s'arrangera pour le mieux.

Mille amitiés.

P^r MÉRIMÉE.

[Je viens d'assister à l'agonie de M. Cousin. Triste spectacle que celui de la vie se débattant dans un corps douze ou quinze heures après le départ de l'intelligence!]

Samedi 19 Mai [1867].

Mon cher ami,

Supposez-moi très souffrant et vous serez près de la vérité. Je respire fort mal et le temps froid et aigre que nous avons me fait beaucoup de mal.

Vous aurez vu qu'on a donné à O. Feuillet la Bibliothèque de Fontainebleau, ce qui m'a surpris, car je croyais la place trop médiocre pour lui.

Mille amitiés.

P^r M.

Cannes, 25 janvier [1867].

Mon cher ami,

Voici un mot pour le maréchal Niel; je ne le connais pas, mais il m'a vu plusieurs fois à Biarritz, chez d'augustes personnages, et doit me prendre pour quelque chose, étant, lui, crâne neuf dans mon métier. Je désire fort que cela vous soit bon à quelque chose. Je suis tout malade, et cette mort de Cousin m'a fait grand mal.

Tout à vous.

P^r M.

Paris, 52, rue de Lille.

3 Juin [1868?]

Mon cher ami,

Pourriez-vous me dire s'il y a aux Archives, ou à

la Bibliothèque de Bordeaux, ou enfin chez quelque Bordelais une correspondance quelconque de Hobbes avec un sieur Bonneau du Verdier? Vous me feriez beaucoup de plaisir en me donnant vos renseignements à ce sujet.

Mille amitiés.

—
P^r MÉRIMÉE.

Paris, 16 Juin.

Mon cher ami,

J'avais mal lu le nom de Verdus (?). Je suis trop orthodoxe pour avoir rien à faire chez Hobbes. Ne recevant pas de réponse, je me suis adressé au général Daumas qui a fait les questions aux conservateurs. On n'a rien trouvé.

Mille amitiés.

—
P^r MÉRIMÉE.

Cannes, 8 Janvier 1870.

Mon cher ami,

Je suis en effet bien souffrant et je ne prévois pas quand je pourrai quitter ce pays. Tenez-le pour beaucoup plus chaud que Paris. Je me réjouis de la nomination de Dantas à un meilleur poste et lui en ai fait mon compliment.

Merci de vos souhaits, agréez les miens. Recommandez-moi à nos amis.

P^r MÉRIMÉE.

ADDENDA

Je rejette à la fin de la correspondance les quatre lettres suivantes, dont il m'a été impossible de déterminer, même approximativement, la date :

Jeudi 9 Juin.

Mon cher ami,

J'ai reçu votre petit volume, dont je n'ai lu encore que la préface. Je ne connais guère d'hommes de lettres ; cependant si vous désiriez que j'en parlasse à M^r E. Thierry, qui écrit dans le *Moniteur*, je le prierais d'en rendre compte.

Mille amitiés et compliments.

—
P^r MÉRIMÉE.

Samedi.

Mon cher ami,

Vous me présentez votre ecclésiastique justement lorsque notre bibliothécaire me dit qu'il est sur les dents, qu'il ne peut faire son rangement parce qu'on lui envoie tous les jours, et pendant les vacances, de nouveaux lecteurs. Vous avez le droit de présenter vous-même à l'Institut ; pourquoi n'en usez-vous pas ?
..... (*illisible*), moi qui n'en ai que trop pour moi-même !

Mille amitiés et compliments.

—
P^r M,

Mercredi à 7 heures.

Mon cher ami, je vous renvoie votre paquet, où je n'ai eu le temps que de chercher un mot. Je regrette que vous partiez si tôt, d'autant plus que j'attends du vin de Porto dans quelques jours, sur lequel j'aurais désiré avoir vos lumières.

Mille amitiés et compliments.

P^r M.

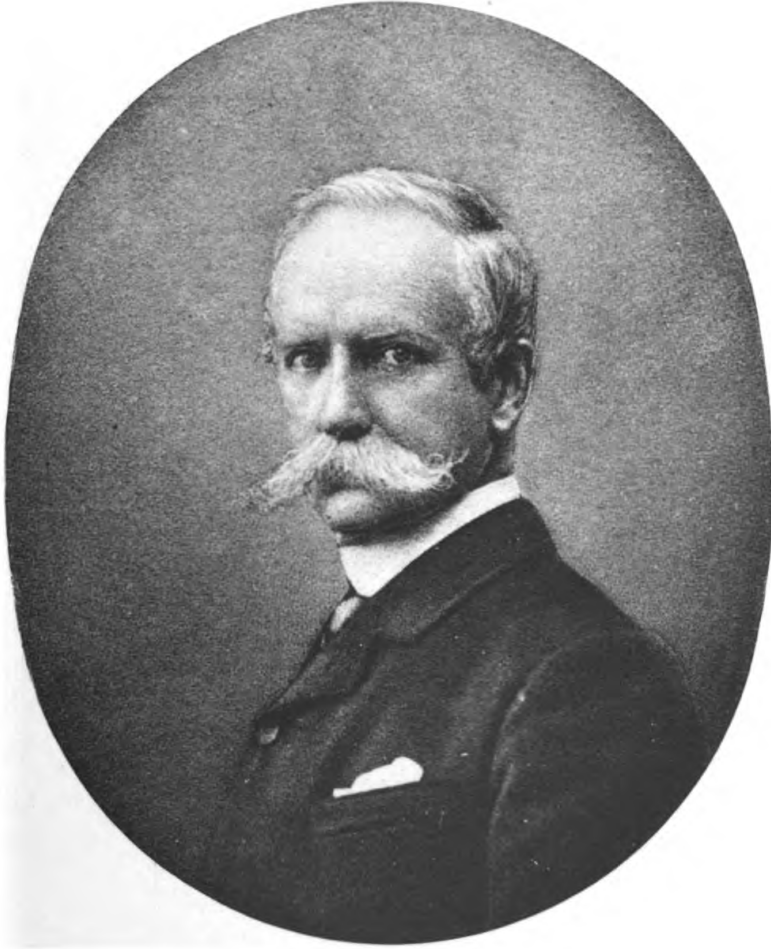
Cannes, 28 décembre.

Mon cher ami,

Je reçois la vôtre. Que voulez-vous que je fasse de mon trou, où je ne vois que le soleil? Quand j'ai quitté Paris, tout allait fort bien pour vous. Le ministre m'avait répondu une lettre très polie, que je vous ai envoyée aussitôt. Je suis toujours fort souffrant et il n'y a pas de ressource à mon cas, puisque ce pays et le temps qu'il fait ne me soulagent guère.

Mille amitiés.

P^r MÉRIMÉE.



EDWARD LEE CHILDE



JOURNAL
DE
PROSPER MÉRIMÉE
(RÉDIGÉ PAR EDWARD LEE CHILDE)
(1860-1868)

Tocqueville a pris son style à Montesquieu, un des hommes qui ont le plus fait pour amener la décadence actuelle de la langue.

*
* *

Lamennais s'est formé sur le modèle de cette canaille de J.-J. Rousseau, citoyen de Genève, Dieu merci! Cousin et Georges Sand sont les meilleurs écrivains d'aujourd'hui; certaines pages des *Lettres d'un Voyageur* sont admirables. Cela tient à ce que Georges Sand a fréquenté le peuple et étudié son idiome.

*
* *

Pouchkine avait du sang nègre; il descendait par les femmes d'Annibal, noir favori que Pierre le Grand avait amené avec lui, et qu'il fit général.

*
* *

Pour bien apprendre le français, prenez Rabelais, lisez-en quelques chapitres, les préfaces, étudiez la façon dont il forme sa phrase; puis Montaigne, et quelques auteurs de cette époque; puis Bossuet; puis ne lisez plus rien du tout, mais écrivez sur ces modèles.

*
* *

Peuples et individus, nous commençons tous par la poésie et nous finissons par la prose.

*
* *

Les Allemands ont fait ce qu'il y a de pire ; ils ont mis de l'imagination dans un sujet qui n'en comportait pas, l'histoire. J'ai connu à Athènes un Allemand, nommé Ross, très savant assurément, l'homme que j'ai vu connaissant le plus intimement la Grèce, qui n'hésitait jamais un moment à vous expliquer tout *ab ovo*, comme s'il avait assisté au développement de l'histoire grecque. Ainsi, voyez Niebuhr, homme d'un grand mérite ; à côté d'un fait qu'il a prouvé, presque avec toutes les chances de probabilité — la conquête de Rome par Porsenna (s'appuyant sur le champ de Porsenna, au-delà du Tibre, et sur le fait que les Romains, et non les Étrusques, avaient écrit l'histoire de cette époque et qu'ils n'auraient pas été se vanter de la prise de leur capitale par l'ennemi), il va chercher le berceau des Étrusques en Rhétie, parce que Tacite a dit que les premiers habitants s'appelaient Raséna. Or, les inscriptions rapportées de Lydie par M. Fellows offrent la même langue, presque, que les monuments étrusques, et divers autres témoignages confirment cette probabilité que les Étrusques venaient de Lydie. De même

Lepsius a supposé que les Pélasges avaient débarqué aux bouches du Pô.

On se rappelle l'orateur dominicain en Espagne, prêchant sur la tentation de N.-S., lorsque le démon, du haut d'une montagne élevée, lui offrit tous les royaumes de la terre, et finit par lui dire de se jeter en bas parce qu'il était sûr que les anges le soutiendraient : « Y el Senor responde : Beso a usted los manos, Senor Satanás que tengo otra arrera para bayar. »

J'étais près de Magnésie avec Ampère. Nous avons envoyé nos bagages en avant, et l'on nous avait laissé un guide, du pays apparemment. C'était un homme parfaitement noir, mais dont les traits n'avaient rien du nègre. Quand nous eûmes fini nos travaux dans le village où nous nous étions arrêtés, nous nous mîmes à interroger notre guide ; il ne savait que quelques mots de grec. Nous pûmes cependant l'entendre répéter : « Pendjab », et distinguer qu'il paraissait vouloir dire qu'il venait d'un pays situé près de l'Angleterre, et où les soldats avaient des figures noires et des habits rouges. Assez intrigués, à notre arrivée à Magnésie, nous nous informons de notre homme. Il n'y avait que quelques mois qu'il était à Magnésie ; il ne parlait ni turc ni arabe ; étant inoffensif, on le laissait tranquille. Quelle vie mystérieuse que celle de ce malheureux Indien venu du Pendjab jusque sur les bords de la Méditerranée !

Les Allemands ont encore à apprendre que l'on ne doit rien affirmer positivement; il faut se contenter de probabilités approximatives dans le domaine de faits aussi incertains que ceux de l'histoire ancienne.

Les savants, en général, cherchent à rapporter tout à un système préconçu; de là l'idée des Allemands de chercher partout un élément germanique, et Niebuhr va dénicher les Étrusques en Rhétie. C'était la grande supériorité de Burnouf, de savoir à fond les lois des changements de langues et de ne se laisser entraîner par aucune faiblesse de ce genre. Il était profondément versé dans la langue la plus importante au point de vue philosophique, le sanscrit. Roken m'a conté qu'il y avait une tribu en Amérique qui, ayant à se plaindre de sa nation, émigra au loin et, pour n'avoir rien de commun avec ses persécuteurs, résolut de changer sa langue en mettant le commencement des mots à la fin, et en retournant pour ainsi dire tous les mots. Au bout d'une génération, le but fut atteint.

*
* *

Vous me demandez si les Orientaux admettent notre supériorité dans quelques branches de la science nouvelle, s'ils reconnaissent les découvertes merveilleuses de ce siècle, si ce qu'ils savent ou voient de notre civilisation les frappe. — Je vous répondrai qu'ils ont pour nous les sentiments que vous

avez pour votre bottier, dont vous reconnaissez la grande supériorité dans son métier, tout en vous disant que c'est un genre qui ne vous touche en rien, et que cette habileté n'a rien qui vous effraie ou qui trouble l'idée que vous avez de votre propre supériorité.

*
* *

Bunsen, dans son *Gott in der Geschichte*, dit : « Après vingt mille années de l'histoire de l'humanité... » Entendrait-il par là depuis la création de l'homme? Mérimée auquel j'en ai parlé me fit les observations suivantes : « J'ai causé avec plusieurs des hommes les plus entendus sur la chronologie égyptienne, et ils étaient tous d'avis qu'il n'y avait pas moyen de rien savoir de précis sur le nombre d'années qu'ont duré les dynasties. Il y a au Louvre la figure d'un scribe égyptien qui remonte certainement à 4,000 ans avant l'ère chrétienne. Par générations des enfants de Noé on est convenu d'entendre des peuples entiers et non des individus. Ainsi le nom *Japhet*, s'appliquerait à toute une génération. Ce mot, dit-on, signifie : *éloigné...*, ce qui s'expliquerait parfaitement dans la bouche des écrivains sacrés qui appartenaient tous à la branche de Sem. Les fils de Sem et de Cham se mêlèrent souvent, tandis que la branche aînée *s'éloigna* vers le Nord. On ne peut donc, ni dans la Bible, ni dans la chronologie égyptienne, s'en tenir à l'expression lit-

térale pour les noms et les époques (Bunsen, auquel j'ai parlé des « vingt mille ans de l'histoire de l'humanité », m'a dit que c'était maintenant l'opinion reçue, que ce chiffre était bien au-dessous de la vérité, que l'ancienne chronologie des Rabbins *was exploded*, et Bunsen est un croyant, donc il n'est nullement suspect (6 janvier 1860).

*
* *

On ne doit pas, en parlant des anciens, dire : la religion, mais : les religions, puisque non seulement chaque peuple, mais chaque ville, chaque famille, chaque individu avait des Dieux et des croyances particulières. On trouve dans les divinités anciennes les deux grands principes d'immobilité (d'où vient *lanatos*, bandelettes, dont on enveloppait leurs pieds, en grande partie dans l'idée de les empêcher de s'enfuir) et de mouvement. C'est le développement du chaos, où toute la Mythologie se trouve en germe. Après l'introduction à Rome des divinités grecques, on adopta les divinités des deux pays qui avaient entre elles le plus d'analogies et on les concilia. Cependant, il y avait une foule de dieux que Rome avait tirés de l'Étrurie et du Latium, et qui leur sont propres : le dieu Terme en est un.

*
* *

La race finnoise s'est très mêlée à la race slave en Russie. On la trouve encore, par fragments et à

l'état pur, près de Moscou et du côté de Kazan. C'est de Boris Goudounov (1593), czar après le meurtre du jeune Démétrius, que date l'asservissement du paysan russe. Pour empêcher l'émigration des Russes, qui se portaient vers le pays des Cosaques et les pays nouvellement conquis, il déclara que tout paysan serait attaché à la terre où il se trouverait le jour de la publication de ce décret. Pierre le Grand compléta les dispositions de Boris. On pouvait autrefois vendre le paysan sans la terre ; depuis Nicolas seulement, cela est défendu. C'est à tel point que, en 1805, après la paix de Tilsitt, les Bashkirs et autres Kalmucks, rentrant chez eux au fond de la Sibérie, achetèrent des femmes en passant à Moscou, au grand désespoir de ces malheureuses, car beaucoup de ces hommes n'étaient pas même chrétiens... [llamas et autres?].

*
* *

Le Talmud est un commentaire fait à différentes époques par les Rabbins sur les livres saints de l'Ancien Testament. Il est au vieux Testament ce que sont les commentaires de l'Église au Nouveau Testament. C'est un recueil des Pères de l'Église juive.

*
* *

Le polonais, le bohème, le russe, etc..., et tous les dialectes slaves, viennent d'une langue slavonne

ou slave (russe ecclésiastique, comme l'appellent les Russes), dans laquelle sont écrites les liturgies du rite grec en Russie, dont on se sert actuellement. Il y a des auteurs qui ont écrit dans cette langue, principalement des auteurs ecclésiastiques; c'est la langue que parlaient les Slaves avant la décomposition en langues polonaise, bohémienne, russe, exactement comme il y avait une langue provençale parlée à Barcelone, Valence, Toulouse, Avignon, où règnent aujourd'hui des idiomes si différents. Cette langue slave est une source commode pour y puiser de nouvelles expressions, des mots nouveaux.

*
* *

Les savants sont encore à se demander si les Hébreux avaient bien l'idée de l'Unité de Dieu; — (emploi du pluriel « Elohim », souvent en parlant de Dieu). Cela cependant peut s'expliquer. Le christianisme, c'est simplement des idées platoniciennes arrangées avec la Bible. Les Arabes ont propagé beaucoup plus leurs superstitions que l'idée de l'Unité. Ils ont trouvé les parties du monde qu'ils ont envahies plus préparées à cette idée que le christianisme à son apparition n'avait trouvé l'Empire romain; de là, la rapidité de leurs conquêtes.

*
* *

Le Nouveau Testament est un code de morale sublime; jamais on ne s'est élevé plus haut. Dans l'An-

cien, on reconnaît les idées des peuples primitifs. David adultère est impuni, mais il est frappé au moment où il fait le dénombrement de son peuple. Ne sont-ce pas là les divinités du paganisme punissant celui qui ne leur faisait pas d'offrande? Toujours cette idée de l'Unité de Dieu a effrayé les hommes; ils la repoussent. Les Musulmans mettent Mahomet et les premiers Imans presque à la hauteur de Dieu. Que sont les saints du catholicisme? la mère de Dieu? L'esprit humain a de la peine à envisager cette idée. Les esprits sérieux de l'antiquité admettent l'idée de l'Unité : τὸ δαίμον, τὸ ἄγαθον; mais le vulgaire avait ses superstitions, sa mythologie, que les plus grands hommes respectaient, et auxquelles ils croyaient peut-être un peu. César, quoique ne croyant pas à une autre vie, fut *Pontifex Maximus*; Alexandre le Grand est un Russe qui a lu Voltaire et veut faire le Français. Cette idée, Grote l'a eue aussi. La démocratie est à nos sociétés modernes ce qu'était le christianisme à l'Empire romain; elle décompose pour recomposer. Nous sommes à la veille d'un bouleversement général. Aversion des esprits d'élite pour ce nivellement d'apparence brutale.

*
* *

Influence physique, géologique et géographique sur les peuples. C'est Mignet qui est surtout frappé de l'influence géologique sur les peuples. *Graeculus esuriens*, disent les Romains en parlant des Grecs qui, dans l'Empire, jouaient le rôle que jouent les

Romains aujourd'hui. C'étaient surtout les idées grecques qui trônaient à Rome, et non les individus grecs, car ce pays, qui a eu plus de grands hommes en tout qu'aucun autre pays, ne pouvait manquer d'être un foyer d'idées. Il est étonnant que la démocratie ait résisté si longtemps en Grèce — 150 ans à Athènes —; c'était, il est vrai, plutôt une oligarchie (*janvier 1860*).

* * *

L'apogée, le point culminant de la langue française, c'est-à-dire l'époque où elle a été la plus féconde, la plus « elle-même », la plus véritablement française, originale et primesautière, a été au xvi^e siècle. C'est dans Rabelais qu'il faut chercher le monument de la vraie langue française. L'influence de la cour devenant plus grande, on épura la langue; on lui enleva, sous prétexte de vulgarité, toutes ses expressions fortes et pittoresques. Elle n'eut plus la ressource de puiser à sa véritable source, dans la langue populaire et dans les langues provençales. La société de l'Hôtel de Rambouillet, la coterie des Précieuses l'achevaient; les écrivains, bien qu'hommes de génie, qui vinrent après, n'osèrent pas s'insurger; certains mots, bannis de la société polie depuis trente ans, furent perdus. Indubitablement, quel que soit le mérite des chefs-d'œuvre de ces grands écrivains, il eût été bien plus grand, s'ils avaient eu un autre instrument. Bossuet au xvii^e siè-

cle, certainement a détourné la langue de sa voie ; et cependant, qu'elle est tombée depuis ! Comparez la période « vraie » de Bossuet, simple et majestueuse, à celle même de Voltaire ! Du temps de Rabelais, on puisait de nouveaux mots dans les origines de la langue, aux sources qui l'avaient produite, dans le latin et les langues dérivées du latin. Rabelais même, homme d'éducation, forgeait beaucoup de nouvelles expressions. Aujourd'hui, ce serait une pédanterie que de dire comme Marguerite de Valois en tête de ses Mémoires : « Je n'écris pas par *autophilie* », au lieu de *vanité*, *amour-propre*. Depuis le xvii^e siècle, on a retranché tout ce qui, disait-on, était bas et trivial. Chez les Grecs, Pindare et Hérodote vivaient avant les grands événements de l'histoire grecque. C'est sous les Antonins que Lucien écrivit le grec aussi purement que du temps de Thucydide ; et cependant, on ne dira pas que ce fut le beau moment de la Grèce.

La simultanéité de l'excellence de la langue et du développement du génie d'un peuple n'est nullement nécessaire et arrive rarement. Depuis Rabelais, le français n'a fait que déchoir et, cependant, il y a eu le siècle de Louis XIV, et les xvii^e et xviii^e siècles depuis.

*
* *

Sous Pierre le Grand, le russe était du *charabia*, puis il est devenu de l'allemand traduit, puis du

français traduit. Il a fallu qu'un homme de génie, Pouchkine, démêlât ce chaos et allât puiser aux origines de la langue slave dans les écritures et les commentaires religieux écrits en langue slavonne.

*
* *

L'anglais de Shakespeare est une langue riche, fertile, qui, en elle-même, est pleine de ressources. Depuis, elle s'est policée et n'a fait que tomber. Une langue qui se recrute de tous les côtés, qui n'a qu'à prendre à une langue étrangère un mot et à en changer la prononciation pour qu'il ait aussitôt droit de nationalité, perd tout caractère. En Amérique, ce sont tous des imitateurs, *servum pecus*, Prescott, Longfellow, etc.; Franklin a été le seul qui, en bon anglais, se soit un instant frayé une voie particulière et ait dit, en bon vieil anglais, des choses neuves et vraies. Il n'y a que la lutte qui profite aux langues et à tant d'autres choses. La prospérité les amollit.

*
* *

On est étonné, dans toutes les littératures, de trouver, dans les ouvrages les plus anciens, une si grande simplicité, qui se perd ensuite et fait place à un style prétentieux et exagéré. Puis on cherche à retrouver la simplicité primitive et à retourner à la première manière d'écrire. Lucain écrivait du temps de Néron et cherchait à donner plus de vigueur au

latin de son temps. Lucrèce était plus primitif, plus vraiment latin qu'Horace et Virgile, que l'esprit grec avait déjà envahis et policés. Chez Juvénal et Tacite il ne faut pas confondre l'énergie de l'homme avec la langue de l'écrivain, déjà en décadence. Tite-Live est plus latin; Cicéron demandait pardon, dans une de ses lettres, d'une expression qu'il latinisait; Pétrone se servait du grec continuellement; Hérodote, Rabelais, Montaigne, Lucrèce sont à peu près sur la même ligne dans leurs langues respectives; leurs œuvres sont les monuments de leurs idiomes respectifs dans leur pureté et leur énergie premières. Thucydide et Démosthène, Molière et Bossuet, Cicéron et Virgile ont vécu aux belles époques de leurs langues, mais il n'ont déjà plus cette sève de jeunesse et cette vigueur saine et virile, tout en étant les auteurs les plus achevés de leurs nations respectives.

La période est un signe d'après lequel on peut juger du plus ou moins de maturité d'une langue. L'allemand, dans lequel la grammaire ne définit pas exactement la place de chaque mot, qui dépend de l'émotion de l'orateur, du plus ou moins de méthode dans la pensée de celui qui écrit, est une langue incomplète et embrouillée. Comparez le français de Bossuet à celui de Voltaire; le premier a la période claire, belle, sonore; le second est plus coupé, haché, et cela a été de plus en plus en augmentant. Les Précieuses et les salons de la rue Royale, qui ont

épuré et contribué à former la langue à leur manière, en en chassant les expressions fortes et populaires faisant image et venant du génie même de la langue, n'avaient fait aucune des études nécessaires à ce rôle et ont détourné de sa route la langue française. Heureusement, il s'est trouvé parmi les hommes qui ont été appelés à s'en servir d'abord des génies qui en ont tiré tout le parti possible; mais que n'auraient-ils fait, si une coterie de trente personnes n'eut banni tous les mots vigoureux? Cette servilité courtisanesque a appauvri la langue. Un mot inusité devenait de mauvaise compagnie et se perdait; ainsi, des centaines d'expressions et de mots qui fourmillent dans les anciens auteurs ont cessé d'être compris. Molière et Bossuet ont conservé encore quelque force dans leur langue.

*
* *

Époques florissantes dans les littératures qu'on a négligées, par exemple les romans de chevalerie (tous sont d'origine française, le roman de l'ours *Bruin*, le roman du renard *Reinecke-Fuchs*, etc., etc.).

Ils ont beaucoup d'originalité, mais traitent de sujets qui ont perdu de leur intérêt; beaucoup de répétitions, roulant aussi sur le même sujet, l'amour en général et la guerre. Chez les Espagnols, les *Canzones* sont dépourvus des qualités des poèmes provençaux du xiv^e siècle. Pétrarque a beaucoup

puisé à cette source et largement traduit. (Un sonnet sur l'amour est traduit tout entier.)

* * *

Les Mongols, destructeurs du Kalifat de Bagdad et de l'unité de la société islamique, ne sont pas connus des anciens et sont d'une race nouvelle dans l'Asie occidentale. Les Turcs ne sont pas des Mongols purs; ils sont un mélange de Mongols et de races japhétiques à différents degrés et à différentes doses. Prédécesseurs des Mongols, ils ont été moins nuisibles qu'eux.

* * *

Immense impression produite sur l'Asie par les Grecs (que l'on peut comparer, pour l'importance numérique, aux cantons de la Suisse), malgré la puissance organisée de la Perse. Alexandre poussa en avant, jusqu'au cœur de l'Orient, tandis que tout le christianisme n'a réussi qu'à arracher une bi-coque, qu'elle n'a gardée qu'un siècle, et qui a tremblé quatre siècles, jusqu'à ce que Sobievski la sauvât.

* * *

Malgré les nombreuses traductions et imitations des langues occidentales dans la littérature russe, un homme de génie, Pouchkine, au commencement

de ce siècle, l'a dirigée dans la véritable voie qu'elle doit suivre et l'a marquée de son empreinte. Contemporain de Byron, il l'a imité dans une de ses pièces, *Eugène Oniéguiue*, qui a de la ressemblance avec *Don Juan*...

*
* *

... Qu'est-ce qui fait l'énorme différence entre une médaille grecque et une médaille moderne, toute à l'avantage de la première? C'est que, chez nous, l'extrême fini des détails, où les choses les moins saillantes sont aussi achevées que les parties les plus essentielles, nuit à l'ensemble. Dans une médaille grecque au contraire, les parties marquantes sur lesquelles doit être attirée l'attention, sont exagérées et traitées avec grand soin, tandis que les autres sont négligées. Le résultat est que cette dernière médaille frappe beaucoup plus et laisse une impression durable et profonde, parce que l'œil n'est pas distrait par la multitude des détails. De même chez Pouchkine, et c'est ce qui le distingue des poètes occidentaux, et, en particulier, de lord Byron, qui lui est peut-être supérieur en génie, mais chez lequel l'abondance des idées, entassées sans ordre et sans distinction fait qu'elles se nuisent entre elles. *Don Juan* est ce qu'il a écrit de plus beau. C'est une imitation de Sterne qui, lui-même, est une copie de Rabelais, et c'est un sujet qui, jusqu'alors, n'avait été traité qu'en prose, et qui, pour la première fois, l'est en vers.

*
* *

Les Anglais ne savent pas écrire une pièce pour le théâtre, ni la mettre sur ses jambes, témoin Shakespeare.

*
* *

Nicolas Gogol, mort il y a très peu d'années, esprit morose, mort fou, a écrit beaucoup de nouvelles, entre autres le *Revisor*, l'*Inspecteur général*, pièce très hardie. Le poème des *Bohémiens* de Pouchkine, n'est pas une de ses plus mauvaises pièces. Krylof le fabuliste est un auteur très remarquable. Lermontoff a écrit beaucoup en vers; ses sujets sont très souvent placés dans le Caucase où les scènes se passent. Tourguénief écrit en prose sur les mœurs des paysans et la vie intime. Le russe a une richesse d'expressions, des nuances à l'infini; on peut couper un cheveu en quatre. Trois formes de verbes; le fréquentatif, l'...(illisible), et celui qui n'est ni l'un ni l'autre. Le vocatif du slave n'a pas été conservé dans le russe, mais les Russes se servent souvent de la forme slave pour donner un vernis d'antiquité, comme les Grecs du génitif en « οἴο ».

*
* *

Niebuhr fait preuve de beaucoup d'esprit dans son ouvrage assurément; ses leçons en chaire étaient cependant bien plus remarquables. Bien des choses lui échappaient, probablement parce qu'il n'avait

pas beaucoup couru le monde ; les traits de mœurs surtout lui échappaient. Ainsi il ne croit pas au trait raconté par Tite-Live, lors de la prise de Rome par les Gaulois ; l'historien latin dit que le premier aspect des sénateurs assis sur leurs chaises curules frappa les barbares d'un saint respect, mais que, l'un d'eux s'étant avancé et ayant tiré la barbe d'un vieillard, qui lui asséna un coup, le massacre commença aussitôt. Je n'y étais pas, mais je gagerais que cela s'est passé ainsi ; c'est tellement dans les mœurs des Gaulois, aujourd'hui encore ! Puis, pour les fondateurs de Rome, il ferme les yeux à l'évidence attestée par la nature des lieux où Rome a été fondée. Dans un endroit si malsain il n'y a que des brigands qui aient pu songer à planter leurs orges. Il ne croit pas plus à l'enlèvement des Sabines ; cependant, il y a dans les lois romaines une preuve bien évidente que les premières femmes de Rome avaient été des étrangères ravies de force ; il était défendu aux femmes par une loi datant des temps des rois, tombée naturellement en désuétude depuis, d'entrer dans la cuisine, de peur qu'elles n'empoisonnassent les mets. — Les vaincus, historiquement parlant, ont toujours tort vis-à-vis des vainqueurs ; la thèse d'Augustin Thierry réhabilitant systématiquement les Anglo-Saxons est donc mal fondée. Leur infériorité est prouvée, non pas tant par la défaite même, que par l'affermissement de la domination de la race conquérante.

* *
* *

Un des faits les plus obscurs de l'histoire est le problème des différents éléments qui ont composé le peuple grec. L'invasion des Doriens... d'où venaient-ils? Leur séparation en Doriens, Ioniens, Éoliens? Les Athéniens étaient-ils des Ioniens? etc., etc. La mention des Athéniens dans Homère est une intercalation postérieure (1860).

* *
* *

Le XIX^e siècle est incontestablement un siècle d'histoire où les études historiques et critiques ont été remises en honneur, et en cela est sa supériorité; mais on s'est jeté dans les extrêmes. Parce que toutes les histoires précédentes étaient conçues dans un esprit faux, que l'on n'y tenait nullement compte des peuples, mais que c'était aux rois et aux grands seuls que l'on faisait attention, était-ce une excuse pour se jeter dans l'extrême opposé, pour faire sans cesse l'apologie des vaincus, pour voir toujours des questions de races là où il y a lutte entre le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel? Niebuhr a une critique pleine de finesse et de talent; l'art y paraît trop cependant; et il pousse tellement loin la recherche et la critique que son ouvrage perd de sa valeur. Il prétend retrouver dans les premiers chapitres de Tite-Live les rimes des anciennes ballades

avec lesquelles il prétendait que Tite-Live avait composé son histoire. Et d'où lui est venue cette idée? De ce qu'à ce moment l'on niait l'existence d'Homère, et que l'on rapportait toutes les premières œuvres des peuples à des ballades.

* *

Un auteur allemand très savant de Kœnigsberg a écrit un ouvrage sur les mystères des Grecs, où il dit qu'il est convaincu qu'ils ne signifiaient rien, et il les compare au carnaval des nations modernes qui n'ont également aucune signification. Voilà le résultat quand on écrit sans savoir!

* *

Grote, Anglais rompu aux discussions parlementaires et helléniste des plus forts, tombe dans une erreur analogue quand il parle de la retraite des Dix-Mille; il explique que les Grecs durent leur salut à l'habitude qu'ils avaient de s'assembler tous les soirs et de discuter entre eux les opérations du lendemain. Il est probable que c'est à leurs qualités militaires qu'ils furent redevables de la vie.

* *

L'architecture gothique est éminemment française; elle a pris naissance dans l'Ile-de-France et dans certaines parties de la Picardie. Hors de là, il

ne s'est rien fait d'originellement gothique. Les prétentions des Allemands ne peuvent pas se soutenir.

*
* *

Une philosophie de l'histoire est une absurdité. Évidemment quand les mêmes causes se présentent, les mêmes effets *probablement* suivront, le cœur de l'homme étant partout et toujours le même; mais réduire tout en système est dangereux et étroit. On a remarqué que les aristocraties dégénéraient en démocraties et, de là, aboutissaient au despotisme. Hérodote a parlé de cette loi universelle.

*
* *

La Saint-Barthélemy fut, le 24 février de l'année 1592, le triomphe de la démocratie. Le protestantisme s'était fait en France de haut en bas. C'étaient les grands du pays, les Chatillons, les Montmorency, qui s'en servaient comme d'une arme contre la couronne. Remarquez que les causes populaires s'abritent le plus qu'elles peuvent derrière un grand nom. César n'en a été ni le premier ni le dernier exemple.

*
* *

Mythe dorien : Taras, chef dorien, après deux essais infructueux sur une ville de l'Italie méridionale, consulta l'oracle pour savoir ce qu'il fallait

qu'il fit pour en arriver à ses fins. Il lui fut répondu qu'il ne serait vainqueur que lorsqu'il tomberait de l'eau d'un ciel serein, ἀπ' ἀγλαΐης.

Un jour que, se préparant à un combat, il se faisait arranger la chevelure selon la mode dorienne, par sa femme, il sentit plusieurs larmes lui tomber sur le front, car elle était inquiète de son sort. Elle s'appelait Églé. Il salua cette coïncidence comme un présage de victoire, ce qui arriva en effet. Ce fut lui qui fonda Tarente.

*
* *

Mérimée croit que les Gaulois (Celts au fond), c'est-à-dire une partie de la nation, retournèrent au berceau de leur nation, en Galatie (Asie-Mineure) : c'est pendant ce retour qu'ils pillèrent Delphes ; seulement, ce fait eut lieu bien des siècles après qu'ils eurent perdu la mémoire de leur première patrie. Comme les Turcs, ils commencèrent à se mettre au service des princes indigènes et finirent par s'établir à leur place (Bunsen ne croit pas du tout au retour).

*
* *

Le nombre des compagnons de Guillaume le Conquérant n'était pas grand ; mais leur grande supériorité de civilisation leur conserva les avantages que leur avait donnés la victoire. Pas un parmi ces « Nord-men » ne savait le danois ; ils s'étaient entièrement latinisés et francisés. C'est à peine si le

courant d'émigration des gentilshommes, et autres, de Normandie en Angleterre, dura cent cinquante ans; ainsi la masse de sang étranger n'a jamais été très considérable, mais c'était le levain; ils donnèrent l'impulsion et firent de l'Angleterre ce qu'elle est.

*
* *

L'amour du beau était bien plus développé chez les Grecs que chez aucun autre peuple; ils ont porté l'art à un degré beaucoup plus élevé qu'aucun autre peuple. C'est un fait incontestable. D'où cela vient-il? La réponse est bien difficile. Entre autres raisons, leur éducation était différente. Les jeux en public, la gymnastique, développaient les muscles et chacun était plus à même d'apprécier les beautés de la forme. Le commun des hommes en savait plus long que maint artiste de nos jours sur la statuaire. Les femmes ne jouaient aucun rôle dans la société grecque. A Rome leur influence était [grande : voyez] Lucrèce, Cornélie, mère des Gracques, etc. On raconte que deux sœurs avaient épousé, l'une un patricien devenu consul, l'autre un plébéien qui n'était que tribun. Comme cette dernière rendait visite à sa sœur, le mari consul frappa à la porte, du pied. C'était l'habitude des gens bien élevés dans l'antiquité. Comme elle témoignait de l'effroi à ce bruit inusité et de son ignorance de cette coutume, sa sœur « consulaire » railla son manque de

savoir-vivre. La cadette n'eut de repos que son mari n'ait poussé le peuple à demander et à obtenir que les plébéiens pûssent parvenir au consulat. Ce trait, peut-être inventé, indique le rôle de la femme à Rome.

*
* *

Cuvier avait au Jardin des Plantes plusieurs cabinets de travail, réservés, chacun, à une branche particulière de la science, à la conchyliologie, à l'ornithologie, à la pischologie (*sic*), etc., etc.; dans chaque coin était un pupitre. Il ne composait qu'en se promenant de long en large; aussitôt l'idée venue, il la notait, trouvant toujours un pupitre à sa portée. Il avait calculé qu'il faisait ainsi plusieurs lieues par jour; il ne prenait pas d'autre exercice. Ses discours académiques, si admirés, ont été pour la plupart composés dans sa voiture arrangée à cet effet, pendant qu'il se faisait conduire dans le monde, où il allait assidûment.

*
* *

Il y a dans l'église Saint-Marc, à Venise, une dalle sur laquelle sont sculptés un lion gras se tenant au milieu des flots et un lion maigre se tenant sur la terre ferme. Ce fut l'œuvre ou l'idée d'un chanoine qui voulut ainsi exprimer la destinée de Venise, qui serait riche et florissante tant qu'elle dominerait sur les mers, mais qui dépérirait du moment où elle se trouverait reléguée sur la terre ferme.

*
* *

Marchiali était le nom du « Masque de fer ». Il était de Modène. En sa qualité de Ministre du Duc, il avait promis à Louis XIV la cession de Casale, et en avait obtenu, en échange, des conditions favorables; de plus, un blanc-seing du Roi. Étant convaincu plus tard qu'il avait été dupé, le Roi chargea Catinat de reprendre Marchiali. Attiré dans un village, il fut saisi par des soldats français déguisés, emprisonné d'abord à Fenestrelle, puis à l'île Sainte-Marguerite. Il mourut à la Bastille. On a aux Affaires Étrangères le rapport de Catinat à ce sujet, ce qui a permis de vérifier le nom.

*
* *

Quand la Russie aura sa petite révolution, on verra comme elle marchera dans la voie de [la] conquête. Voyez comme elle s'est assimilée la Mingrèlie, la Géorgie, etc., etc. — La raideur des Anglais, leur mépris nullement déguisé pour toute autre race que la leur, leur indifférence complète à blesser les vanités, les susceptibilités, l'orgueil des peuples qui leur sont soumis, les empêcheront à jamais de fonder un établissement durable aux Indes. Du jour où les Russes y arriveront, les Anglais seront perdus.

*
* *

On ne remarque d'étriers ni dans les pièces de

monnaie, ni dans les statues ou les sculptures anciennes. Il était du devoir du gouverneur de la localité, soit en Grèce, soit à Rome, de faire placer le long des routes, à de fréquents intervalles, de grosses pierres afin d'aider le cavalier. Hippocrate et Gallien parlent d'ailleurs d'une maladie occasionnée par cet état de pendaison des jambes, à la suite d'un usage prolongé du cheval. Les Anglo-Saxons, les Normands, les Anglo-Normands furent probablement les premiers à se servir d'éperons, comme on le voit d'après les peintures dans le Temple-Church à Londres. Sous Henri III d'Angleterre, on se servait d'éperons à roue. Henri VIII fut le premier qui introduisit l'éperon en forme d'étoile.

*
* *

Mérimée vint à parler un soir de ses tournées archéologiques. Viollet-le-Duc se trouvait ce soir-là chez lui — : « Je me souviens, dit Mérimée, qu'une fois, entre autres (c'était en Alsace), je visitais une église en compagnie d'un professeur de la religion prétendue réformée. Comme il y avait une inscription que nous ne pouvions déchiffrer, il fut chercher de l'eau bénite et lava la pierre, ce qui me scandalisa horriblement. « C'est bien à vous d'en parler ! interrompit en riant Viollet-le-Duc ; que de fois n'avons-nous pas pris de l'eau bénite pour laver nos plans dans les intérieurs d'églises ? je vous ai vu souvent laver vos brosses dans le bénitier. » — « Ah !

je l'avais oublié », répliqua Mérimée. » C'était à une époque où les questions religieuses avaient peut-être moins de retentissement qu'aujourd'hui.

*
* *

Mérimée dînait à Londres chez le Prince de Talleyrand, alors ambassadeur. C'était au moment du siège d'Anvers et l'on s'attendait d'heure en heure à recevoir des nouvelles définitives. On savait que le Prince, le matin, avait reçu des dépêches par un courrier extraordinaire, mais il n'avait rien dit. A cette époque, en 1832, les nouvelles voyageaient moins vite qu'aujourd'hui, et toutes les personnes invitées à ce dîner, parmi lesquelles les sommités de la société de Londres et tout le personnel de l'ambassade, étaient fort curieuses d'apprendre quelque chose. Aussi s'était-on donné le mot pour pousser le Prince à parler, entre autres Milady***, qui s'était chargée d'attacher le grelot... « Prince avez-vous reçu des nouvelles d'Anvers? », fit-elle après le premier service. Talleyrand, qui entendait parfaitement quand il voulait, fit la sourde oreille. A toutes les allusions il ne fit aucune attention. Enfin, tout à fait à la fin du dîner, comme quelqu'un exprimait la crainte que les Français ne fussent obligés de lever le siège. — « C'est ce qui est en effet arrivé, Messieurs, dit le Prince tranquillement. Anvers est à nous depuis hier. » C'est tout ce qu'il dit. Un autre eût illuminé, eût fait part de l'événement à tout le

monde dès le premier moment... Talleyrand visait à produire un plus grand effet, mais autrement; et il y réussit.

*
* *

Pour prouver jusqu'à quel point les mœurs et la moralité publique ont gagné depuis un siècle, Mérimée cite le *Journal* de Barbier, ce bon bourgeois, cet honnête homme de 1760 qui, à propos d'un criminel dont les délations compromettaient beaucoup de monde, écrit tranquillement : « La justice devrait faire empoisonner ces gens-là », sans se douter de l'énormité de ce qu'il écrit.

Une autre preuve à l'appui est l'édit du sénat de Venise qui défendait aux ouvriers de Murano d'émigrer à l'étranger et qui menaçait de les faire assassiner, s'ils s'y établissaient.

*
* *

M. Réal reçut du premier Consul l'ordre d'aller interroger le Duc d'Enghien peu d'instantes avant l'heure où on devait le fusiller. Cette mission lui plaisait fort peu; il s'arrangea pour arriver à Vincennes trop tard! Le Duc n'était plus... On lui remit tout ce qui avait appartenu à la victime de Bonaparte, entre autres une lettre cachetée adressée à la Princesse de Rohan. Réal se trouva en affaires en ce moment, et il ne pensa pas à la faire parvenir à son adresse. Plus tard, il dut se réfugier en Amérique et, en partant, confia ses papiers à M. Mérimée

père, qui les lui rendit à son retour. M. Réal mort, sa fille pria Prosper Mérimée de les examiner. Interrompu à diverses reprises, il les repassa à son cousin, M. Fresnel, lors du mariage de celui-ci avec la fille de M. Réal. Un matin, M. Fresnel, — ils habitaient la même maison, — monte tout effaré chez Mérimée, une lettre ouverte à la main : « Tenez, voilà ce que j'ai trouvé », et il lui donna à lire cette pauvre lettre égarée. Elle contenait une alliance et quelques cheveux.

*
* * *

Comme le fils d'un roi était un dicton sanscrit qui faisait allusion à la légende suivante. Le fils d'un roi avait été volé dans son enfance. Élevé dans les montagnes, parmi les bergers, il avait fini par les surpasser tous en audace ; il sortait triomphant de toutes les luttes, de tous les dangers, à force de courage et de persévérance. Enfin le secret de sa naissance s'ébruita ; rappelé par son père, ses dignités lui sont rendues, son rang est reconnu, il recommence une nouvelle carrière, il trouve de nouveaux devoirs à remplir. C'est l'histoire de l'âme humaine (Barthélémy-Saint-Hilaire).

*
* * *

(Petite esquisse d'une promenade avec Mérimée et Saint-Hilaire à Cannes, en janvier 1868.)

Arrêté près d'un puits, Mérimée s'assoit sur une pierre, allume une cigarette : « Vous rappelez-vous,

dit-il à Saint-Hilaire, cette page d'Ammien Marcellin, où il raconte que, poursuivis par des Parthes, lui et ses légionnaires épuisés de soif s'arrêtèrent près d'un puits, et, n'ayant rien pour puiser l'eau, y trempèrent leurs manteaux, et, en les tordant, purent ainsi avaler quelques gouttes. » On ne trouve pas beaucoup de ces traits modernes chez les anciens. On dirait que le fait s'est passé hier. Saint-Hilaire dit qu'il croyait que cette absence de détails venait de ce que les anciens ne les avaient pas jugés assez importants pour les consigner par écrit, que, de plus, l'esclavage et la constitution de la société païenne leur laissaient ignorer une foule de choses. Puis on parla des Ὑπομνήματα (*Commentaires*) de Xénophon, où il est raconté qu'on annonçait à Athènes l'arrivée d'une chamelle d'Ionie, et chacun de vanter sa beauté. Socrate voulut l'aller voir, et il y a une conversation charmante à ce propos. — Saint-Hilaire vint à parler du *Banquet* de Platon où, le discours étant venu sur la beauté, Socrate s'excusa de n'en rien dire, plaidant son ignorance. « Mais, ajouta-t-il, je me souviens d'avoir rencontré à Corinthe une courtisane Diothyma, qui m'en a dit plusieurs choses qui m'ont frappé et je vais vous les répéter »; et puis suivent des détails ravissants. — La conversation passa à Horace. Mérimée cita un vers de lui désapprouvant qu'on mît en croix un esclave pour avoir mangé d'un plat qu'il emportait. Cette indulgence d'Horace laisse supposer comment on punissait les esclaves chez les Romains. La conver-

sation tomba sur Cicéron, sur ses lettres, sur les éditions qu'on en a faites; on cita sa vanité extraordinaire; il s'inquiétait sans cesse de ce que pensait Varron de ses différents écrits. On parla surtout d'une de ses lettres adressée à César, au plus terrible moment de la guerre des Gaules, dans laquelle il lui demande de lui renvoyer courrier par courrier son avis sur tel opuscule qu'il lui a fait parvenir... La cigarette étant finie, nous nous levâmes et continuâmes notre promenade.

*
* *

Buckle, dans son *Histoire de la civilisation*, parlant des Espagnols, ne tient pas assez compte des grands changements qui se sont produits dans le caractère de ce peuple depuis le règne d'Isabelle la Catholique. Il a l'air de croire que, tel qu'il est aujourd'hui, tel l'Espagnol a toujours été. C'est radicalement faux. D'abord la féodalité n'a jamais existé en Espagne. Autrefois, nul pays n'était mieux doté d'institutions libérales.

Chaque province avait ses privilèges. Les Juifs et les Maures vivaient avec les chrétiens sur un pied d'égalité parfaite. Don Samuel Lévy était le trésorier de Pierre le Justicier. Ce n'est que plus tard, à la fin du xv^e siècle, que l'Église catholique, sous prétexte de religion, fit appliquer de véritables mesures de confiscation. Par suite des habitudes dépensières des chrétiens, de leurs querelles et guerres intestines, la plupart des descendants des Goths étaient

ruinés. Tout l'argent, peu à peu, était passé entre les mains des Juifs et des Maures. C'est ce que virent les prêtres. Aussi, sous le voile de la religion, dépouillèrent-ils les infidèles, ayant grand soin de prélever largement la dîme de l'Église. A partir du règne des souverains catholiques et de l'introduction de l'Inquisition, le caractère espagnol devint étroit, bigot, cruel. Avant ce changement, un évêque espagnol avait refusé de s'associer à la persécution des Albigeois.

*
* *

Toutes les idées nobles, grandes, riches et raisonnables, sont venues des Grecs. Jamais l'Allemand n'a eu une idée raisonnable; il est un chaos d'obscurité.

*
* *

Il n'y a pas d'honnêteté chez les critiques allemands; ils partent tous d'un système préconçu et dénaturent les faits pour leur faire prouver ce qu'ils veulent. Lessing a poussé son exagération contre le christianisme trop loin. Niebuhr mentait sciemment. Il n'y a que les Français et les Anglais qui ont rendu de grands services à l'humanité, les premiers par la clarté qu'ils mettent en tout, les seconds par leur application sérieuse et pratique.

*
* *

Jamais réputation n'a été plus usurpée que celle de Gœthe; elle est bien au-dessous de celle de

Schiller, qui lui-même n'est qu'un écrivain de second ordre, et grand imitateur. Jamais les Allemands n'ont raisonné. Une suite d'inductions n'est jamais sortie de la tête d'un Allemand. Niebuhr arrange son système comme on abat des noix ; il torture l'histoire romaine et dénature les faits pour les plier à ses idées.

Gemüth signifie escroquerie. Gœthe, Schiller et C^{ie}, [sont] des plagiaires faux et maladroits souvent. Auraient-ils tous existé sans Shakespeare ? Leurs philosophes ont tout emprunté à Charles Bonnet (commencement du xvii^e siècle), qui avait dit avec plus de simplicité ce qu'ils ont répété. Kant a-t-il dit quelque chose qui ne se trouve pas chez les Grecs ? Que signifie un historien comme Niebuhr, disant qu'il n'a jamais lu Vico quand il lui prend toutes ses idées ?

Alexandre de Humboldt n'était qu'un Gœthe au petit pied. Il parlait de beaucoup de choses qu'il ne connaissait pas très bien avec une timidité qui rendait la compréhension plus difficile. Comme ses compatriotes font toujours, il n'avait ni suite, ni ordre, ni méthode. N'ayant rien découvert de lui-même, il avait beaucoup de facilité à profiter de ce que les autres avaient trouvé. Il brillait surtout par son extrême aptitude à saisir les rapports des sciences entre elles. On pourrait dire de lui, si l'on était un peu sévère, que c'était un farceur.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

Page 3, ligne 1. — 17 Janvier [1848] : Cette lettre, adressée à « Monsieur Francisque Michel, Professeur à l'Académie, 17, rue Ducau (Chartrons), Bordeaux », n'est pas datée et l'enveloppe n'est pas timbrée. D'après le contexte, je crois pouvoir la dater du 17 janvier 1848. Elle n'a pas été publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

—, ligne 8. — ... « avec l'ennui d'épreuves à corriger pour la *Revue des Deux Mondes* »... : Il s'agit de l'*Histoire de Don Pèdre I^{er}, roi de Castille*, dont la première partie a paru dans le n^o du 1^{er} décembre 1847 de la *Revue des Deux Mondes* et dont la seconde partie paraîtra dans le n^o du 1^{er} février 1848, ce qui confirmait la date que je propose pour cette lettre. C'est à son *Histoire de Don Pèdre I^{er}* que Mérimée fait allusion dans le paragraphe suivant.

—, ligne 13. — « Malheureusement, mon siège est fait... » : Parce que la première partie de l'*Histoire de Don Pèdre* a déjà paru.

Page 4, ligne 9. — ... « un troisième volume de vos *Races Maudites* » : Il s'agit de l'*Histoire des races maudites de la France et de l'Espagne*. Paris, 2 vol. in-8^o, 1847. C'est la thèse de doctorat de F. Michel.

—, ligne 12. — « *Paleografía española por Don Esteban Paluzie y Cantalozella*... Ce livre a paru à Barcelone en 1846.

—, ligne 23. — *Paris, 20 Janvier 1849* : Cette lettre et les lettres suivantes sont adressées à « Monsieur F. Michel, professeur à la Faculté des Lettres, 17, rue Ducau (Chartrons), Bordeaux (Gironde) ».

Page 5, ligne, 24. — ... « *et dignes des vers qui les commentent* »... : Il s'agit de Rigaud d'Aurelhe, baron de Villeneuve, conseiller de Charles VIII, de Louis XI et de Louis XII. Il était né à Villeneuve d'Ambron vers 1450 (cf. *Revue de l'Agenais*, 1887, t. XIV, p. 368). Son crédit déclina avec l'âge et il se retira en Auvergne où il se consola en faisant bâtir le château de Villeneuve (village du Puy-de-Dôme). Cf. *Nobiliaire d'Auvergne*, de Bouillet, t. I, p. 90-93.

La bigorne est un animal imaginaire, la Chiche-face un fantôme déchaîné, symbole de glotonnerie et d'avarice.

Page 6, ligne 4. — *Notre Président* = Louis Napoléon.

—, ligne 10. — ... *cold, distant et self conscious* = froid, distant et gêné.

Page 7, ligne 3. — ... « *et savoir mes trois conjugaisons russes* »... : Depuis 1835, Mérimée s'intéresse au russe ; en 1840, il se lie à Athènes avec Théodore Lagrené, dont la femme (née Varinka Doubensky) va l'initier à sa langue maternelle.

Le passage entre crochets a été publié par la *Liberté* (24 février 1874).

—, ligne 9. — 7 *Mai* [1899] : Cette lettre n'est pas datée, mais elle est vraisemblablement de 1849.

Page 8, ligne 8. — ... *sous le couvert diplomatique à Lisbonne* : Miguel d'Antas, né à Lisbonne en 1823 et ami de Mérimée, était conseiller de la légation du Portugal en France et membre correspondant de l'Académie d'Histoire de Madrid. En 1865, il publia *Les Faux Don Sébastien, étude sur l'histoire du Portugal* (in-8°, Durand).

—, ligne 24. — 19 *Juin* 1849 : Cette lettre n'a pas été publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

Page 9, ligne 10. — 21 *Juin* 1849 : Cette lettre n'a pas été publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

—, ligne 14. — ... « *à faire boire des ânes qui n'ont pas soif* »... : Mérimée reprendra le mot plus tard, en 1861, en l'appliquant à Walewski. « Je soutenais un amendement

proposé par le prince Poniatowski en faveur des Arts et des Lettres. Comme j'ai dit un mot à l'éloge de M. Fould, Walewski s'est levé et a dit en assez mauvais termes qu'il votait contre l'amendement. Or, cet amendement tendait à lui faire donner des ressources nouvelles pour encourager les artistes. L'étonnement a été grand dans le Sénat. J'ai dit, malheureusement assez haut pour qu'on l'entendît, *qu'on ne pouvait faire boire un ministre qui n'a pas soif*. Et depuis ce tems-là, il me fait grise mine, et madame encore plus... » (*Lettres à M^{me} de Montijo*, 23 mars 1861). Même récit dans la lettre du 21 mars [1861] adressée à Jenny Dacquain (cf. *Lettres à une Inconnue*, t. II, p. 148-150).

Page 9, ligne 18. — 17 *Juillet* [1849] : Lettre non datée.

Page 10, ligne 2. — ... « *dont le premier volume avait paru* »... : *Les Bohémiens en Europe et en Asie*. Halle, 1844.

—, ligne 13. — Le passage entre crochets a été publié par la *Liberté* (24 février 1874).

—, ligne 25. — 4 *Août* 1849 : Cette lettre n'a pas été publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

—, ligne 27. — *J'ai votre manuscrit depuis hier seulement...* : Il s'agit des *Études de philologie comparée sur l'argot*.

Page 12, ligne 1. — ... *c'est là ce que je craignais le plus...* : F. Michel avait adressé à l'Académie, pour le concours du prix Volney, ses *Études de philologie comparée sur l'argot et sur les idiomes analogues parlés en Europe et en Asie*.

—, ligne 3. — Le passage entre crochets a été publié par la *Liberté* (24 février 1874).

Page 13, ligne 21. — « *J'espère qu'elle vous y trouvera* » : On a fait suivre la lettre à Bagnères-de-Luchon.

—, ligne 22. — *Paris*, 2 *Septembre* [1849] : Cette lettre est du 2 septembre, et non du 27, comme l'indique la *Revue des Deux Mondes*.

—, ligne 24. — *Je pars après-demain...* : Mérimée part en tournée d'inspection pour Tours, Saumur et Poitiers ; à la

fin du mois, il publiera une *Note sur Sainte-Radegonde de Poitiers* (cf. *Bulletin des Comités historiques*, 1849, p. 265-268).

Page 14, ligne 27. — ... *parmi les auteurs britanniques...* : Quatre jours après cette lettre, le 6 octobre, la Commission du prix Volney décernait : 1° une médaille d'or de 1,500 francs à Max Müller pour un manuscrit intitulé : *Comparative philology of the indo-european languages* (c'est le mémoire anglais dont parle Mérimée) ; 2° une médaille de 1,200 francs à F. Michel pour ses *Études de philologie comparée sur l'argot...* Le billet cacheté de F. Michel portait comme épigraphe : *De nuptiis Mercurii et philologiae*. Le manuscrit portait en épigraphe : *Ablatum mediis opus est incudibus istud* (Ovide, liv. I. *Eleg.*, VI, v, 9). Il y avait dix concurrents.

Page 15, ligne 7. — 22 Janvier [1850] : D'après le timbre de la poste.

Page 16, ligne 3. — ... *con toda franqueza...* : Il s'agit de l'impression des *Études de philologie comparée sur l'argot* qui viennent d'être couronnées par l'Académie (second prix Volney).

—, ligne 6. — ... *un grand plaisir...* : Il s'agit de *La Chanson de Roland ou de Roncevaux, du XII^e siècle*, publiée pour la première fois d'après les manuscrits de la bibliothèque Bodléienne à Oxford. Paris, Silvestre, 1837, in-8°, 176 p.

—, ligne 14. — *Paris, 22 Juin* [1850?] : Cette lettre est intercalée, dans la liasse manuscrite, entre la lettre du 13 juin 1851 et la lettre du 23 juin 1851. Or, le contexte indique que cette place n'est pas la sienne, car il y aurait une contradiction à propos du voyage en Angleterre. Sous toutes réserves, je la date de 1850, ce qui prouverait que Mérimée a fait deux voyages en Angleterre (un en 1850, et un en 1851?).

Page 17, ligne 2. — ... *venant d'Orient...* : F. Michel prépare son ouvrage intitulé *Recherche sur le commerce, la fabrication et l'usage des étoffes de soie, d'or et d'argent... pendant le moyen âge*, qui paraîtra en 1852-1854 (2 vol. in-4°).

Page 17, ligne 25. — ... *que vous m'annoncez...* : Il s'agit de l'édition du *Dit de la Gageure*, publiée par F. Michel (Paris, Plassan, 1835, in-8°).

Page 18, ligne 14. — [22 Octobre 1850] : Cette lettre n'a pas été publiée par la *Revue des Deux Mondes*. Je la date d'après le timbre, assez brouillé, de la poste.

Page 19, ligne 2. — *r. Jacob 18* : Cette lettre n'a pas été publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

—, ligne 4. — ... *Ce qui m'a paru fort mal...* : Un billet de F. Michel, que nous ne publions pas, prouve que F. Michel était à Paris en octobre ; il en repartit au début de novembre.

—, ligne 28. — ... *en Dauphiné...* : Le *branc* désigne communément une épée (cf. La Curne de Sainte-Palaye, *Dictionnaire historique de l'ancien langage français*).

Page 20, ligne 13. — ... *pour la Grande Bohême...* : Il s'agit probablement des planches, extraites de la *Grande Bohême*, qui illustrent *Le Livre d'or des métiers* de F. Michel (1851).

—, ligne 19. — 5 *Décembre* [1850] : Cette lettre n'a pas été publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

—, ligne 26. — ... *et de la poésie...* : Allusion aux *Chants populaires de la Grèce moderne* publiés par Fauriel en 1824-1825 (F. Didot, 2 vol. in-8°).

—, ligne 27. — ... *les poètes basques sont bien plats...* : F. Michel, qui prépare son *Pays basque*, a déjà publié en 1847 les *Proverbes basques recueillis par Arnauld Oihenart, suivis des poésies basques du même auteur*. Bordeaux (1847, 2^e éd., pet. in-8°).

Page 21, ligne 4. — ... *par Bayonne...* : Le passage entre crochets a été publié par la *Liberté* (24 février 1874).

—, ligne 7. — ... *ses mandements...* : En 1857, F. Michel publiera son livre sur le *Pays basque*, dont il sera question plus loin.

Page 21, ligne 10. — ... *en Écosse*... : Il s'agit d'André de Montalembert, seigneur d'Essé, qui fit la campagne d'Écosse en 1548 et fut tué au siège de Théroouanne en 1553 (cf. La Chesnaye du Bois, t. XIV, p. 38). Un anonyme [l'abbé Pérau] publia une étude sur lui dans la *Vie des hommes illustres de France* (t. XIII, p. 298-340). — En 1862, F. Michel publiera un ouvrage sur *Les Écossais en France, les Français en Écosse*.

—, ligne 17. — 14 *Décembre* 1850 : Cette lettre n'a pas été publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

—, ligne 18. — ... *Pantagruéliste*... : Allusion au *Rabelais analysé ou Explication des 76 figures gravées pour ses œuvres*... de F. Michel (Paris, Barba, 1830, in-8°).

—, ligne 22. — ... *l'affaire est faite*... : F. Michel désirait être nommé correspondant de l'Institut.

Page 22, ligne 26. — ... *sur cette grande énigme*... : Allusion à l'ouvrage de Paul Lacroix : *L'Homme au masque de fer*. Paris, Magen, 1836, in-8°.

Page 23, ligne 15. — 20 *Décembre au soir* [1850] : Cette lettre n'a pas été publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

Page 24, ligne 22. — 27 *Décembre* [1850] : Cette lettre n'a pas été publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

Page 25, ligne 3. — ... « *Quant à M. Rouard* »... : Étienne-Antoine Rouard, né en 1792, bibliothécaire de la bibliothèque Méjane, à Aix.

—, ligne 23. — ... *tocayo* = homonyme.

Page 26, ligne 7. — ... *mais de noms propres, point*... : Toutefois, en 1856, il annoncera à M^{me} de la Rochejacquelein la mort de son chat Matifas (cf. *Une correspondance inédite*, p. 47). Sur ses chats, cf. *Ibid.*, p. 44.

—, ligne 13. — ... *fort complaisant*... : Le R. P. Arthur Martin, qui collabore avec le R. P. Charles Cahier aux ouvrages d'archéologie dont il va être question. De 1841 à 1844, les deux archéologues avaient publié la *Monographie de la cathédrale de Bourges*.

Page 27, ligne 4. — ... *celle de Démétrius...* : Mérimée prépare son livre intitulé *Épisode de l'histoire de Russie : Les Faux Démétrius*, qui paraîtra en décembre 1852.

—, ligne 26. — ... *de ces sobriquets-là...* : Mérimée aurait pu lire dans *La Curne de Sainte-Palaye* : « Les soldats d'infanterie de marine se nomment aussi *bigorneaux* du chapeau à deux cornes qu'ils portaient sous le 1^{er} Empire » (*Dictionnaire historique...*, t. II, p. 480, note).

Page 28, ligne 12. — ... *Rusand, éditeur...* : Il s'agit des « *Mélanges d'archéologie, d'histoire et de littérature* rédigés ou recueillis par les auteurs de la *Monographie de la cathédrale de Bourges* » (Cahier et Martin). 4 vol. gr. in-4^o paraîtront de 1847 à 1856.

Page 29, ligne 17. — ... *du graveleux de votre sujet...* : Allusion à *L'Histoire des hôtelleries, cabarets, hôtels garnis, restaurants et cafés et des anciennes communautés et confréries d'hôteliers, de marchands de vins, de restaurateurs, de limonadiers...*, que F. Michel prépare en collaboration avec Édouard Fournier ; le livre paraîtra l'année même.

—, ligne 20. — 22 Mars 1851 : Cette lettre n'a pas été publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

—, ligne 27. — ... *Cet oracle m'a toujours paru...* : Mérimée aime cet « oracle », car il le reproduit dans la lettre qu'il adresse le 7 août 1865 à M^{me} de Montijo. « Le général Fox va se marier. Il épouse M^{lle} Maberly, une amie de M^{me} Xifre. Elle était fort jolie il y a quelques années. Bien qu'elle soit arrivée à la quarantaine, on jase de ce mariage. Le général a cinquante-neuf ans, et il y a une prédiction de Nostradamus qui dit :

Qui beaucoup d'ans ayant vécu
Trop jeune femme épousera
Si le galleux se grattera
Avec les ongles d'un cocu.

Page 30, ligne 5. — ... *d'avoir pensé à...* : La phrase est inachevée.

Page 30, ligne 9. — ... *que je voudrais faire...* : Le passage entre crochets a été publié par la *Liberté* (25 février 1874) et, en partie, par l'*Éclair* (5 avril 1907), qui date faussement la lettre du 27 juillet 1860 (?) et mêle les lettres des 22 mars 1851 et 23 juillet 1852.

—, ligne 10. — ... *Vous trouverez des dessins médiocres...* : Mérimée semble sévère pour l'œuvre considérable des deux archéologues.

Page 31, ligne 1. — 15 *Mai* 1851 : Cette lettre n'a pas été publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

—, ligne 16. — ... *ne pourraient passer...* : Mérimée connaissait et admirait Rachel ; mais il ne se gênait pas pour colporter les bruits les plus fâcheux sur sa vie intime (cf. *Lettres à M^{me} de Montijo*, 22 mai 1840, juin 1840, 15 avril 1843, 25 novembre 1843, 20 janvier 1844, etc...).

—, ligne 24. — ... *M. de St P...* : De Saint-Priest (le comte Alexis de Guignard).

—, ligne 28. — ... *Je vais le lire...* : Article de Paulin Paris dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes* (*La Chanson de Roland*, éd. de M. F. Génin), t. II, p. 297. — F. Michel, qui avait édité la *Chanson* après l'abbé De la Rue, est mêlé à cette querelle d'érudits.

Page 32, ligne 8. — *How do you like it?* Calembour obscène : quelle est la différence entre une crinoline et un marais?
— Réponse (*A ... nswer*). « Un marais est : *a little morass*, un petit marécage ; *a little more a...* un peu plus de... postérieur. » Qu'en pensez-vous?

—, ligne 16. — 31 *Mai* 1851 : Cette lettre n'a pas été publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

—, ligne 19. — ... *très spirituel, ma foi...* : *Lettre à M. Paulin Paris, membre de l'Institut*. Signé : F. Génin (au sujet de la critique de sa *Chanson de Roland*). Paris, F. Didot, 1851, in-8°, 51 p.

Page 33, ligne 3. — *M^r V.* = Villemain.

Page 33, ligne 11. — ... *la Chanson...* : Il s'agit sans doute de *La Chanson de Roland* de F. Michel, dont il a été question déjà.

—, ligne 15. — ... *de la brochure de M. Guessard...* : Examen critique de l'ouvrage de M. Génin intitulé : *Des variations du langage français depuis le XIII^e siècle*. Paris, F. Didot, 1846, in-8°.

Page 34, ligne 17. — [13 Juin 1851] : Cette lettre n'a pas été publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

—, ligne 22. — ... *dans les manuscrits qu'il avait empruntés...* : *Réponse de la Bibliothèque nationale à M. Feuillet de Conches*. Paris, Panckoucke, 1851, in-8°, 72 p.

—, ligne 24. — ... *pour P. Paris...* : Lettre à un ami sur l'article de M. Paulin Paris, inséré dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes* (t. II, p. 297).

Page 35, ligne 19. — 23 Juin 1851 : Cette lettre n'a pas été publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

Page 36, ligne 12. — ... *la Salle Synodale de Sens...* : On s'occupait alors activement de la restauration de la cathédrale de Laon sur laquelle Mérimée a fait deux rapports (avril 1848 et 3 mai 1850), et de la restauration de la Salle Synodale de l'archevêché de Sens, sur laquelle son ami Viollet-le-Duc vient de faire un rapport en avril 1851 (cf. Du Sommerard, *Les Monuments historiques de France à l'Exposition universelle de Vienne*, 1876, in-4°, p. 163 et p. 167).

—, ligne 18. — ... *de ne l'avoir pas vu...* : Le Palais de Cristal avait été érigé à Hyde Park pour l'Exposition universelle de 1851 et transporté à Sydenham en 1852-1854 (cf. *Architecture et sculpture peintes au palais de Sydenham. Moniteur universel*, 2 septembre 1854).

—, ligne 27. — ... *Paris et Génin de l'autre...* : Cf. les lettres des 15 et 31 mai et du 13 juin 1851.

Page 37, ligne 10. — 17 *Juillet* [1851] : Cette lettre n'a pas été publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

—, ligne 14. — ... *que vous allez publier...* : Cf. la note de la lettre du 22 juin 1851.

Page 38, ligne 3. — ... *ouvrage d'une digestion très difficile...* : *History of Spanish Literature*, by George Ticknor. New-York, 3 vol. in-8°. Mérimée en a rendu compte dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 avril 1851.

Page 39, ligne 16. — ... *les rieurs de son côté...* : On sait le retentissement qu'aura cette affaire et l'acharnement que mettra Mérimée à défendre son ami (cf. *Le Procès de M. Libri. Revue des Deux Mondes*, 15 avril-1^{er} mai 1852).

—, ligne 22. — 10 *Août* [1851] : Cette lettre n'est pas datée et l'enveloppe est perdue. D'après le contexte, j'ai cru pouvoir la dater de 1851. Elle n'a pas été publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

Page 40, ligne 9. — ... *s'en est bien tiré...* : Cf. la lettre du 15 mai 1851. — Le second article de P. Paris a paru dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. II, p. 393 (*La Chanson de Roland*, éd. de M. F. Génin).

—, ligne 15. — ... *il ne compose pas vite...* : *Réponse à une incroyable attaque de la Bibliothèque Nationale touchant une lettre de Michel de Montaigne*. Paris, Laverdet, 1851, in-8°.

—, ligne 27. — ... *un mouchoir...* : F. Michel avait été pris à partie dans cette querelle à propos de sa *Chanson de Roland*. Il ne répliqua pas, en effet.

Page 41, ligne 1. — ... *Blomton...* : Graphie incertaine.

—, ligne 2. — ... *Pontanus...* : C'est le sujet de la *Vénus d'Ille*, et cette source, je crois, n'a pas encore été signalée.

—, ligne 7. — ... *d'argot...* : F. Michel prépare ses *Études de philologie comparée sur l'argot*.

—, ligne 19. — *Dimanche soir* : Cette lettre n'est pas datée ; elle est placée ici dans le manuscrit, bien qu'il ne soit pas

certain qu'elle date de 1851. Elle n'a pas été publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

Page 42, ligne 9. — *Lundi soir* : Mêmes remarques que pour la précédente.

Page 43, ligne 1. — 16 *Novembre* [1851] : Cette lettre n'a pas été publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

—, ligne 10. — ... *si méchants poètes...* : Cf. la lettre du 5 décembre 1850.

—, ligne 15. — 9 *Décembre* 1851 : Cette lettre n'a pas été publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

—, ligne 18. — ... *un de vos livres...* : Il s'agit de l'*Histoire de l'Empire ottoman*, par Ignace Mouradja d'Ohsson.

Page 45, ligne 12. — ... *pour les dames...* : Le passage entre crochets a été publié par l'*Éclair* (5 avril 1907).

—, ligne 22. — 21 *Décembre* 1851 : Cette lettre n'a pas été publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

Page 47, ligne 14. — ... *sans effusion de sang...* : Allusion au Coup d'État du 2 décembre.

—, ligne 20. — 5 *Janvier* 1852 : Cette lettre n'a pas été publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

—, ligne 22. — ... *Tarbé...* : Il s'agit, non pas de l'antiquaire rémois Prosper Tarbé, mais de Théodore Tarbé. Le livre auquel Mérimée emprunte sa citation s'intitule : *Recherches historiques sur la ville de Sens*, 1838 (p. 462-463, en note).

Page 48, ligne 6. — *mais M^r Tarbé nous donne une couleur...*
= mais M^r Tarbé nous trompe...

—, ligne 15. — ... *Salvà...* : Salvà y Perez (don Vicente), *Dictionnaire de l'Académie espagnole*. Paris, 1846.

—, ligne 22. — ... *linaje esclarecido...* : « Chose nécessaire, meuble ou objet précieux ; il est dit dans le proverbe : « Objet pour objet, à tout prendre je préfère un tambour « de basque à une jupe » ; ce qui signifie que certaines per-

sonnes préfèrent ce qui est agréable à ce qui est vraiment utile. *Habeant...* [chose de prix, noble ou précieuse. Anciennement : noblesse, lignage illustre]. »

Page 49, ligne 1. — 25 *Janvier* [1852] : Cette lettre n'a pas été publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

—, ligne 17. — ... *to the utmost pitch* = « au plus haut point ».

Page 50, ligne 5. — ... *de esas purificaciones. Eso no vale nada* = « de ces purifications. Cela ne vaut rien ».

—, ligne 9. — 18 *Avril* [1852] : Cette lettre n'a pas été publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

—, ligne 13. — ... *un Allemand de mes amis...* : Il s'agit du premier volume de l'ouvrage de F. Michel : « *Recherches sur le commerce, la fabrication et l'usage des étoffes de soie, d'or et d'argent et autres tissus précieux en Occident, principalement en France pendant le moyen âge.* »

Page 51, ligne 23. — ... *au lieu de Lutetiae...* : Cet article venait de paraître trois jours auparavant, le 15 avril, dans la *Revue des Deux Mondes* ; un second paraîtra le 1^{er} mai.

Page 52, ligne 4. — ... *parfaitement rendues...* : On verra plus loin, dans la lettre du 16 décembre 1852, le détail de ces tableaux.

—, ligne 16. — ... *trop d'Académiciens...* : Le 15 juillet, il publie dans la *Revue des Deux Mondes* un compte-rendu de l'ouvrage de F. Michel (cf. la lettre du 23 juillet).

Page 53, ligne 1. — ... *honnêtes...* : La même phrase se retrouve presque textuellement dans une lettre adressée le 27 mai 1852 à la comtesse de Montijo (cf. Filon, *Mérimée et ses Amis*, p. 226).

—, ligne 4. — ... *en gaieté...* : Mérimée vient d'être condamné à 1,000 francs d'amende et à quinze jours de prison pour ses deux articles sur Libri.

—, ligne 17. — ... *prison...* : Le passage entre crochets a été publié par la *Liberté* (25 février 1874).

—, ligne 19. — ... *en capella* = à la Conciergerie.

Page 55, ligne 9. — ... *une douce fraîcheur*... : Il s'agit de son emprisonnement à la Conciergerie.

—, ligne 24. — ... *en trompette*... : Le passage entre crochets a été publié par l'*Éclair* (5 avril 1907), mais sous la date fautive du 27 juillet 1860. Sous la même date, l'*Éclair* publie un fragment de la lettre du 22 mars 1851.

Page 56, ligne 10. — ... *je l'adore*... : Le mari de M^{me} Yéméniz était un fabricant lyonnais, ami des lettres, membre de la Société des Bibliophiles français, qui avait édité à ses frais l'ouvrage de F. Michel, *Recherche sur le commerce, la fabrication et l'usage des étoffes de soie*. Le premier volume lui est dédié.

—, ligne 14. — ... *dominum*... : La traduction du théâtre de Plaute date de 1836.

Page 57, ligne 9. — 30 *Juillet* 1852 : Cette lettre n'a pas été publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

Page 58, ligne 15. — ... *d'un déménagement*... : Mérimée quitte le 18 de la rue Jacob pour le 52 de la rue de Lille.

—, ligne 28. — *Rue de Lille, 52* : Cette lettre n'a pas été publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

Page 59, ligne 21. — ... *et des viédazes*... : Le passage entre crochets a été publié par la *Liberté* (25 février 1874).

Page 60, ligne 27. — ... *ou une dissertation*... : Il s'agit du livre de F. Génin intitulé : *Éclaircissement de la langue française de J. Palsgrave, suivi de la Grammaire de Gilles du Guez*, avec une introduction. Paris, 1852, in-4^o.

Page 61, ligne 11. — ... *quand vous viendrez à*... : Mérimée a omis *Paris*.

Page 62, ligne 3. — ... *l'année de l'Exode*... : Allusion à la *Notice sur un manuscrit égyptien* publiée dans la *Revue d'archéologie* (1852, t. IX, p. 385), par le comte Olivier de Rougé, égyptologue, conservateur du Musée égyptien du Louvre depuis 1849. Il fut élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres le 8 juillet 1853.

Page 62, ligne 15. — ... *les Essais de Macaulay*... : Mérimée écrit M^c Aulay. Il fait allusion à l'*Histoire d'Angleterre depuis l'avènement de Jacques II*, dont la traduction par J. de Peyronnet est en cours de publication (1852-1853, 2 vol. in-8°), et aux *Essais historiques et biographiques*, dont G. Guizot publiera la traduction à partir de 1860 (1860-1865, 3 vol. in-8°). Sur le livre de Macaulay, cf. *Une correspondance inédite*, p. 79. Lettre du 5 avril 1857.

—, ligne 20. — ... *des Faux Démétrius*... : Le livre paraîtra en décembre 1852.

Page 63, ligne 3. — ... *pour jouer ce rôle*... : Le passage entre crochets a été publié par la *Liberté* du 25 février 1874 ; mais la *Liberté* ne donne pas la date de la lettre.

—, ligne 17. — 1^{er} *Décembre* [1852] : Cette lettre n'est pas datée, mais elle annonce la lettre du 16 décembre 1852. Elle n'a pas été publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

Page 64, ligne 7. — ... *une description telle quelle*... : Cf. la lettre du 16 décembre 1852.

—, ligne 11. — ... *tabis, etc.*... : Ciglaton = étoffe précieuse ; tabis = étoffe de soie unie et ondée.

Page 67, ligne 7. — 16 *Décembre* [1852] : La lettre n'est pas datée, mais elle fait directement suite aux précédentes. Elle n'a pas été publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

—, ligne 20. — ... *sur une étoffe*... : Ce tableau est actuellement au Louvre dans la salle VII des Peintures, dite salle des Sept-Mètres, sous le n° 1623 : Nicolo di Pietro Gerini (Florence, 2^e moitié du xiv^e siècle), *Le Couronnement de la Vierge*. Le vermicel d'or en question se retrouve d'ailleurs dans la plupart des tableaux de l'école vénitienne et florentine de la 2^e moitié du xiv^e siècle et du commencement du xv^e siècle (cf. les n°s 1541, 1282, 1283, etc...).

—, ligne 25. — ... *les ornements des anges*... : Ce tableau est dans la même salle, sous le n° 1563. Turino Vanni, xiv^e siècle (École florentine), *La Vierge et l'Enfant Jésus*.

Page 68, ligne 5. — ... *en broderie*... : Ce tableau est dans la même salle (salle VII), sous le n° 1290 : Fra Giovanni da Fiesole, dit l'Angelico, 1387-1455 (École florentine), *Le Couronnement de la Vierge*. — Mais l'évêque dont parle Mérimée a un manteau vert, et non blanc.

—, ligne 8. — ... *or et soie noire*... : Ce tableau est dans la Galerie d'Apollon sous le n° 1211 : Vittore Carpaccio (École vénitienne), *La Prédication de saint Étienne à Jérusalem*.

—, ligne 15. — *L'effet est très joli* : Ce tableau est dans la salle XXIX sous le n° 2202. École du maître de Flémalle, vers 1420-1460, *La Salutation angélique*. Le manteau de l'ange n'est pas rouge, mais jaune doublé de rouge.

Page 69, ligne 3. — ... *du XV^e siècle*... : Ce portrait n'est pas celui d'Isabeau de Bavière, comme on le croyait en 1852.

— Dans le *Catalogue sommaire des peintures du Musée national du Louvre* (1909), École française, p. 109, il est classé sous la rubrique suivante : École de Bourgogne, xv^e siècle, 997^c, ancien n° 1052. Portrait présumé de Isabeau de Portugal, femme de Philippe le Bon, figure en buste. Cette copie ancienne d'un original disparu ne semble pas authentique et a été retirée des salles d'exposition (n^{os} d'Inventaire : ancien, 2319^b; nouveau, 2139).

—, ligne 13. — ... *le rouge les dessins*... : Ce grand tableau est dans la salle X sous le n° 999. École française, milieu du xv^e siècle, *Portraits de Jean Juvénal des Ursins, baron de Trainel et de sa famille* (onze enfants).

—, ligne 19. — ... *de satin ou de drap*... : Ces deux tableaux sont dans la salle XI sous les n^{os} 1034 et 1035. N° 1034 : École française du xvi^e siècle, *Un bal à la cour de Henri III*. N° 1035 : École française du xvi^e siècle, *Bal donné à la cour de Henri III à l'occasion du mariage d'Anne, duc de Joyeuse, avec Marguerite de Lorraine*.

—, ligne 28. — *Pas de numéro à ce tableau* : Ce tableau est dans la salle X sous le n° 998. École française du xv^e siècle, *Le Christ descendu de la croix*.

Page 70, ligne 15. — ... *faire de l'esprit*... : Le passage entre crochets a été publié par la *Liberté* (25 février 1874).

—, ligne 21. — 27 *Décembre* 1852 : Cette lettre n'a pas été publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

Page 71, ligne 25. — ... *to them*... : « Au temps où cette ville, capitale de la Chine du Sud sous la dynastie des *Song*, se rendit aux armes de *Kublai*, les Annales chinoises l'appellent du nom de *Lin-Gnan*. Ce nom-là fut changé par les *Ming* en celui de *Hang-Cheu*, qu'elle avait porté à une période plus ancienne et qu'elle garde encore. *Quin-Sai*, *King-Sai*, ou, suivant Debuignes, *King-Tsai*, doivent donc être considérés seulement comme une appellation descriptive, basée peut-être sur le proverbe déjà cité, qui l'appelle une demeure céleste, bien que le sens des mots qui le composent puisse n'être pas précisément les balivernes que notre auteur leur a attribuées. »

Page 72, ligne 9. — ... *De Guignes*... : D'après de Guignes jeune.

—, ligne 12. — *He adds in a note* = Il ajoute en note.

Page 73, ligne 9. — ... *de toile*... : Le texte porte *toille*.

—, ligne 13. — ... *emmailloté*... : Le texte porte *emmaillotté*.

—, ligne 16. — ... *eut*... : Le texte porte *eust*.

—, ligne 16. — ... *tenu incivilité*... : Le texte porte à *incivilité*.

—, ligne 20. — ... *louange*... : Le texte porte *louanges*.

—, ligne 20. — ... *p. 96-97*... : Le même fait est rapporté par Brantôme (*Œuvres complètes*, collection Petitot et Monmerqué, 1822, t. II, p. 159, col. 2).

—, ligne 23. — ... *pas encore*... : Cf. la lettre du 16 décembre 1852.

—, ligne 27. — 3 *Janvier* 1853 : Cette lettre n'a pas été publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

Page 74, ligne 9. — ... *Nostradamus*... : Cf. la lettre du 22 mars 1851.

—, ligne 17. — 7 *Janvier au soir* [1853] : Cette lettre n'a pas été publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

Page 75, ligne 5. — ... *aussitôt*... : Ce passage a été cité par la *Liberté* du 25 février 1874.

—, ligne 9. — ... *Don Quichotte*... : Il s'agit sans doute du sinologue Stanislas Julien, que Mérimée n'aime guère. « Je me prépare à nos conquêtes en Chine en lisant un nouveau roman que vient de traduire Stanislas Julien, le Chinois patenté du gouvernement. C'est l'histoire de deux demoiselles, Mademoiselle *Cân* et Mademoiselle *Ling*... » (*Lettres à une Inconnue*, t. II, p. 133).

—, ligne 26. — ... *pendant les six jours*... : Le passage entre crochets a été publié par la *Liberté* du 25 février 1874, mais sans date.

Page 76, ligne 18. — 15 *Janvier* 1853 : Cette lettre n'a pas été publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

Page 77, ligne 1. — ... *el paño*... : « Trois mauvais plaisants vinrent trouver un roi et lui dirent qu'ils étaient passés maîtres dans l'art de tisser des étoffes. Ils faisaient, en particulier, une étoffe telle que, seuls, pouvaient la voir ceux qui étaient vraiment fils de celui que tout le monde regardait comme leur père ; en revanche, elle était invisible pour ceux qui n'étaient pas fils de celui qu'eux-mêmes et les autres considéraient comme leur père... »

—, ligne 11. — ... *toda su honra*... : « Le roi alla dans l'atelier où les trois artisans tissaient leur étoffe. Mais à peine entré, il se rendit compte qu'il ne voyait pas l'étoffe, pas plus d'ailleurs que les figures et les objets qui y étaient, disaient-ils, représentés. Il en conclut qu'il n'était pas le fils de celui qu'il croyait être son père et pensa que si on venait à le savoir, il perdrait tout son honneur. »

—, ligne 19. — ... *desnudo ides*... : « Seigneur, peu m'im-

porte que vous me teniez pour fils de celui que je dis être mon père, ou d'un autre quelconque ; tout ce que je puis vous dire, c'est que vous êtes nu. » Ces trois passages sont tirés du *Conde Lucanor*.

Page 77, ligne 24. — ... *con tres hombres burladores...* : *Ce qui advint à un roi avec trois mauvais plaisants*.

Page 78, ligne 14. — ... *quand il se débarbouille...* : Comte Charles Adrien His de Butenval, né en 1809, mort en 1883.

—, ligne 24. — [28 Janvier 1853] : Cette lettre n'est pas datée, mais le contexte permet de la dater avec certitude. Elle n'a pas été publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

Page 79, ligne 13. — ... *Burnouf...* : Jean-Pierre Rossignol avait suppléé Boissonade en 1845 au Collège de France dans la chaire de langue et littérature grecques. Le 28 janvier 1853, il fut élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres à la place de Burnouf, mort le 28 mai 1852. En 1855, il sera nommé professeur au Collège de France.

—, ligne 28. — ... *dans toute son énergie...* : Le passage entre crochets a été publié par la *Liberté* (25 février 1874), mais sans date.

Page 80, ligne 22. — 12 *Février* 1853 : Cette lettre n'a pas été publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

Page 81, ligne 21. — ... *to make...* : « Un autre règlement fut fait (dans la 19^e année du règne de Henri VII), défendant l'introduction d'articles de soie tissée seule ou mélangée avec un autre fil. Mais ce n'était pas l'introduction d'étoffes à la pièce, car le royaume n'en avait pas de fabrique fonctionnant à cette époque, mais de soie tricotée ou de tissu de soie comme des rubans, des galons, des béguins, des bonnets de dentelles et des ceintures, etc..., que les gens d'Angleterre pouvaient alors fort bien trouver moyen de faire. »

Page 83, ligne 3. — 26 *Février* [1853] : D'après le timbre de la poste. Cette lettre n'a pas été publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

Page 83, ligne 6. — ... *de Lévesque...* : Publiée en 1782 ; en 1789, Lévesque était entré à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, puis au Collège de France. Il avait été professeur à Saint-Pétersbourg.

—, ligne 7. — *Mad. de M^o* = Madame de Montijo.

Page 84, ligne 16. — ... *qui mérite de l'être...* : *L'Histoire générale de la Russie* de Karamzine (Nicolas-Mikhaïlovitch) parut à partir de 1816. Elle fut traduite aussitôt en allemand, en italien, en polonais, en français (par Saint-Thomas, Jauffret et Divoff. Paris, 1819-1826, 11 vol.). Ce serait elle, paraît-il, qui aurait donné à Mérimée le goût du russe.

—, ligne 17. — [12 Mars 1853] : D'après le timbre de la poste. Cette lettre n'a pas été publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

Page 85, ligne 11. — ... *mandez-le-moi...* : Cette lettre a été publiée, avec des coupures, par la *Liberté* (25 février 1874).

—, ligne 13. — [20 Mai 1853] : D'après le timbre de la poste. — Cette lettre n'a pas été publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

—, ligne 17. — ... *sans m'embarrasser du reste...* : Allusion à l'ouvrage de Antoine Possevino intitulé *Moscovia, seu de rebus moscoviticis*. Wilna, 1586, in-8°.

—, ligne 20. — [1^{er} Juillet 1853] : D'après le timbre de la poste.

Page 86, ligne 1. — ... *que votre serviteur...* : Mérimée vient d'être nommé sénateur.

—, ligne 2. — ... *un corazon castellano...* : « *Ce que vaut un cœur castillan.* »

—, ligne 21. — ... *dans cette occasion...* : Allusion à sa nomination de sénateur.

Page 87, ligne 19. — ... *I stand upon...* : « *Voilà mon terrain.* »

Page 88, ligne 1. — 7 *Juillet* [1853] : Mérimée adresse à F. Michel une lettre du comte Léon de Laborde (datée du 7 juillet) sur le trésor de Pharaon. — Ce billet n'a pas été publié par la *Revue des Deux Mondes*.

—, ligne 6. — 21 *Juillet* [1853] : Cette lettre n'a pas été publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

Page 92, ligne 14. — 13 *Août* [1853] : Cette lettre, non datée, n'a pas été publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

—, ligne 16. — ... *dans la malle...* : Mérimée projette un voyage en Espagne ; il sera, en effet, le 13 septembre à Carabanchel et le 19 à Madrid (cf. *Lettres aux Lenormant*, 11 août 1853 ; à *Mrs. Childe*, p. 164 ; à *une Inconnue*, t. I, p. 327, 338 ; *aux Lagrené*, p. 75, 80, 82, etc... — Chambon, *Lettres inédites*, p. 40-48 : lettre à Boissonade, 29 août 1853).

Page 93, ligne 4. — ... *à Trouville...* : Sur son séjour à Trouville, cf. *Lettres aux Lenormant* (Chambon, *Notes...*, p. 322-323. — *Débats : En l'honneur de P. Mérimée*, p. 19 : lettre à Lebrun...).

—, ligne 10. — 19 *Septembre* [1853] : La lettre est adressée à M. Francisque Michel, rue Bichat, n° 40. Paris. — Le timbre de la poste indique l'année. Elle n'a pas été publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

Page 94, ligne 8. — ... *la gente ralea* = la canaille.

Page 95, ligne 8. — ... *La Saussaye est ici...* : Antiquaire qui s'est occupé surtout de Blois et de la Sologne.

Page 98, ligne 4. — ... *ni les gueux, ni etc...* : F. Michel prépare ses *Études de philologie comparée sur l'argot et sur les idiomes analogues parlés en Europe et en Asie*, dont il va être question dans les lettres suivantes et qui paraîtront deux ans plus tard.

—, ligne 16. — ... *pour les faire courir...* : Voici les titres exacts de ces trois livres :

Les Aventures de Don Juan de Vargas, racontées par

lui-même, traduites de l'espagnol..., par Charles Navarin (C. H. Ternaux-Compans), 1853.

Réflexions, sentences et maximes morales de La Rochefoucauld. Nouvelle édition..., par G. Duplessis, avec une préface par C.-A. Sainte-Beuve, 1853.

La Nouvelle fabrique des excellens traits de vérité, par Philippe d'Alcrippe (P. Le Picard). Nouvelle édition par Gratet-Duplessis, augmentée des Nouvelles de la terre de Preste-Jehan, 1853.

Page 99, ligne 3. — ... *que d'hommes...* : Il s'agit de « *Home-naz, evesque des Papimanes* », dont il est question dans *Pantagruel* (cf. l. IV, ch. XLVIII et suivants).

—, ligne 10. — ... *neither...* : *L'homme ne fait pas mes délices, et la femme non plus.*

Page 100, ligne 1. — ... *Donnet...* : Archevêque de Bordeaux.

—, ligne 24. — ... *des Cosaques...* : Mérimée publiera dans le *Moniteur* des 21, 22 et 23 juin de la même année une étude intitulée *Les Cosaques de l'Ukraine et leurs derniers Atamans*.

Page 101, ligne 8. — 14 Mars [1854] : Cette lettre n'est pas datée, et, dans la *Revue des Deux Mondes* (art. cité, p. 579), elle a été datée à tort de 1858. En effet, les allusions des deux derniers alinéas imposent la date du 14 mars 1854. C'est en 1854, au début de la guerre de Crimée, qu'il y avait lieu d'être préoccupé d'envoyer, par 7 ou 8,000, les chevaux aux Dardanelles ; c'est en 1854 que l'amiral Sir Charles Napier a agi dans la Baltique, près Bomarsund, et renoncé à attaquer Cronstadt ; c'est encore en 1854 que tirer des régiments deux bataillons de guerre pouvait être difficile. Enfin, les Russes, entrés en Valachie en juillet 1853, ont évacué le pays en juillet 1854. Le doute n'est donc guère possible.

—, ligne 10. — ... *d'exemplaires brochés...* : Il s'agit du *Livre d'or des métiers (1851-1854)*, 2 vol. in-8°, en collabo-

ration avec Édouard Fournier (histoire des hôtelleries, cabarets, restaurants et cafés...), et non du *Pays basque*, comme l'indique faussement la *Revue des Deux Mondes* (art. cité, p. 579, n. 1).

Page 101, ligne 25. — ... *au Moyen Age...* : Il s'agit des *Études sur le passé et l'avenir de l'artillerie*. Paris, Dumaine, 1846-1851, 2 vol. in-4°.

Page 102, ligne 3. — ... *du bélier...* : Il s'agit de *La Chanson de la Croisade contre les Albigeois* ; on verra plus loin que Mérimée connaît ce poème.

Page 103, ligne 1. — 10 *Mai* [1854] : Cette lettre n'est pas datée, mais elle est vraisemblablement de 1854.

—, ligne 10. — ... *vos Cabarets...* : Il s'agit du *Livre d'or des métiers. Histoire des hôtelleries, cabarets...*

—, ligne 14. — ... *avec impatience...* : Il s'agit des *Études de philologie comparée sur l'argot*, qui paraîtront en 1856.

Page 104, ligne 3. — ... *à écrire...* : Le passage entre crochets a été publié par la *Liberté* (25 février 1874).

—, ligne 5. — ... *vos étoffes de soie...* : Le livre dont il a été question déjà a paru de 1852 à 1854.

—, ligne 9. — ... *à leurs rapports...* : F. Michel était candidat au prix Gobert.

—, ligne 11. — ... *à C.* = Constantinople.

—, ligne 17. — ... *je crois...* : Mérimée avait visité une partie de la Grèce et de l'Asie Mineure en 1841.

Page 105, ligne 12. — ... *personne...* : Fortoul ne fut élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres que le 16 février 1855.

Page 106, ligne 2. — ... *de deux billots...* : Mérimée travaille à son édition des *Aventures du baron de Faeneste* par Théodore Agrippa d'Aubigné, qui paraîtra chez P. Jannet en 1855.

—, ligne 5. — ... *sa langue au chien...* : Le Duchat avait

commenté les *Aventures du baron de Faeneste* dans les éditions de 1729 et de 1731. Mérimée reproduit ses notes.

Page 106, ligne 9. — ... *le courage de m'y mettre...* : Il s'agit sans doute des *Cosaques de l'Ukraine et leurs derniers Atamans* qui paraîtront dans le *Moniteur* à la fin du mois suivant (21, 22 et 23 juin).

—, ligne 16. — 2 *Juin* 1854 : Cette lettre n'a pas été publiée dans la *Revue des Deux Mondes*.

Page 107, ligne 17. — ... *à tous ceux que je connais...* : F. Michel avait déposé au concours du prix Gobert son ouvrage intitulé : *Recherches sur le commerce, la fabrication et l'usage des étoffes de soie, d'or et d'argent...*

—, ligne 23. — ... *à présent...* : Il s'agit de l'*Histoire des réfugiés protestants de France depuis la révocation de l'Édit de Nantes jusqu'à nos jours*. Paris, Charpentier, 1853, 2 vol. in-12.

Page 108, ligne 1. — 7 *Juillet* [1854] : Cette lettre n'est pas datée, mais elle est sans doute de 1854. Elle n'a pas été publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

—, ligne 8. — ... *Sydenham...* : Le 2 septembre (1854), Mérimée publiera dans le *Moniteur* un article intitulé : *Architecture et sculpture peintes au palais de Sydenham*.

—, ligne 12. — ... *où il ne fera pas froid...* : De la mi-août à la mi-octobre environ, Mérimée fait un grand voyage en Allemagne, dans le Tyrol, en Autriche et en Hongrie ; il va de Bâle à Innsbrück, puis à Munich, Augsbourg et Prague, enfin à Budapest et Vienne. Il revient par Dresde, Berlin et Cologne. Ce n'est qu'en 1858 qu'il ira à Venise.

Page 109, ligne 10. — [1854?] : Cette lettre n'est pas datée ; d'après le contexte, je crois pouvoir la placer provisoirement ici. Elle n'a pas été publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

—, ligne 17. — ... *dans le poème des Albigeois...* : *Ambon* ou *Amban*, terme d'architecture, petite tribune pour les lectures du clergé aux fidèles ou galerie qui règne autour d'un

rempart. Le mot est cité, en effet, onze fois dans *La Chanson de la Croisade contre les Albigeois* (cf. vers 540, 2861, 4068, 4166, etc...).

Page 110, ligne 1. — *Auqueton* = espèce de chemise courte.

—, ligne 7. — ... *des Antiquaires de Normandie...* : En août 1853, Mérimée avait été nommé président de la Société des Antiquaires de Normandie.

—, ligne 10. — ... *de l'Académie...* : Le *Prix Gobert* avait été réparti ainsi : 1^{er} prix, M. Charles Weiss, pour l'ouvrage cité dans la lettre précédente ; 2^e prix, M. Francisque Michel pour son ouvrage sur les étoffes de soie.

Page 111, ligne 7. — ... *ne s'y oppose...* : De août à octobre (1854). Mérimée fit, en effet, un voyage en Autriche et en Hongrie.

—, ligne 10. — 3 *Février* 1855 : Cette lettre n'a pas été publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

—, ligne 13. — ... *le pourquoi...* : Le passage entre crochets a été publié, inexactement, par la *Liberté* (25 février 1874).

—, ligne 15. — ... *et les prophètes...* : Louis-Joseph Vicat, ingénieur des ponts et chaussées, a étudié la fabrication artificielle des chaux hydrauliques et publié différents mémoires sur ce sujet. Il s'agit ici de son ouvrage intitulé : *Recherches expérimentales sur les chaux de construction, les bétons et les mortiers*, 1818, in-4^o.

Page 112, ligne 1. — [1855] : Cette lettre n'est pas datée, mais l'offre de Fortoul dont il est question semble bien indiquer la date de 1855.

—, ligne 8. — *M. F.* : Fortoul, qui, par le décret du 13 juillet 1855, vient précisément de donner à l'Institut une constitution nouvelle.

—, ligne 19. — ... *des cours sérieux...* : Le passage entre crochets a été publié par la *Liberté* (25 février 1874), mais sous la date fautive de 1851.

Page 113, ligne 8. — [1856] : Cette lettre n'a pas été publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

Page 114, ligne 1. — ... à ce qu'il me semble... : Il s'agit de la correction des épreuves des *Études de philologie comparée sur l'argot et sur les idiomes analogues parlés en Europe et en Asie* qui vont paraître l'année même chez F. Didot.

—, ligne 7. — 20 Mai 1856 : Cette lettre n'a pas été publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

—, ligne 22. — ... Longpérier est malade... : Longpérier (Henri-Adrien, Prévost de), membre de l'Institut, conservateur des Antiques du musée du Louvre. Ami de Mérimée, il avait fait sa caricature en 1841 (Mérimée déguisé en Turc pendant son voyage en Orient. Musée du Louvre. — Reproduite dans *La Jeunesse de Prosper Mérimée*, t. II, p. 364).

Page 115, ligne 1. — 2 Septembre 1856 : Cette lettre n'a pas été publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

—, ligne 21. — ... dans les montagnes... : Mérimée revient d'Angleterre et d'Écosse, où il a passé près de deux mois.

—, ligne 25. — 23 Septembre 1856 : Cette lettre est adressée à M. Francisque Michel, Sablonière Hotel. Leicester Square. London.

Page 116, ligne 7. — ... à Paris... : Mérimée vient de Valenciennes, où il a inauguré le 21 septembre la statue de Froissart.

—, ligne 14. — ... cocu... : Allusion au duel qui fut provoqué par sa liaison avec M^{me} Lacoste.

—, ligne 17. — ... flatté... : Le passage entre crochets a été publié par l'*Éclair* (5 avril 1907).

—, ligne 20. — ... procureur général... : Allusion à l'affaire Libri.

Page 117, ligne 15. — [27 Septembre 1856] : D'après le

timbre de la poste. — Cette lettre n'a pas été publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

Page 118, ligne 5. — 15 Mars [1857] : Cette lettre n'est pas datée ; mais, d'après le texte, elle est immédiatement antérieure à la publication du *Pays basque*. Il semble donc qu'on doive lui restituer l'enveloppe timbrée du 15 mars 1857 qui a été jointe à la lettre du 14 mars [1858] ; l'erreur s'expliquerait facilement, puisque vingt-neuf enveloppes ont été remises par le fils de F. Michel à M. Benda après les lettres, et que celles-ci ont été accouplées à celles-là sans qu'on tint compte du texte, du timbre et de la couleur du papier employé (ainsi à la lettre du 14 mars sur papier bleu, on a joint une enveloppe verte). — Cette lettre n'a pas été publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

Page 119, ligne 29. — ... *escargots*... : Mérimée corrige dans cette lettre le chapitre VII du *Pays basque*, intitulé *Les Bohémiens*. La chanson *Ustil', ustil'*... est à la page 146 (*Le Pays basque, sa population, sa langue, ses mœurs, sa littérature et sa musique*. Paris, 1857, in-8°).

Page 120, ligne 13. — ... *Kera*... : Le glossaire bohémien dont Mérimée corrige ici quelques mots est à la page 146 du même ouvrage.

—, ligne 14. — 29 Mars [1857] : Le lettre n'est pas datée et l'enveloppe manque.

—, ligne 19. — ... *de couleur locale*... : Le passage entre crochets a été publié, inexactement, par l'*Éclair* (5 avril 1907).

—, ligne 26. — ... *en style de journaux*... : Ces ballades ne figurent pas dans le répertoire des œuvres de F. Michel.

Page 121, ligne 7. — ... *de la langue*... : Il s'agit du chapitre II du *Pays basque*, intitulé *L'Escuara*.

—, ligne 23. — ... *de l'abbé Inchauspe*... : *Version Souletine de l'Évangile selon saint Matthieu*. L'abbé Inchauspe est souvent cité dans le *Pays basque* (cf. p. 484).

Page 122, ligne 1. — [1857?] : Lettre non datée, qui paraît être de 1857. Elle n'a pas été publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

—, ligne 24. — ... *Darrigol...* : L'abbé Darrigol est souvent cité dans le *Pays basque* (cf. p. 17, 21...).

Page 123, ligne 1. — *Vendredi* : Lettre non datée et enveloppe non timbrée ; elle est placée dans le manuscrit après la lettre du jeudi soir [1857?], et je la maintiens provisoirement à cette place. Elle n'a pas été publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

—, ligne 14. — [1857] : D'après le timbre de la poste. Cette lettre n'a pas été publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

Page 124, ligne 5. — [1857?] : Lettre non datée et non publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

—, ligne 18. — ... *Votre guerre de Navarre* : Il s'agit de l'*Histoire de la guerre de Navarre en 1276 et 1277 par Guillaume Anelier de Toulouse*, publiée avec une traduction, une introduction et des notes. Paris, Imprimerie impériale, 1856, in-4°.

Page 125, ligne 5. — [1857?] : Lettre non datée et non publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

—, ligne 18. — ... *n'aurait pas à s'y présenter...* : On verra par la lettre suivante que F. Michel présente tout de même son livre au concours.

Page 126, ligne 8. — ... *que nous ne savons pas...* : Il est également question de cette expression dans une lettre inédite (et non datée) adressée par Mérimée à Littré. Mérimée cite un passage de Brantôme. « Amprès que le duc d'Albe désassiégea Sanjac (Senthia), M. le Maréchal (Brissac) ne fut pas plus heureux au siège de Coni : si bien que si les François leur reprochoient Sanjac, ils nous reprochoient Coni : à beau jeu, beau retour et ainsy ils se rendoient la jument » (*M. le maréchal de Brissac*, t. III, p. 73). Mérimée demande à Littré le sens de cette

expression. Ainsi la lettre serait contemporaine de la lettre adressée à F. Michel et daterait de 1857. En septembre 1858, Mérimée publiera la *Préface* du t. I des *Œuvres* de Brantôme.

Page 126, ligne 11. — [1858] : Cette lettre n'est pas datée, mais il semble qu'elle soit de 1858. Elle n'a pas été publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

Page 127, ligne 1. — 27 *Janvier* 1858 : Cette lettre n'a pas été publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

—, ligne 21. — 3 *Février* 1858 : Lettre non datée et non publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

—, ligne 24. — ... *pas trop cher...* : Il s'agit de l'ouvrage de F. Michel sur *Le Pays basque*.

Page 128, ligne 5. — ... *peu récréatif...* : Mérimée publiera le 20 juillet (1858), dans le *Moniteur*, un *Rapport sur les modifications de la Bibliothèque impériale*, daté du 27 mars.

—, ligne 8. — ... *M. Herculano a été nommé...* : Alexander Herculano de Carvalho e Aranko avait été élu correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres le 22 janvier 1858.

—, ligne 12. — *Bordeaux* : Lettre datée d'après le timbre. Elle n'a pas été publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

Page 129, ligne 6. — 2 *Novembre* 1861 : Cette lettre n'a pas été publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

—, ligne 11. — ... *comme histoire de France...* : *Les Écossais en France, les Français en Écosse*, 2 vol. in-8°. Le livre paraîtra l'année suivante à Londres (1862).

—, ligne 24. — ... *black Conigu (?)* : Faut-il lire *Black Cynig* (forme anglo-saxonne pour *King*) et traduire par *Roi Noir*? Dans *Ivanhoé*, Richard Cœur de Lion est ainsi appelé par ceux qui assistent au tournoi. Mais il semble qu'ici Mérimée en prenne à son aise avec l'histoire.

Page 129, ligne 25. — ... *I'll mak sicker...* : et qui avait pour devise : « *J'assurerais* » (*sicker* est une forme écossaise).

Page 130, ligne 14. — *Dimanche* : Lettre non datée, mais placée dans le manuscrit après la lettre du 2 novembre 1861. Elle n'a pas été publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

—, ligne 21. — 8 *Décembre* [1861] : Lettre non datée et non publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

Page 131, ligne 9. — [1861] : Cette lettre n'a pas été publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

—, ligne 21. — 18 *Mars* [1864] : Cette lettre n'est pas datée ; mais je crois pouvoir la dater avec certitude de 1864. En effet, Mérimée parle de son retour de Cannes ; or, dans la lettre à Panizzi du 19 mars 1864 (t. II, p. 12), il lui dit qu'il est rentré de Cannes l'avant-veille. Cette lettre n'a pas été publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

Page 132, ligne 26. — ... *de l'intelligence...* : Le passage entre crochets a été publié par l'*Éclair* (5 avril 1907) et par la *Revue des Deux Mondes*. Mérimée fut très ému par la mort de Cousin (cf. Chambon, *Notes sur Prosper Mérimée*, p. 401 ; *Lettres inédites*, p. LXXX ; *Lettres à la princesse Julie. Revue de Paris*, 15 juillet 1894, p. 257 ; lettre du 18 janvier 1867 ; *Lettres à Panizzi*, t. II, p. 269-271 ; *Lettres à M^{me} de Montijo*, 24 janvier 1867, t. II, p. 310, etc...). M. Pinvert possédait une lettre inédite très curieuse, datée du 14 janvier 1867, où Mérimée raconte à l'Impératrice, avec force détails cliniques, la mort de son ami.

Page 133, ligne 1. — [1867] : Cette lettre n'est pas datée, mais elle est de 1867.

—, ligne 7. — ... *de Fontainebleau...* : En 1867, Octave Feuillet avait remplacé Champollion-Figeac.

—, ligne 11. — [1867] : Cette lettre n'est pas datée, mais elle fait suite à la précédente.

—, ligne 23. — [1868?] : Cette lettre n'est pas datée, mais

je crois pouvoir lui assigner la date de 1868, puisqu'il s'agit des recherches sur Hobbes, dont il est question dans la lettre suivante. Elle n'a pas été publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

Page 134, ligne 8. — 16 *Juin* : Cette lettre est adressée à M. Francisque Michel, Care of the Rev^d George Williams, King's College, Cambridge. — Elle n'a pas été publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

Page 135, ligne 5. — 9 *Juin* : Aucune des quatre lettres suivantes n'a été publiée par la *Revue des Deux Mondes*.

JOURNAL DE PROSPER MÉRIMÉE

Page 137. — *Le Journal de Prosper Mérimée* : Il ne saurait être question de style ici, puisque ce sont des notes hâtivement jetées sur le papier par un étranger.

Sur ce *Journal*, on consultera : Paul Souday, *Quelques propos de Mérimée* (*Le Temps*, 26 novembre 1928). — Maurice Levaillant, *Les Entretiens de Prosper Mérimée* (*Le Figaro*, 15 décembre 1928). — *Le Journal de Prosper Mérimée* (*L'Action française*, 13 décembre 1928).

Page 139, ligne 13. — ... *et qu'il fit général...* : Mérimée va consacrer une étude d'ensemble à Pouchkine en 1868. Il a déjà traduit les *Bohémiens* et le *Hussard* en 1852. — Sur l'aïeul maternel de Pouchkine, Annibal, nègre ou prétendu tel, et sur les doutes qui subsistent à cet égard, cf. E. Haumant, *Pouchkine*. Paris, Bloud, 1911, in-12, p. 13-16. Ce qu'affirme Mérimée n'est pas prouvé.

Page 140, ligne 6. — ... *nommé Ross...* : En 1841. Il est question de Ross dans le *Deuxième Voyage en Grèce* (1841) de Ch. Lenormant (*Beaux-Arts et Voyages*. Paris, M. Lévy, 1861, 2 vol. in-8°). « Ce matin, M. Roos nous a conduits à l'Acropole. M. Roos est l'antiquaire de la monarchie bavaroise ; c'est un homme fort instruit et qui s'est fait une spécialité sur le sol de l'Attique. Malheureusement, son nom allemand lui a nui dans ce pays, et maintenant c'est un Grec, M. Pittakys, qui a la direction de tout »

(mercredi 14 [septembre], t. II, p. 289). Cf. *Ibid.*, p. 290, 291...

Page 140, ligne 11. — ... *homme d'un grand mérite...* : Mérimée rend justice à Niebuhr, mais il ne l'aime pas (cf. *Mélanges historiques et littéraires*, éd. Calmann-Lévy, p. 113).

—, ligne 17. — ... *la prise de leur capitale par l'ennemi...* : Cf. *Histoire romaine* de M. B. G. Niebuhr, traduit par P. A. de Golbéry. Bruxelles, L. Hauman, 1830, 4 vol. in-8°, t. I, p. 511.

—, ligne 20. — ... *s'appelaient Raséna...* : Cf. *Ibid.*, t. I, p. 104 et note 344 (où Niebuhr renvoie, non à Tacite, mais à Denys, I, 30, p. 124).

Page 141, ligne 11. — ... *avec Ampère...* : En octobre 1841.

—, ligne 28. — ... *jusque sur les bords de la Méditerranée* : Sur ce guide, cf. Lettre à De Saulcy (*La Nouvelle Revue*, sept.-oct. 1882, t. XVIII, p. 238-246), et J.-J. Ampère, *La Grèce, Rome et Dante*. Paris, Didier, 1859, in-12. *Une course dans l'Asie Mineure*. « Nous nous étions pourvus d'un guide supplémentaire ; ce n'était cependant pas un homme du pays, et à Éphèse nous étions plus voisins de notre patrie que lui de la sienne. Il avait un nom grec, Calogeros, et on nous le donna pour grec, mais il s'exprimait avec beaucoup de difficulté dans cette langue. Nous lui demandâmes où il était né ; il nous répondit que son pays appartenait aux Anglais. Nous pensions mal entendre ; enfin il prononça le mot de *Peschaver*. Il venait, en effet, de *Peschaver*, dans le voisinage du Thibet. Comment un Grec était-il né au pied de l'Himalaya ? Je songeai à ces médailles grecques trouvées dans la Bactriane et qui attestent la persistance de la civilisation hellénique portée aux extrémités de l'Asie par Alexandre. Calogeros me faisait l'effet d'une de ces médailles. Cependant, je ne pense point qu'il ait l'honneur de descendre d'un Macédonien de la phalange, et j'imagine qu'il fait plutôt partie de quelques-unes de ces populations nestoriennes qui, de

bonne heure, portèrent le christianisme aux frontières de l'Inde » (p. 363).

Page 142, ligne 14. — ... *le sanscrit*... : Mérimée a été l'ami d'Eugène Burnouf, mort en 1852. Il fait allusion ici aux études du célèbre orientaliste sur les langues et les littératures de la Perse et de l'Inde, à ses études des manuscrits zends et, particulièrement, à la série de mémoires relatifs à la langue et à la littérature sanscrite que Burnouf publia dans le *Journal asiatique* et dans le *Journal des Savants*. Le cousin de Burnouf, Émile-Louis Burnouf, continuait avec moins d'éclat l'œuvre d'Eugène et venait de publier en 1859 une *Méthode pour étudier la langue sanscrite*. Sur la famille des Burnouf, que Mérimée semble avoir assez bien connue, cf. la lettre du 7 novembre 1869 à Panizzi : fragment supprimé dans l'édition Calmann-Lévy et publié par F. Chambon, *Lettres inédites*, p. 242-243. Cf. également Lettres des 20 janvier et 2 septembre 1849, 14 et 20 décembre 1850 à Fr. Michel (Burnouf, membre du jury pour le prix Volney avec Mérimée).

Page 143, ligne 7. — ... *Gott in der Geschichte*... : Paru à Leipzig en 1857 (3 vol.) et traduit par A. Dietz sous le titre *Dieu dans l'Histoire*. Paris, Didier, 1868, in-12 (traduction réduite, où ne figure pas le passage en question). — Mérimée connaissait Bunsen, qu'il avait rencontré à Cannes dès 1859 ; l'écrivain allemand, très malade, passa en effet à Cannes les hivers de 1858 et 1859 et mourut à Bonn en 1860. Il fit partie de la petite colonie étrangère que fréquentait Mérimée (cf. *Une correspondance inédite*, p. 187). « Nous avons ici un baron Bunsen, Allemand et même Prussien, qui a été ministre de son pays à Rome et en Angleterre pendant nombre d'années. Il nous prête des livres, c'est-à-dire les siens. J'en lis un en sept volumes sur les origines du christianisme. Il y a une érudition immense et un fatras abominable » (*Ibid.*, p. 259). — « Je n'ai pu convertir le baron de Bunsen, qui s'est moqué de mon inscription grecque » (*Ibid.*, p. 273-274). — Cf. *Revue universelle*, 1^{er} septembre 1929, p. 525.

Page 144, ligne 14. — ... *dont on enveloppait leurs pieds...* :

L'expression est peu claire ; Mérimée songe sans doute au proverbe : *Di lanatos pedes habent.*

Page 145, ligne 4. — ... *du paysan russe...* : Mérimée a étudié cette période dans *Les Faux Démétrius*, publiés en décembre 1852.

—, ligne 11. ... *cela est défendu...* : Cf. l'article de Mérimée paru dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} juillet 1854, *La Littérature et le servage en Russie*. Dans une lettre adressée à M^{me} de Montijo le 8 juin 1858, Mérimée écrivait : « J'ai longuement causé hier avec un homme très spirituel, un M. Turghenef, qui m'a parlé de ce qui se fait en Russie pour l'émancipation des serfs. »

—, ligne 13. — ... *et autres...* : Phrase incomplète et obscure. D'ailleurs, ce que rapporte Mérimée est inexact ; les Bas-kirs et les Kalmuks habitant la région du nord de la mer Caspienne ne passaient pas par Moscou pour aller en Silésie, et on ne vendait pas les femmes à Moscou.

Page 146, ligne 25. — ... *plus haut...* : Ces pages montrent à quel point Mérimée, sceptique, a toujours été préoccupé par les problèmes religieux ; les livres sacrés lui étaient très familiers. Ces préoccupations se font jour surtout dans les lettres adressées à M^{me} de la Rochejacquelein (*Une correspondance inédite*. Paris, Calmann-Lévy, 1897, p. 39, 41, 45, 49, 54, 78, 82, 115, 119, 123, 124, 125, 128, 131, 162, 188, 193, 224, 235, 236, 244, 245, 247, 248, 249, 260, 289).

Page 147, ligne 18. — ... *Grote l'a eue aussi...* : A partir de 1847, et au fur et à mesure de la publication, Mérimée a rendu compte de l'ouvrage de George Grote, *History of Greece*, dans la *Revue des Deux Mondes* (1^{er} avril 1847, 1^{er} août 1848, 1^{er} juin 1849, 15 mai 1850, 15 mai 1853, 15 juillet 1856).

—, ligne 23. — ... *d'apparence brutale...* : Mérimée, qui re-

doutait les « rouges », était partisan résolu de l'Empire autoritaire.

Page 148, ligne 5. — ... *un foyer d'idées*... : Mérimée a toujours eu le culte de la Grèce, surtout après le voyage de 1841 ; il était d'ailleurs un assez bon helléniste.

—, ligne 13. — ... *au XVI^e siècle*... : A la même époque, Sainte-Beuve place cette apogée à la fin du xviii^e et au commencement du xviii^e siècle.

Page 150, ligne 2. — ... *Pouchkine*... : Dès 1852, Mérimée a traduit certaines nouvelles de Pouchkine.

Page 152, ligne 20. — ... *Reinecke-Fuchs, etc., etc.* : « Est-ce bien exact? » (Note de M. Childe.)

—, ligne 25. — ... *et la guerre*... : Mérimée s'occupe souvent de la littérature du Moyen Age avec Francisque Michel.

Page 155, ligne 2. — ... *Shakespeare*... : Mérimée a changé d'avis, car, en 1825, il applaudissait Shakespeare.

—, ligne 6. — ... *pièce très hardie*... : Mérimée a consacré un article à Gogol dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 novembre 1851 ; il a fait paraître une traduction du *Revisor* en juillet 1853.

—, ligne 8. — ... *une de ses plus mauvaises pièces*... : Traduite par Mérimée en 1852. — Mérimée consacrera un article à Pouchkine en 1868.

—, ligne 13. — ... *et la vie intime*... : Mérimée lui consacrera un article en 1868.

—, ligne 20. — ... *en oïo*... : Passage peu clair ; il y a en russe deux formes de verbes : les perfectifs et les imperfectifs ; mais il existe parmi les imperfectifs des verbes qui indiquent une action qui se répète ou peut se répéter. Le vocatif n'existe plus que dans le mot Dieu : *bojé* = ô Dieu ! Ce que Mérimée prend pour une affectation d'archaïsme est un reste, dans la déclinaison principalement, de formes pleines en *-oyou* qui ont passé avec le temps à la forme plus simple *-oï*, mais dont la trace s'est conservée

dans les grammaires et, çà et là, dans la littérature, jusqu'à la Révolution. (Note communiquée par M. Legras.)

Page 156, ligne 8. — ... *commença aussitôt*... : Cf. Niebuhr, *Histoire romaine*, t. II, p. 527. Mérimée, qui cite de mémoire, comme toujours dans ces causeries familières, se trompe. Niebuhr ne conteste pas le fait. Deux pages plus haut (p. 525 et 526), il discute certaines assertions de Tite-Live sur la présence des vieillards patriciens, des femmes et des enfants dans Rome ; mais il rapporte, sans commentaire, l'anecdote du vieillard et du soldat.

—, ligne 15. — ... *planter leurs orges*... : *Ibid.*, t. I, p. 265, 373, 379 (Niebuhr insiste, au contraire, sur la salubrité de Rome).

—, ligne 16. — ... *des Sabines*... : *Ibid.*, t. I, p. 210.

Page 158, ligne 19. — ... *de la vie*... : Cf. *Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1852, compte-rendu de Mérimée sur *La Retraite des Dix-Mille*.

Page 159, ligne 2. — ... *se soutenir*... : Dans ses *Études sur les arts au Moyen Âge*, Mérimée a été moins catégorique sur ce point.

—, ligne 12. — ... *de la démocratie*... : Mérimée en a donné une autre explication dans la Préface de la *Chronique du temps de Charles IX* (éd. Calmann-Lévy, p. iv...). Il y revient dans la *Correspondance inédite*, p. 249.

Page 161, ligne 18. — ... [*grande : voyez*]... : Mots rétablis.

Page 162, ligne 9. — ... *à la psychologie, etc., etc.*... : Mérimée y avait accès grâce à Sophie Duvaucel, belle-fille de Cuvier.

—, ligne 21. — ... *sur la terre ferme*... : Mérimée visita Venise en 1858.

Page 165, ligne 5. — ... *ambassadeur*... : Mérimée était en Angleterre depuis les premiers jours de décembre 1832 (cf. *Seize lettres inédites de Mérimée à Sutton Sharpe. Mercure de France*, 16 octobre 1910, p. 193. Cf., p. 203, lettre

du 1^{er} décembre 1832. — *Lettres à une Inconnue*, t. I, lettres 6, 9 et 11. — Lettre au comte d'Argout, 14 décembre 1832 (*Le Temps*, 11 juillet 1914). — Chambon, *Notes sur P. Mérimée*, p. 35-38. — Doris Gunnell, *Stendhal et l'Angleterre*. Bonvalot-Jouve, 1908, in-8°, p. 36-37. Mérimée est séduit par Talleyrand. « J'ai trouvé le prince charmant. On me dit qu'il me fait des coquetteries. Je ne sais si cela est vrai, mais je suis tout séduit » (lettre du 17 décembre 1832. Cf. Chambon, *ouvr. cité*, p. 38).

Page 166, ligne 11. — ... *de ce qu'il écrit...* : Cf. *Journal historique et anecdotique du règne de Louis XV*, par E.-J.-F. Barbier (Paris, J. Renouard, 1847, 4 vol. in-8°). L'anecdote à laquelle Mérimée fait allusion est au tome I, p. 203 [février 1724]. Il s'agit du fameux Du Châtelet, compagnon de Cartouche ; condamné à être rompu vif, on lui avait promis la vie parce qu'il avait fait prendre Cartouche et on l'avait enfermé à Bicêtre. Il s'évada avec l'aide de quatre complices. « On aurait dû empoisonner un pareil homme dans la prison, et ne tenir la parole que pour le public », dit Barbier.

Page 168, ligne 8. — ... *chez les anciens...* : Cf. Ammien Marcellin (Paris, J.-J. Dubochet, 1849, in-8°). Liv. XIX, ch. VIII, p. 116. Il s'agit de la confusion qui suivit la prise d'Amide, que défendait une garnison romaine, par les Perses. Ammien Marcellin s'enfuit alors à Antioche. Il n'est nullement question des Parthes, comme le prétend Mérimée, qui cite toujours de mémoire.

—, ligne 19. — ... *à ce propos...* : Nouvelle erreur de Mérimée : cette anecdote n'est pas dans les *Mémorables* de Xénophon.

—, ligne 26. — ... *ravissants...* : Cf. *Platonis Opera* (Paris, F. Didot, 1856, in-8°). — Συμπόσιον, § XXII, p. 680.

Page 169, ligne 13. — ... *Histoire de la civilisation...* : *History of Civilisation in England*. Le premier volume avait paru en 1857, en même temps que l'ouvrage de Bunsen.

—, ligne 25. — ... *Pierre le Justicier...* : Mérimée a étudié le

Moyen Age espagnol dans l'*Histoire de Don Pèdre I^{er}, roi de Castille*, qu'il publia en 1848.

Page 170, ligne 19. — ... *les critiques allemands...* : Mérimée ne savait que quelques mots d'allemand et il n'a jamais bien connu ni apprécié la littérature allemande.

Page 171, ligne 14. — ... (*commencement du XVII^e siècle*)... : Mérimée se trompe. Charles Bonnet est né à Genève le 13 mars 1720 et est mort dans la même ville le 20 juin 1793. Après s'être occupé d'histoire naturelle et de physiologie végétale, il s'adonna à la philosophie des sciences, à la psychologie et à la métaphysique. « Son nom restera dans l'histoire de la philosophie celui d'un émule de Condillac, d'un des précurseurs de la psychologie physiologique et des théories transformistes, mais d'un transformisme à part, mêlé de leibnizianisme et de christianisme » (F. Picavet). Ses principaux ouvrages sont : *Essai de psychologie* (1754), *Essai analytique sur les facultés de l'âme* (1760), *Palingénésie philosophique* (1770). Il avait été un des principaux adversaires de J.-J. Rousseau.

TABLE DES GRAVURES

	Pages
Ornements sacerdotaux de Thomas Becket (cathédrale de Sens)	17
Chape de Charlemagne (cathédrale de Metz)	26
Ornements sacerdotaux de saint Bertrand de Comminges (Abbaye de Saint-Bertrand-de-Comminges)	28
Nicolo di Petro Gerini. <i>Couronnement de la Vierge</i> (Musée du Louvre).	67
Carpaccio. <i>La Prédication de saint Étienne à Jérusalem</i> (Musée du Louvre)	68
Portrait de Edward Lee Childe (propriété de M ^{me} Lee Childe).	136

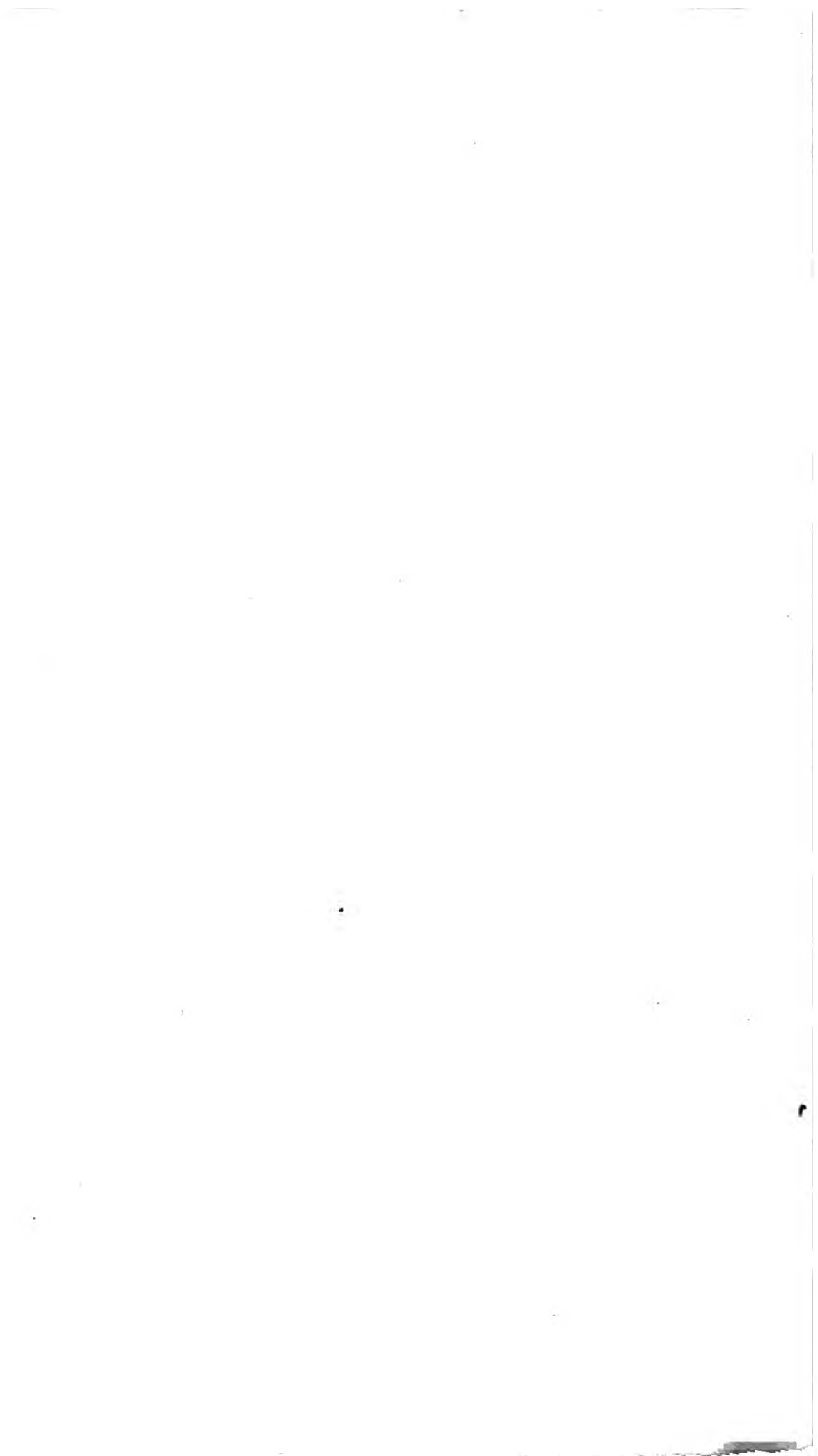


TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION	I
Lettres à Francisque Michel (1848-1870)	1
Journal de Prosper Mérimée (rédigé par Edward Lee Childe) (1860-1868)	137
Notes et éclaircissements	173
Table des gravures	211



IMPRIMERIE
DAUPELEY-GOUVERNEUR
A NOGENT-LE-ROTRON



Part.
Bk.

AF. 73

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

PROSPER MÉRIMÉE

PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION DE PIERRE TRAHARD

ET ÉDOUARD CHAMPION



LETTRES

A

FRANCISQUE MICHEL

(1848-1870)

JOURNAL

DE

PROSPER MÉRIMÉE

(1860-1868)

TEXTE ÉTABLI ET ANNOTÉ

AVEC UNE INTRODUCTION

PAR

PIERRE TRAHARD

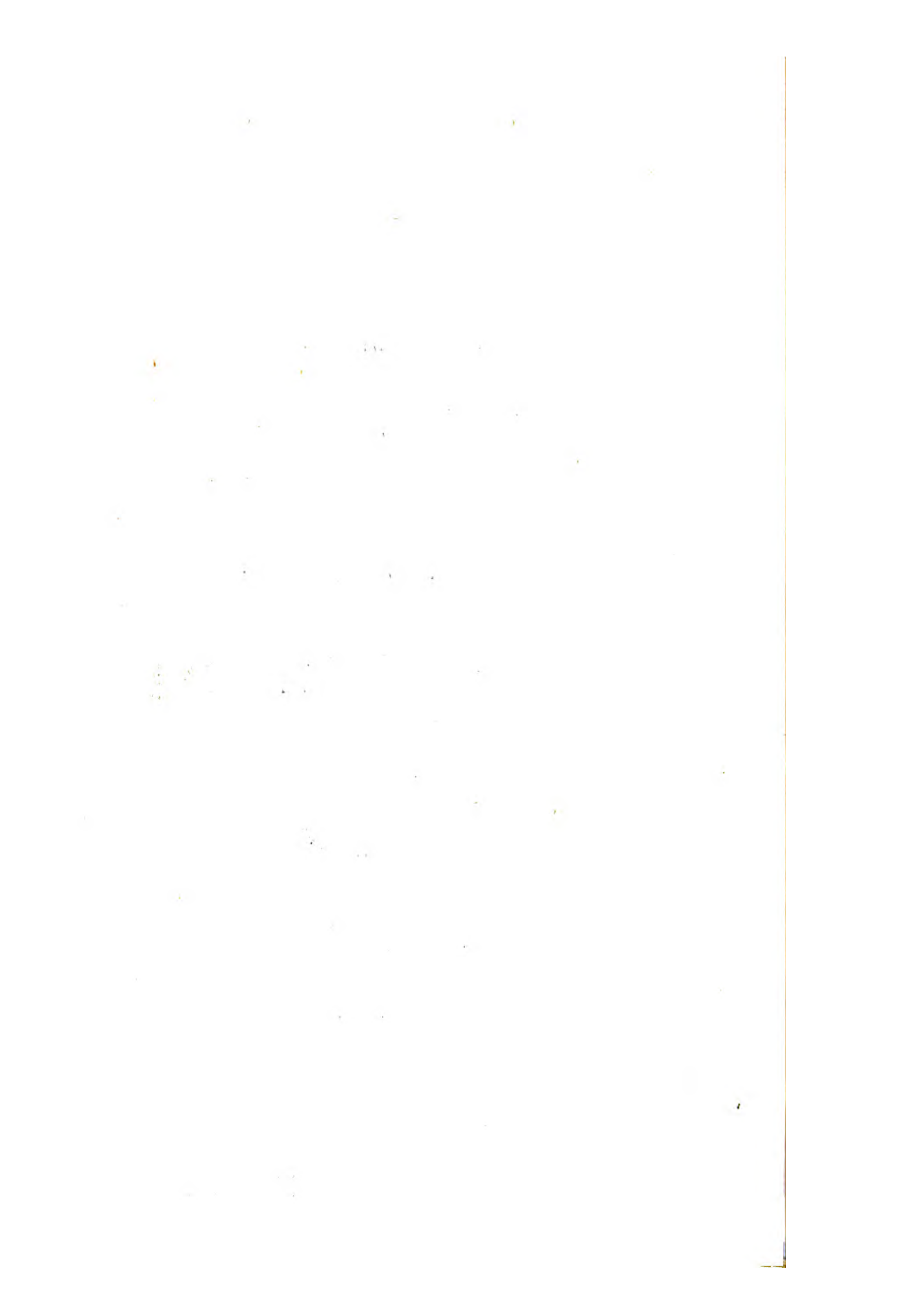


PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

5 et 7, QUAI MALAQUAIS, VI^e

1930



LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

5 et 7, QUAI MALAQUAIS, PARIS (VI^e)

- BRUTAIS (AUGUSTE). **Géographie monumentale de la France.** 1923, in-8°. 6 fr.
- CHATELAIN (LOUIS). **Les monuments romains d'Orange.** In-8°, fig., planches et carte. 36 fr.
Couronné par l'Académie des Inscriptions.
- CHENESSEAU (Abbé GEORGES). **Sainte-Croix d'Orléans.** Histoire d'une cathédrale gothique réédifiée par les Bourbons (1599-1829). 3 vol. in-4°, dont un album renfermant 218 fig. 300 fr.
- COUISSIN (PAUL). **Les armes romaines. Essai sur les origines et l'évolution des armes individuelles du légionnaire romain.** Avec un avant-propos de Salomon REINACH. In-8° de XLV-570 p., 191 fig. et 6 planches. 45 fr.
- FORMIGÉ (J.). **Les monuments romains de la Provence.** In-8°. 12 fr.
- HEUZEY (LÉON). **Histoire du costume antique,** d'après des études sur le modèle vivant. Avec une préface d'Edmond POTTIER. In-8° de 310 p., 142 fig. et 8 planches dont 5 en couleurs 72 fr.
- HOUVET (ÉTIENNE). **Cathédrale de Chartres.** 7 albums in-4° de chacun 90 planches, reliés percaline. **Portail Nord,** 2 vol., 240 fr. — **Portail Sud,** 2 vol., 240 fr. — **Portail Royal,** 120 fr. — **Tour du chœur,** 120 fr. — **Architectures.** 120 fr.
- **Monographie de la cathédrale de Chartres.** Choix de planches extraites des 7 albums précédents. 1 album cartonné de 64 planches et notice 120 fr.
- **Les vitraux de la cathédrale de Chartres.** 3 albums contenant 284 planches en noir, 28 en couleurs et 1 vol. de texte par le chanoine DELAPORTE. Les 4 volumes 760 fr.
- HUGUET (EDMOND). **Dictionnaire de la langue française au XVI^e siècle.** Tome I : *A—Brochart.* In-8° de LXXVI-720 p. Pour les souscripteurs à l'ouvrage complet 180 fr.
L'ouvrage complet formera 8 volumes.
- KOYRÉ (ALEXANDRE). **La philosophie et le problème national en Russie au début du XIX^e siècle.** In-8° de 212 p. 30 fr.
- LONGNON (AUGUSTE). **Les noms de lieu de la France.** Leur origine, leur signification, leurs transformations. Publié par Paul MARICHAL et Léon MIROT. L'ouvrage complet en 5 fascicules in-8° 110 fr.
- ROSEMBERGH (ALEXANDRE). **Les marques de la porcelaine russe.** Période impériale. In-4° de 32 p. et 87 planches dont 2 planches en couleurs. Couverture illustrée en couleurs. 150 fr.
- UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS. **A Balzac Bibliography.** Writings relative to the life and works of Honoré de Balzac. In-8° de 464 p., relié demi-toile 125 fr.
La plus importante bibliographie balzacienne publiée jusqu'à ce jour (4010 numéros).



